

*Avenues anecdotiques, pittoresques  
et historiques ;  
vagabondages dans notre pays  
et ailleurs  
XV*



*Vitrail Yvetot (Normandie)*

*Jean-Marie Barras 2024-2025*

<i>DE JULES À MAURICE PÉRISSET</i> .....	9
Maurice, fils de Jules.....	10
Les cinq paroisses de Drôme provençale où Maurice fut curé .....	10
<i>QUELQUES-UNES DES INVENTIONS MEURTRIÈRES DES HOMMES</i> .....	11
Feu grégeois. ....	11
Précision sur l'empire byzantin .....	11
Le curare.....	11
L'hypérite (ou gaz moutarde).....	11
Le phosgène.....	11
<i>PREMIÈRE VOLÉE DE L'ÉCOLE NORMALE À LA RUE DE MORAT</i> .....	12
Souvenir mitigé de l'École normale .....	12
Le professeur .....	13
Le militaire.....	13
<i>LES LANGUES RÉGIONALES</i> .....	13
<i>FRANÇOIS NOËL, 1881-1937 ; UNE VIE SURPRENANTE D'ACTIVITÉS !</i> .....	14
Hauterive puis premier poste.....	14
Ecoles primaire puis secondaire à Bulle.....	14
Tâches annexes.....	14
<i>COMMENT S'EST CRÉÉE L'ÉCOLE MÉNAGÈRE DE SURPIERRE</i> .....	15
Une histoire authentique, résumée, signée Arthur Nicole .....	15
<i>QUAND IL N'Y AVAIT PAS DE MESSE DU DIMANCHE À CHEIRY</i> .....	16
<i>1799 : LES RUSSES EN SUISSE</i> .....	17
La bataille du pont du Diable .....	18
<i>DES « NOUVEAUTÉS » PÉDAGOGIQUES QUI DATENT DE 1888</i> .....	18
<i>PRESTIGE DE PREZ-VERS-NOREAZ</i> .....	19

<i>POUR GUÉRIR LA BIGOTE</i> .....	20
<i>ET IL Y EUT DES MESSES RÉGULIÈREMENT À CHEIRY LE DIMANCHE !</i> .....	21
<i>DE LA SORCIERE AU MENU DE NOCES ET COUTUMES DE JADIS...</i> .....	21
<i>ADOLF HITLER, « L'ARTISTE » REJETÉ, L'AGITATEUR CONQUÉRANT</i> .....	22
<b>Un naturel hors du commun</b> .....	<b>23</b>
<b>Objectifs idéologiques</b> .....	<b>23</b>
<b>Conquête du « Lebensraum », l'espace vital</b> .....	<b>23</b>
<i>QUAND NEYRUZ S'APPELAIT RAUSCHENBACH</i> .....	24
<b>Formation du canton</b> .....	<b>25</b>
<b>De 1483 à 1798, l'allemand langue officielle de l'État de Fribourg</b> .....	<b>25</b>
<b>Le français, langue officielle</b> .....	<b>25</b>
<b>Mais ne mélangeons pas les cultures</b> .....	<b>25</b>
<i>ORIGINE DE DIVERSES DÉCOUVERTES</i> .....	26
<i>LA FEMME DE LOT (OU LOTH) TRANSFORMÉE EN STATUE DE SEL</i> .....	28
<i>LES DEUX RAMBOUILLET...</i> .....	29
<b>Le « vrai » Rambouillet</b> .....	<b>29</b>
<i>CABOTINS : DES BLUFFEURS QUI SE MONTENT LE JOB...</i> .....	30
<i>BOURRIQUE</i> .....	31
<i>NOVEMBRE 1918, UN MOIS TERRIBLE</i> .....	31
<b>Epidémie mortifère</b> .....	<b>31</b>
<b>La disette</b> .....	<b>32</b>
<b>Prélude à l'insurrection</b> .....	<b>32</b>
<b>La grève générale, puis l'apaisement</b> .....	<b>32</b>
<i>NOËL... JADIS</i> .....	33
<i>GÉRARD GLASSON ET PAUL VONDERWEID</i> .....	34

<i>ON RESSEMELAIT À LA MAISON...</i>	35
<i>LE TILLEUL DE MORAT</i>	35
<i>LA FIN DE L'INSTITUT « LA GRUYÈRE »</i>	36
Une histoire familiale	36
<i>ELISABETH BUTTY-VIAL : QUELLE VIE INTENSE !</i>	37
L'école des années 30	38
Institutrice à Porsel	38
À l'Institut « La Gruyère »	38
Une activité débordante	38
Quelques-unes des épreuves	39
<i>LA GRUYÈRE DE HIER À AUJOURD'HUI</i>	39
<i>UN VETO SCANDALEUX</i>	40
Pourquoi cette situation anormale ?	40
Intervention de Robert Colliard	40
Le cas de Paul Genoud	41
<i>MARQUÉ AU FER ROUGE</i>	41
<i>JÉRÔME SAVONAROLE, DOMINICAIN PENDU ET BRÛLÉ</i>	42
Le pape Alexandre VI, contempteur de Savonarole	43
<i>MON ALLOCUTION DU 2 JUILLET 1996, RÉCEPTION DES PALMES ACADÉMIQUES</i>	43
<i>SAVOIR-FAIRE ET VOLONTÉ : ROGER FREIBURGH AUS</i>	44
<i>ALLEZ-Y DONC ! UNE DÉCOUVERTE DANS LES FRANCHES-MONTAGNES !</i>	46
<i>A L'ORIGINE - ENTRE AUTRES...- DE LA BIÈRE DU CARDINAL !</i>	47
<i>DE GRANDES PETITES FEMMES</i>	49
<i>GÉRARD PÉRISSET, EXPLORATEUR INFATIGABLE ET CONSCIENCIEUX !</i>	49

Quelques anecdotes .....	50
<i>CÉSAR GEOFFRAY(1901-1972) : ÉVOCATION PERSONNELLE ÉMOUVANTE...</i> .....	50
Réminiscences .....	51
<i>QUELQUES SOUVENIRS D'ENFANCE</i> .....	51
<i>L'ECOLE SECONDAIRE D'ESTAVAYER, CINQ DIRECTEURS</i> .....	52
<i>LABORATOIRE DE LANGUE</i> .....	53
<i>AU TEMPS DES PATATES À TOUS LES REPAS</i> .....	53
<i>CHEZ L'ONCLE MICHEL, AU CHÂTEAU D'EN BAS</i> .....	54
Pierre et Adrien Vuarnoz.....	54
Une belle chambre appelée salon .....	55
La servante ; les ordres donnés par Michel.....	55
<i>JOUETS DE JADIS, LAPIN ET... GROS LOT !</i> .....	56
<i>L'AUDACIEUX ET DYNAMIQUE MARTIN CHATAGNY</i> .....	57
Ascendance .....	57
Un épisode : le fromage au noir .....	57
<i>SOUVENIRS : LA RELIGION</i> .....	58
<i>L'AVION DU CAPITAINE-AVIATEUR FRIBOURGEOIS JEAN ROUBATY S'EST ECRASE</i> .....	60
<i>AU TEMPS DES CHÂTAIGNIERS</i> .....	61
<i>VOYAGE DANS LE PASSÉ, DE LA BAGNE AU « TAILLEU » ET AUX GRANGES D'ILLENS</i> .....	61
<i>JAC, JEUNESSE AGRICOLE CATHOLIQUE</i> .....	63
<i>125 ANS DE L'ÉCOLE NORMALE</i> .....	63
<i>1977</i> .....	64
<i>LOUIS DIETRICH ET EMILE GARDAZ</i> .....	65

<i>QUAND LE GOTTAU ATTIRAIT L'ATTENTION</i> .....	66
<i>EXCEPTIONNEL AUTODIDACTE !</i> .....	67
<i>HONNEUR AU TRAVAIL MANUEL !</i> .....	68
<i>À LA MORT DU GÉNÉRAL GUISAN, « LA GRUYÈRE » LUI REND HOMMAGE</i> .....	69
Le général de tous.....	69
Henri Guisan paysan, puis officier .....	70
Accaparé par l'armée .....	70
Général !.....	70
<i>NUVILLY : CHEVAUX DES FRANCHES-MONTAGNES</i> .....	71
<i>PIERRAFORTSCHA</i> .....	72
<i>TAVILLONNEURS</i> .....	72
Historique... ..	72
L'association s'élargit.....	73
Ennemis du tavillon .....	73
<i>MICHEL BAVAUD</i> .....	74
<i>GRENILLES</i> .....	74
Habitat romain : découvertes archéologiques .....	75
Un jeune paysan de Grenilles raconte .....	75
La haine du protestantisme .....	75
Omerta sur la procréation.....	76
<i>À PROPOS DES BAINS DE MATRAN</i> .....	76
Station bavaroise de Wörishofen .....	77
Inauguration des bains de Matran .....	78
Note sur le curé Descloux.....	78
<i>ALAMBIC ET COQUEMAR</i> .....	78

<i>RAMUZ ET LA GUERRE DE 70 DANS « LA VIE DE SAMUEL BELET »</i> .....	79
<i>PAUL MOREL</i> .....	80
<i>CLÉMENT PÉRISSET, 1892-1979</i> .....	81
<i>ABBÉ THÉODORE MOULLET (1822-1883), ÉCRITS ET TRISTE DÉCÈS</i> .....	83
Note sur les écoles, contribution du curé Moullet .....	83
Construction de l'école .....	84
L'abbé Moullet relève dans ses « Notes » des départs outre-Atlantique .....	85
<i>LOUIS DUC « UN HOMME LIBRE » PAR LOUIS RUFFIEUX</i> .....	85
<i>JOSEPH AEBISCHER (1861-1943) : LE BON PROF</i> .....	86
<i>LE « BOUÉBO »</i> .....	88
<i>ÉLIANE GREMAUD, LISSIÈRE (OU LICIÈRE), ARTISTE DE LA TAPISSERIE</i> .....	89
<i>QUAND MAURICE DE WECK ÉTAIT PRÉFET DE LA BROYE, DE 1899 À 1907</i> .....	90
On aime « la goutte » à Portalban.....	90
« Mège » et délit de mœurs à Vuissens.....	91
<i>NAZIS EXPULSÉS DE FRIBOURG, TENSIONS AU CONSEIL D'ÉTAT !</i> .....	92
Source principale, Patrice Borcard .....	92
« La politique fribourgeoise au 20 <sup>e</sup> siècle, De l'hégémonie conservatrice au pluralisme » .....	92
<i>ALBERT CHARPINE - 1864-1922 - , PROFESSEUR CHARISMATIQUE</i> .....	94
<i>PETIT VILLAGE, MAIS REMARQUABLES RESSORTISSANTS !</i> .....	95
L'abbé Romain Chammartin, préfet du Collège St-Michel.....	95
Henri Chammartin, écuyer .....	96
<i>MARTIN PFISTER, CONSEILLER FÉDÉRAL</i> .....	96
<i>PAUL PERRIARD, PÉDAGOGUE AVANT-GARDISTE !</i> .....	97
<i>LES TRINGLOTS, SOLDATS DU TRAIN</i> .....	98

<i>FESTIN AU PENSIONNAT SAINT-CHARLES DE ROMONT ! .....</i>	<i>99</i>
<i>MAUVAIS LIVRES DE JADIS.....</i>	<i>99</i>
<i>UN CHEF-D'ŒUVRE PUBLIÉ IL Y A 120 ANS... ..</i>	<i>100</i>
<i>DES QUARTIERS DE VILLARS ANNEXÉS PAR FRIBOURG... ..</i>	<i>102</i>

## De Jules à Maurice Périsset...

Un bond dans le passé des Périsset... Commençons par Jules, le grand-papa de Colette. Jules Périsset (1860-1926) : domestique de campagne né en Veveyse, puis menuisier à Estavayer, volontaire, batailleur et autoritaire ainsi que le décrit son petit-fils Gérard Périsset, frère de Colette. Jules s'opposait à ce que ses fils deviennent des « larbins » de la fabrique de cigares d'Estavayer, propriété d'Henri Butty. Ses fils ont alors tous appris un métier : Célestin (1891-1959), menuisier ; Clément (1892-1979), boulanger-pâtissier ; Georges (1893-1967), pâtissier ; Jules (1895-1929), laitier en France ; Alfred (1899-1988), électricien.



**De sa cuisine à Savasse, Maurice adresse un salut à sa parenté Périsset d'Estavayer. À droite, JM, Maurice et Jean Périsset. Photos prises par Gérard Périsset**

### **Le fils Jules**

Arrêtons-nous à Jules, le laitier, qui portait le même prénom que son père. Il a fréquenté l'école de laiterie de Pérolles créée en 1890, avant d'être établie à Grangeneuve. Faute de place de travail en Suisse, Jules en a cherché en Savoie pendant la guerre 1914-1918. Il a trouvé un engagement en qualité de « fruitier », c'est-à-dire chargé de la fabrication du beurre, du fromage et de l'élevage des cochons nourris au petit lait. Jules est décédé très jeune. De son mariage avec Angèle Maréchal, de Scientrier (Savoie), sont nés six enfants dont Maurice, prêtre, principale personnalité présentée dans ce texte.

### ***Maurice, fils de Jules***

Un prêtre qui sortait des sentiers battus ! Très ouvert, clairvoyant, il n'avait rien de l'intégriste ultramontain ! Après un séjour en Algérie, Maurice a exercé son ministère à la tête de diverses paroisses de la Drôme provençale. Je n'aurais garde d'oublier les voyages de quatre jours en France dont le premier but était Savasse, près de Montélimar. C'est là que Maurice attendait les trois Suisses, Gérard mon beau-frère, Jean mon neveu et moi-même, autour d'une table chaleureusement garnie et arrosée ! Maurice a notamment recommandé la lecture de « Goliath », la revue catholique très critique et le « Trombinoscope des évêques », qui passe au crible tous les évêques de France. Maurice était aussi bricoleur, se spécialisant dans les travaux d'horlogerie... Il a gardé des contacts constants avec la Suisse, spécialement avec la famille de son oncle Célestin. Pierrot Périsset - petit-fils de Célestin - et son épouse Edmée étaient de fidèles amis de Maurice.

De Savasse, Maurice aimait se rendre chez sa nièce Danièle Mallajoud, à Saint-Pierre en Faucigny en Haute-Savoie, fille de sa sœur Raymonde Terrier-Périsset. C'est là qu'il avait non seulement sa caravane, mais où il entretenait des relations familiales chaleureuses. Il est décédé en décembre 2014. Il a vécu ses dernières années à Savasse.

### ***Les cinq paroisses de Drôme provençale où Maurice fut curé***

« Condorcet » est une localité située dans le canton de Nyons. Elle compte quelque 500 habitants. Plusieurs modes d'hébergement sont à la disposition des touristes. A voir : panorama depuis le château, sentier de découverte jalonné de panneaux explicatifs. Le philosophe, mathématicien et encyclopédiste Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, est né en Picardie. Maurice me disait : « La paroisse que j'ai préférée, avec laquelle j'ai gardé des relations, c'est Condorcet. » <https://www.drome-provencale.fr/patrimoine-culturel/condorcet/>

« Montoisson » compte quelque 2000 habitants. L'ancienne église de Sainte-Anne a bénéficié de diverses restaurations. La localité remonte aux environs du X<sup>e</sup> siècle. Elle est implantée sur une colline. La commune est située entre Valence et Crest. Elle est à 17 km au sud de Valence. La région est célèbre pour ses champs de lavande.

« Saint-Paul-Trois-Châteaux » se situe à l'est de Pierrelatte. Avant 1790, c'était le siège d'un évêché. Le Centre Historique regorge de surprises et de chefs-d'œuvre architecturaux en tout genre, dont la cathédrale Notre-Dame, de style roman provençal. Classée monument historique, elle a été édifiée entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle. En 2020, la commune comptait 8 731 habitants.

« Valaurie », village perché, typique de la Drôme provençale au riche patrimoine (530 habitants). Ses calades (rues pavées en pente) sont particulièrement bien entretenues et restaurées. Valaurie garde quelques vestiges de son château médiéval. Les remparts subsistent avec quelques tours. L'église Saint-Martin, isolée du village, est un beau monument roman édifié au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Église paroissiale, elle comporte un rare clocher-porche.

« Savasse », non loin de Montélimar, la dernière paroisse de Maurice, compte un peu plus de 1000 habitants. Les Savassons sont dispersés en hameaux autour du vieux village et de la mairie. L'église Notre-Dame-la-Blanche de Savasse est une église romane. La colline de

Savasse, dont le sommet culmine à 388 mètres, offre un panorama circulaire fabuleux sur les montagnes de l'Ardèche à l'ouest, la vallée du Rhône, les contreforts des Alpes à l'est, le Mont Ventoux au sud. Le Vieux village, berceau historique, propose lui aussi une vue imprenable.

### *Quelques-unes des inventions meurtrières des hommes*

**Feu grégeois.** Mélange inflammable qui pouvait brûler sur l'eau, composé de soufre, de salpêtre et de substances grasses ou résineuses, inventé par le grec Kallinikos (673). Le « feu grégeois » restera pendant cinq siècles l'arme secrète de Byzance contre les Turcs. Plus tard, ceux-ci se l'approprient pour conquérir l'Empire Grec au XIV<sup>e</sup> siècle.

**Précision sur l'empire byzantin.** En 395, à la mort de Théodose, l'Empire romain est divisé en deux : l'Empire romain d'Occident, qui a pour capitale Rome, et l'Empire romain d'Orient, dont la capitale est Constantinople. Rome est pillée par les Barbares en 476 : seul demeure l'Empire romain d'Orient, appelé aussi Empire byzantin. La fin de l'Empire romain d'Occident marque le commencement des royaumes barbares. Mais l'Empire d'Orient leur résiste et sa capitale, Constantinople, reste imprenable. Sous l'appellation d'Empire byzantin, il subsiste pendant plus de mille ans. Puis il disparaît à son tour, envahi par les Turcs musulmans, en 1453.

**Le curare.** Les Indiens d'Amazonie utiliseront les flèches empoisonnées par du curare jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Le curare est une substance extraite de certaines lianes d'Amazonie.

**L'hypérite (ou gaz moutarde).** La guerre chimique atteint son paroxysme en juillet 1917 avec ce gaz. Il tient son nom du produit chimique ayant l'odeur de moutarde, appelé aussi ypérite, en référence à la ville d'Ypres, en Belgique. C'est là qu'il fut appliqué pour la première fois au combat, le 11 juillet 1917. Mis au point par le chimiste allemand Fritz Haber (1868-1934, prix Nobel 1918), il a été particulièrement utilisé comme arme chimique infligeant de graves brûlures des yeux, de la peau et des muqueuses. Il a marqué la Première Guerre mondiale et plusieurs conflits coloniaux. Sous sa forme pure et à température ambiante, c'est un liquide visqueux qui suscite, après un certain temps - de quelques minutes à quelques heures -, des cloques sur la peau. Puissant vésicant (qui provoque des ampoules sur la peau), il attaque également les yeux et les poumons.

**Le phosgène.** C'est un gaz hautement toxique. Il fait partie des armes chimiques et gaz de combat de la classe des agents suffocants. Le 31 mai 1915 ont lieu des attaques des plus meurtrières par mélange chlore-phosgène sur le front russe. On dénombrera 9000 victimes, dont 6000 morts, à la suite de l'utilisation de 12 000 bouteilles de gaz.

C'est à Verdun, en mars 1916, que les premiers obus à gaz sont tirés par les Allemands sur les troupes françaises. Celles-ci ripostent dès le mois de juin avec des munitions équivalentes. L'attaque allemande du 23 juin commence par le tir de 100 000 obus de phosgène. La bataille de 1916 prend fin après dix mois de combats intenses. Elle a fait plus de 700 000 victimes : 305 000 tués et disparus et 400 000 blessés environ, avec des pertes presque identiques dans les deux armées adverses.

## Première volée de l'École normale à la rue de Morat

« La Liberté » du 16 juin 2020 a annoncé le décès du Bullois Irénée Robadey, âgé de 93 ans. Il était - à ma connaissance - le dernier représentant de la première classe de l'École normale créée à la rue de Morat à Fribourg en 1943. Jadis, j'ai écrit à son sujet un article que l'on peut lire sur mon site (De-ci...de-là III).



**Brevets 1947** : De gauche à droite, Jean Andrey, Hans Herren, Michel Jauquier, Bruno Bürgy, Oswald Schneuwly, Irénée Robadey, Louis Rapo, Paul Raemy

Absents de la photo : Roger Collaud, Maurice Dessarzin, Michel Grossrieder, Noël Jorand, Georges Phillot, Raphaël Schneider, Heinrich Forster, Otto Hayoz, Otto Meyer

N'est pas présent sur la photo, **Roger Collaud**, né en 1926 et décédé en 1986, instituteur, chef de chœur et organiste, fondateur de sociétés sportives, officier. Après avoir enseigné à Montagny-les-Monts et à Fribourg, il est devenu inspecteur scolaire pour les écoles de la ville de Fribourg dès 1972. Décédé à 60 ans. **Michel Grossrieder**, instituteur à Essert, est décédé en 1952 à la suite d'une courte maladie, à l'âge de 29 ans.



Roger Collaud → → Irénée Robadey/

### Effectif de l'École Normale en 1947

#### IV<sup>e</sup> classe française

	Ormes	Doms
1. Andrey Jean	1926	Grandvillard
2. Collaud Roger	1926	St-Aubin
3. Dessarzin Maurice	1926	Surpierre
4. Grossrieder Michel	1924	Avry-s.-Matran
5. Jauquier Michel	1929	Chapelle (Broye)
6. Jorand Noël	1925	Billens et Hennemis
7. Phillot Georges	1926	Orsonnets
8. Rapo Louis	1927	Cheyres
9. Robadey Irénée	1927	Lenac
10. Schneider Raphaël	1926	Bösingen

#### IV<sup>e</sup> classe allemande

1. Bürgi Bruno	1926	Cordast
2. Forster Heinrich	1926	Berne
3. Hayoz Otto	1927	Cherstof
4. Herren Hans	1926	Lautenschot Meier
5. Meyer Otto	1927	Courlevois
6. Raemy Paul	1925	Plantayon
7. Schneuwly Oswald	1927	Winnewil

### Souvenir mitigé de l'École normale

Irénée Robadey, un instituteur qui a gravi bien des échelons ! Avant de tracer un rapide portrait de sa carrière militaire, un passage de mon livre sur l'École normale dont il est le coauteur avec Jean Andrey : « Nous entrâmes à l'École normale, échelonnés, nos valises d'osier à la main, par un beau jour d'automne 1943. À nouvelle école, nouvelle équipe de professeurs, ou presque. L'abbé Gérard Pfulg, jeune et nouveau directeur de 28 ans, préoccupé par la rédaction d'une thèse en histoire de l'art, ne fut pas - disons-le franchement - à la hauteur de sa tâche. Heureusement qu'il fut précieusement secondé, pour l'enseignement de la psychologie, par l'abbé Émile Marmy, professeur au Collège St-Michel. Auguste Overney, un ancien d'Hauterive, fut notre « maître à sentir le français, l'histoire et l'esthétique » de façon sensible et adroite. Aux anciens d'Hauterive appartenait aussi l'abbé Bovet, à la santé déclinante. Si son influence musicale fut pour nous discutable, nous pouvons

néanmoins le remercier d'avoir fait passer un message de philosophie de la vie d'une rare qualité. »

### **Le professeur**

Avant d'entrer en 1964 au service de l'armée, Irénée a enseigné à l'École secondaire de la Gruyère. Prof de français surtout, il a éveillé tant d'élèves à la haute poésie ! Il a joué dans « Les gueux au paradis », première version de 1953, avec les Tréteaux de Chalamala, et il a chanté au Chœur-Mixte de Bulle. Il a été un professeur très apprécié à Bulle où les professeurs étaient affublés de sobriquets. Trois exemples : l'abbé Marcel Demierre, directeur chauve, était surnommé Pélâ, André Barras, Miamia... et Irénée Robadey, qui avait porté un vieux chapeau, Galurin...

### **Le militaire**

Son tempérament est celui d'un chef. En 1973-1974, il passe un an à l'École d'artillerie de l'US Army à Fort Sill (Oklahoma). Colonel EMG en 1974, il a commandé les écoles de recrues de la place d'armes de Sion, tout en assurant le commandement du régiment d'obusiers I. En 1976, il est nommé attaché à la défense - anciennement appelé attaché militaire - auprès des ambassades de Suisse en Pologne, Tchécoslovaquie et République allemande avec résidence à Varsovie. Il réside ensuite à Moscou, chargé de l'URSS et de la Bulgarie, au temps de Leonid Brejnev qu'il a déjà rencontré à Berlin-Est en 1979. Enfin, il s'établit à Rome d'où il rayonne en Italie, Grèce et Israël. Il a commandé les bérets bleus suisses en Namibie en 1989-1990. Voir aussi « La Gruyère » du 18 juin 2020

## *Les langues régionales*



## *François Noël, 1881-1937 ; une vie surprenante d'activités !*

François Noël est né en 1881 à Graz (Autriche) où son père servait en qualité de chef-cuisinier auprès de l'empereur François-Joseph. Sa mère, Tchèque d'origine, fut bientôt privée de son époux, emporté par le choléra durant un séjour qu'il fit en 1889, à Budapest, à la cour d'Autriche. La famille Noël s'en vint la même année à Estavayer-le-Lac, son lieu d'origine, où le jeune François, âgé de huit ans à peine et ne parlant que la langue tchèque, a fréquenté l'école primaire, puis l'école secondaire. Il se rappelait d'ailleurs fidèlement les années passées dans la cité broyarde à laquelle il est resté attaché.

### ***Hauterive puis premier poste***

Désirant devenir « régent », il a fréquenté dès 1897 l'École normale d'Hauterive où il a obtenu son brevet quatre ans plus tard, en 1901. Ses aptitudes pour le dessin - il était le seul de sa classe d'Hauterive à obtenir la meilleure note, 8, pour le dessin - l'ont engagé à parfaire sa formation durant trois semestres au Technicum de Fribourg. Nommé instituteur à Estavannens en 1901, il s'est adonné à sa nouvelle tâche avec enthousiasme. Ses anciens élèves ont conservé le vivant et reconnaissant souvenir du régent Noël qu'ils estimaient. Faisaient notamment partie de sa classe d'Hauterive, diplômée en 1901, François Cavuscens, instituteur à Villeneuve (enclave de Surpierre) de 1913 à 1939 et Henri Jacob, natif de Villeneuve et « régent » en Veveyse, connu dans toutes les classes du canton de Fribourg comme auteur, en 1927, du livre et des tableaux de calcul pour la 1<sup>ère</sup> année d'école primaire, en usage jusqu'en 1962.

### ***Ecoles primaire puis secondaire à Bulle***

Les nombreuses qualités de François Noël le destinaient à un poste plus important que celui d'Estavannens. En 1906, il était nommé aux écoles primaires de Bulle. Durant quatorze ans, celles-ci ont bénéficié de son talent pédagogique.

En 1920, l'École secondaire de la Gruyère l'accueillait en qualité de professeur. Fidèle à son poste durant 17 ans, il devait y mourir en pleine activité. L'École secondaire lui doit d'heureuses innovations. C'est grâce à son intelligente collaboration et à son souci constant du progrès que les travaux manuels ont été introduits dans la section industrielle. Il a réformé le programme et la méthode de dessin, créant l'enseignement de la réclame commerciale et de la gravure sur lino. Il se tenait constamment au courant des procédés nouveaux afin d'en faire bénéficier ses élèves. Très tôt le matin, il arrivait au bâtiment de la rue de Vevey et ne le quittait que tard dans la soirée. Il s'est en outre chargé durant 26 ans des cours de dessin professionnel pour les apprentis de Bulle, Broc et Romont et de l'Institut St-Nicolas de Drognens où il se rendait à pied, quel que fût le temps.

### ***Tâches annexes***

La compétence avec laquelle il s'est occupé durant plus de dix ans des examens de fin de cours complémentaires lui ont valu l'estime des inspecteurs et des maîtres de toute la partie française du canton. Chanteur, il était membre actif de l'Espérance, qui lui a décerné l'honorariat. La Société d'Histoire du canton de Fribourg et la Conférence de St-Vincent de Paul dont il était le secrétaire ont profité de ses connaissances et de son dévouement.

Il occupait volontiers ses loisirs à l'élevage de la volaille. La Société d'aviculture de la Gruyère le comptait au nombre de ses membres fondateurs. Esprit fin et enjoué, François Noël était un causeur charmant dont on recherchait la compagnie. Il se plaisait à raconter les incidents de sa longue carrière et de son service militaire effectué dans le Landsturm. Une grave atteinte dans sa santé l'a terrassé en moins de trois jours alors qu'il n'était âgé que de 56 ans.

*Cf. Bulletin pédagogique 11/1937*

## *Comment s'est créée l'école ménagère de Surpierre*

*Il fut un temps où l'autorité s'écrivait toujours avec un A. Même - voire surtout - lorsqu'il s'agissait de l'Autorité ecclésiastique. Voici une histoire croustillante qui illustre le fait. Elle est due à la plume du Père Didier Bondallaz, capucin, qui signait parfois Arthur Nicole. Il était originaire et enfant de Cheiry, dans l'enclave de Surpierre. Je l'ai souvent rencontré durant les douze années où je fus le régent de ce village. Par la suite, il m'envoya des textes « bruts », me laissant le soin de faire leur toilette avant de les publier dans le « Journal d'Estavayer ». Ces textes avaient toujours pour théâtre l'enclave de Surpierre, le héros principal étant le curé-doyen Nicolas Charrière qui y régna durant plusieurs décennies. Le Père Didier certifiait l'authenticité des faits...*

### **Une histoire authentique, résumée, signée Arthur Nicole**

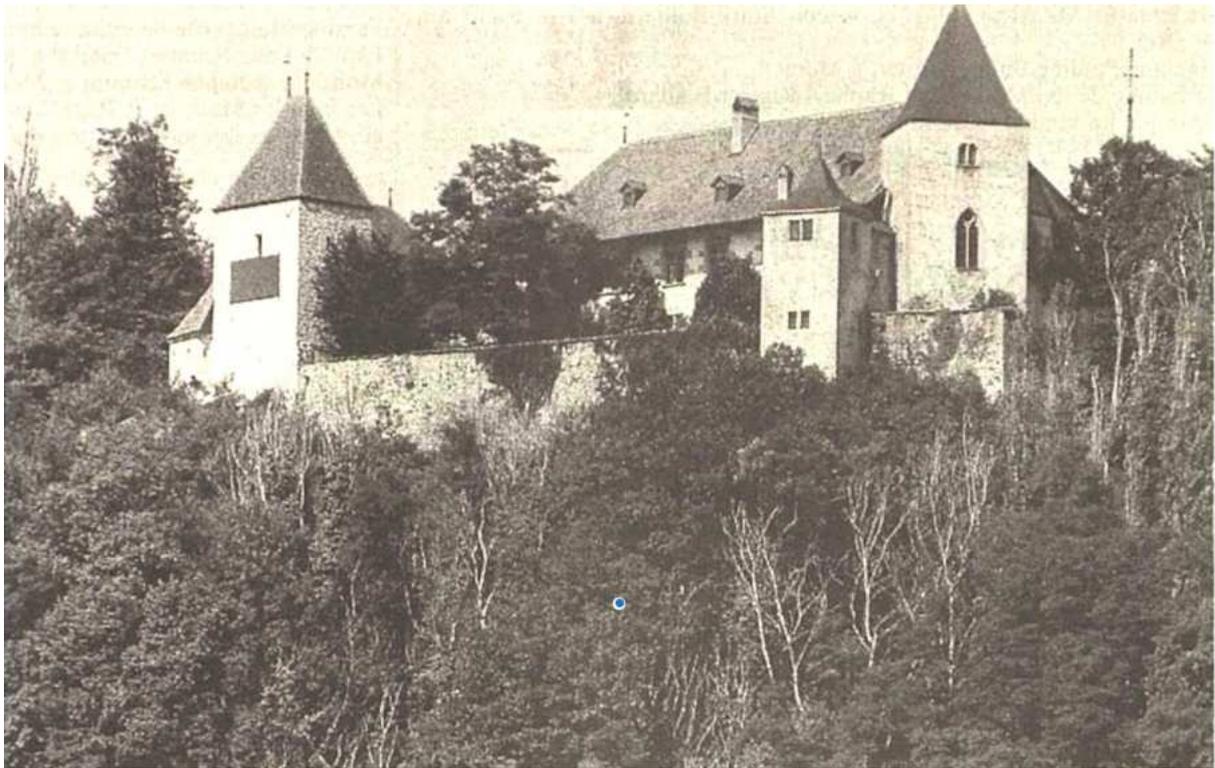
C'était avant la guerre, celle de 39. Le paisible village sur la pierre avait toujours l'air de dormir comme un grand lézard sur cette échine de rocs et de terres entre les deux vallées, car il ne s'y passait rien ! Mais il ne dormait pas, le Révérend curé, maître tout-puissant de la paroisse de 1885 à 1943. Il la tenait en haleine ! Il avait beau être vieux, il restait « dans le vent », et je vous garantis que ça soufflait drôlement fort, parfois ! Il avait la tête solide, le regard assuré et des idées à revendre.

Après quelques années de « pontificat », pour forcer les gens à l'épargne, il avait fondé une Caisse Raiffeisen dont il était le caissier intransigeant et redouté. D'un vieux grenier qu'il munit de trois portes, dont l'une en fer, et de fenêtres préservées par de solides barreaux, il fit une banque où il siégeait tous les dimanches, après la messe et après les vêpres. Il aimait mieux encaisser que redonner...

En descendant de sa montagne - il était de Cerniat - il avait emporté avec lui des idées claires comme les ruisseaux qui courent là-haut et l'énergie têtue du montagnard pour les réaliser. Une seule chose comptait : le but. Il secouait les endormis, talonnait les hésitants, les bougonnants, les attentistes... et il parvenait droit là où il voulait. Or, vers les années 30, il s'était mis dans la tête de doter la paroisse d'une école ménagère. Nos filles devaient aller à la rue de Morat, et c'était loin, et ça coûtait cher. Il voyait l'école ménagère dans une maison en bordure de l'église, pas habitée, à louer, propriété des châtelains. La paroisse devrait, à l'avenir, en assumer les frais. Et sur ce point, les gens n'étaient pas d'accord, mais pas du tout !

Par un beau dimanche après la messe, il avait convoqué l'assemblée paroissiale. Les hommes affluèrent. On n'invita pas les femmes, pensez ! Une école ménagère n'est surtout pas leur affaire ! Bien sûr, ils la voulaient cette école, mais pas comme le Révérend la désirait... car ils

devraient ouvrir ce portemonnaie qui doit rester autant que possible fermé ! Il présenta le projet à l'assemblée. Visages de pierre ! On veut le bulletin secret : comme ça on ose dire ce qu'on pense ! On ramasse les bulletins, on les compte. Les opposants sont victorieux à une écrasante majorité. Le Révérend, tout-puissant conducteur de son peuple rétif, descend de son estrade, froid et net, s'adresse au secrétaire prêt à protocoler les résultats : « Écrivez ! dit-il. » Le greffier a saisi sa plume de la même vitesse qu'une recrue son fusil au commandement d'un colonel et le Révérend dicte : « L'assemblée paroissiale, à l'unanimité, a décidé d'ouvrir une école ménagère. Signez, datez ! » Et le Doyen a pris la plume des mains du secrétaire. Dans un grincement victorieux, il signe lui aussi... A grandes enjambées, il laisse ses gens éberlués et regagne son presbytère, impavide et serein.



**Impérial au-dessus de l'enclave de Surpierre, le château du même nom a vu passer quelques histoires clochemerlesques...** Alain Wicht

Bien sûr les gens ont grogné sur tous les tons. Ils ont réfléchi... Du temps a passé : l'école ménagère fut ouverte. Des Sœurs sont arrivées et tout le monde fut content !

*Arthur Nicole*

### *Quand il n'y avait pas de messe du dimanche à Cheiry*

Jadis - se souvient le Père Didier - c'était toute une histoire d'aller de Cheiry à Surpierre tous les dimanches, en toutes saisons, par n'importe quel temps. Des chemins malaisés, raboteux, avec des « gonfles » en hiver, la chaleur et les taons en été. Il y avait bien la fraîcheur des forêts qu'on traversait, le paysage splendide du côté de Beauregard : les villages opulents, vaudois pour la plupart, étalés au loin à flanc de coteau, les montagnes de la Gruyère, les Alpes bernoises, valaisannes, et même le Mont-Blanc étincelant. On aurait dû savourer, admirer,

mais on ne nous avait rien dit de ces merveilles. Et on n'avait pas le temps de regarder le paysage car il fallait descendre au galop vers l'église de Surpierre.

Le retour en sens inverse se faisait au pas de course. Le temps de calmer sa faim et c'était le retour à Surpierre pour les Vêpres, chantées dès 13 h 30. Vêpres où s'intercalait, trois dimanches sur quatre, un jugement des enfants sur leurs connaissances du catéchisme appris par cœur durant la semaine précédente.

Les jours de fête, c'était encore plus compliqué ! Nos parents quittaient Cheiry dès 4 heures du matin pour se rendre à Surpierre afin de se confesser et de communier. Vers six heures, c'était au tour des enfants. Ils redescendaient à Cheiry pour déjeuner et repartaient pour la messe puis, au début de l'après-midi, pour les Vêpres. Celles-ci chantées à tue-tête les jours de fête, après un bon dîner bien arrosé !

### *1799 : Les Russes en Suisse*



Le mémorial de Souvorov (appelé en allemand Suworow-Denkmal, également Russen-Denkmal), est un monument situé dans les gorges des Schöllenen, près du Pont du diable, sur le territoire de la commune uranaise d'Andermatt, en Suisse.

Une année terrible : 1799 ! L'invasion française, puis le choc d'armées étrangères, autrichiennes et russes d'une part et françaises d'autre part, ont lieu en plein cœur de la Suisse. Les envahisseurs ravagent le pays avec une fureur sauvage qui oblige les Suisses à être, eux aussi, sans pitié. De sorte que le sol helvétique fut, des mois durant, une terre de feu et de sang.

En 1799, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre s'allient et lancent une contre-offensive contre le puissant ennemi français. La Suisse centrale entre elle aussi en résistance contre les troupes de Bonaparte et la nouvelle République helvétique créée par les Français. L'Empire des Tsars étant perçu par les populations locales comme un allié, celles-ci espèrent qu'il leur viendra en aide.

### ***La bataille du pont du Diable***

Chargé de mener campagne, le général Alexandre W. Souvorov, 69 ans, prépare une attaque qui apparaît d'emblée risquée contre la ville de Zurich occupée par les Français. L'armée de Souvorov, qui a établi ses quartiers à Lugano, reçoit moins de munitions et de mulets que prévu de la part de ses alliés. Le 21 septembre 1799, l'armée russe abandonne Taverne, au Tessin, et se dirige vers les Alpes. Sa progression sera jalonnée d'affrontements impitoyables dans la région d'Airolo ainsi que sur la route de la Tremola, le 24 septembre. Les Russes comptent déjà 2000 tués ou blessés. Des combats particulièrement sanglants ont lieu le 25 septembre sur le pont du Diable, dans les gorges des Schöllenen. Les soldats sont obligés d'escalader des parois escarpées et de franchir des cols enneigés. Les Russes doivent lutter à la fois contre l'ennemi français et la montagne inhospitalière. Lorsqu'ils atteignent Altdorf le 26 septembre, ils ont subi de lourdes pertes. D'autres combats meurtriers ont suivi.

<https://blog.nationalmuseum.ch/fr/2018/05/general-souvorov-le-grand-strategie-et-les-alpes/>

Les habitants souffrent terriblement des guerres. Le bétail des paysans est volé ou meurt de faim car les soldats réquisitionnent le fourrage pour leurs propres bêtes de trait. Ils incendient également les maisons pour se réchauffer. Des régions entières du canton de Nidwald partent ainsi en fumée. Les réserves de nourriture de la population sont épuisées avant le début de l'hiver. Alors que les soldats s'emparent des objets de valeur et des biens de l'Église, la Suisse centrale est en proie à la famine, au froid et à la dévastation.

En 1799, la flambée des prix et les mauvaises récoltes provoquent une misère générale. Les populations locales connaissent des années de pauvreté dues aux traumatismes des guerres, dont elles mettront longtemps à se relever.

### *Des « nouveautés » pédagogiques qui datent de 1888*

Nous connaissons tous Pestalozzi et nous ne lui ménageons certes ni nos éloges ni notre admiration. Mais qui connaît Don Andrés Manjon (1846-1923), l'apôtre des « gitanos » de Grenade ? Les uns se défient des procédés pédagogiques nouveaux, les autres s'en entichent, d'autres s'abstiennent. Nous croyons qu'ils ont été inventés à Genève, à Bruxelles, en

Amérique, cités et pays de progrès... discutables. Nous ignorons qu'ils furent mis en pratique dans cette Espagne que nous jugeons arriérée, dans des centaines d'écoles, sur des dizaines de mille écoliers, avant le XX<sup>e</sup> siècle. Écoles de plein air, enseignement par les jeux, rédactions libres, dramatisations historiques ou autres, rythmique, et nombre d'autres « innovations » qui ont compté cinquante ans en été 1938. « Innovations » qui vont beaucoup plus loin que celles que nous proposent Genève, Bruxelles et l'Amérique.

Nous méconnaissons nos richesses. Elles ont trouvé leur génial inventeur en un prêtre, fort pauvre, l'apôtre des enfants abandonnés de Grenade, le fondateur des Écoles de « l'Ave Maria », en 1888. Ces nouveautés pédagogiques, il les a pratiquées, et dans des conditions inouïes de dénuement et d'ingéniosité, en des classes de cent enfants et plus à la fois, avec un succès qui tient du prodige, une abnégation qui tient de la sainteté. *Mgr Eugène Dévaud BP 2/1943*

### *Prestige de Prez-vers-Noréaz*

Aller à Prez, dans les années 40-50, lorsque j'étais enfant, était une belle aventure. Après le « bois de Lovens », ses ombres, sa fraîcheur et ses mystères, Prez apparaissait. Avec son église dont le majestueux bourdon impressionnait et contribuait à donner une certaine noblesse à ce grand village voisin. Il y avait aussi le magnifique château-école - pas de comparaison possible avec la vieille école d'Onnens ! - des maisons plus cossues que celles de mon village, surtout la villa Schöpfer et sa tourelle.



Et certains habitants chez qui je découvrais une aisance et des connaissances rares dans mon entourage. Il y avait Charles Rosset, buraliste postal et directeur de la fanfare, et son épouse, des gens aimables et distingués amis de ma maman. Monique la tailleuse faisait nos pantalons, même des golfs, toujours trop gros parce qu'on allait grandir. La coiffeuse à

qui les clientes demandaient - avant les grandes fêtes - des soins capillaires moins sophistiqués qu'aujourd'hui, limités souvent au ravalement d'un chignon ou d'un « rouleau ». Paul Rosset - frère de Charles et musicien lui aussi - régnait sur des capitaux à la banque, une maison plus belle qu'une cure, et ce n'est pas peu dire. Isidore Bonfils, un régent volubile qui écrivait dans « La Liberté » et violait dans la forêt de la Buchille les places de champignons de mon papa, son collègue d'Onnens.

Et les Sœurs de Prez venaient parfois à l'école d'Onnens, « chez la Sœur, Sœur Angèle ». Car on n'en avait qu'une, alors que Prez en avait plusieurs ! Des souvenirs des Sœurs de Prez ?

L'une d'entre elles, lorsque j'avais dix ou douze ans, m'avait montré ses avant-bras poilus. Une familiarité qui m'avait stupéfié, tant elle contrevenait à l'angélisme que j'attribuais à tout porteur d'un habit ecclésiastique. Il y avait encore Gaston Huguet, le rhabilleur qui savait tout « remettre ». Prez, c'était aussi des oratoires. En se rendant à celui du Sacré-Cœur - moins fréquenté aujourd'hui, presque à l'orée de la forêt de la Buchille, un garçon d'Onnens avait gravé dans un sapin le nom d'une fille de Prez... Il y avait enfin la chapelle de la Brillaz dont la renommée perdure.



*Une vue de Prez avant son développement*

### *Pour guérir la bigote*

J'ai retrouvé un trésor parmi mes vieux livres, écrit Anne-Marie Yerly. C'est « Gaspard des Montagnes » d'Henri Pourrat. J'avais passé des jours et même des nuits, à lire l'histoire de ce jeune paysan d'Auvergne. En quatre volumes, il raconte sa vie, mais surtout ses jolies farces. Je vous propose celle-ci.

Dans son village, il y avait une vieille fille pas belle, ronde comme le bouchon de bois de la fontaine, et vilainement poivrée. Mais alors, « mange bon-dieu », grenouille de bénitier et punaise de sacristie. On lui avait donné comme sobriquet « La Poule Courte », mais elle s'appelait Dorothée. Tous les soirs elle passait des heures à genoux devant l'autel. Le sacristain - qui la détestait comme la peste - attendait que mademoiselle eût fini ses dévotions pour fermer l'église.

Ainsi, avec l'aide de Gaspard, ils trouvèrent une ruse pour la guérir de sa bigoterie. Depuis le galetas de l'église, ils ont descendu, au bout d'une corde, un gros panier devant elle. Puis, une voix étrange a crié : « Dorothee ma bien-aimée, monte au ciel dans ce panier ». Toujours est-il que l'on a pas revu la « Poule Courte » à l'église... *Anne-Marie Yerly*

<https://www.paroles.net/jacques-brel/paroles-les-bigotes>

### *Et il y eut des messes régulièrement à Cheiry le dimanche !*

C'était à la fin des années 1950. Le curé-doyen de Surpierre était l'abbé Paul Crausaz depuis 1953. Il a été secondé par les vicaires dont les noms suivent, jusqu'à ce qu'il possède une auto : Gabriel Angéloz de 1951 à 1954, Hubert Michel de 1954 à 1956, Georges Chardonnens de 1956 à 1958.

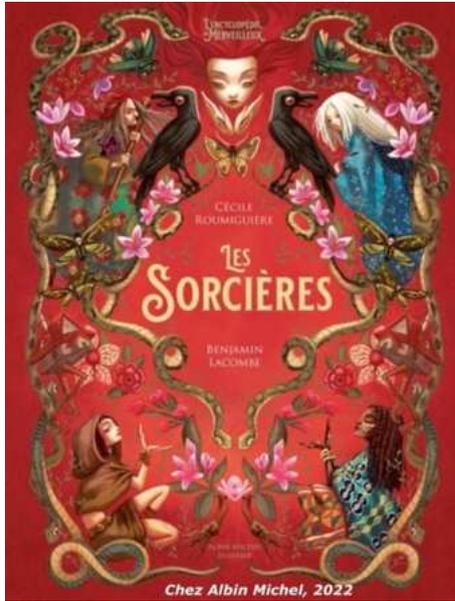
Ma femme, Colette, était scandalisée de voir monter à pied à Surpierre pour assister à la « matinale » des mamans déjà surchargées de travail durant la semaine. Pour le doyen de Surpierre, seule la messe à l'église paroissiale, surtout la grand-messe, était recommandable... Colette m'a demandé d'aller rendre visite au préfet d'Estavayer Georges Guisolan - préfet de 1958 à 1981 - pour lui expliquer cette situation : deux prêtres à Surpierre et pas de messe le dimanche à Cheiry ! J'ai pénétré dans le bureau préfectoral un peu tremblant. « Qu'est-ce qui vous amène ? », m'a dit froidement Georges Guisolan. (Nous n'étions pas encore amis.) Je lui ai expliqué que Cheiry disposait d'une chapelle, mais sans office le dimanche. Seule une participation à la messe dominicale à l'église paroissiale de Surpierre était tolérable, assurait le Doyen. Tant pis pour ces mamans surchargées obligées de grimper à pied par le Grand Bois pour participer à la « matinale ». Le préfet m'a regardé. Il a pris le téléphone et il a demandé un rendez-vous à l'évêque. Deux semaines plus tard, il y avait une messe le dimanche matin à Cheiry...

### *De la sorcière au menu de noces et coutumes de jadis...*

L'émission « Intrè-no » de Radio Fribourg a diffusé en feuilleton le roman « La Voudêja de la Bôma » de Joseph Yerly (1896-1961). Voudêja ? Le mot a plusieurs significations, souvent erronées. Au sens propre, une « voudêja » est une sorcière, un « voudê » un sorcier. D'autre part, on utilise le terme plus facilement au sens de malin, taquin, farceur, plutôt que véritablement de méchant. Exemple: « Ce bébé ne dort pas bien, ce n'est que de la malice. », « Chi poupon vou pâ dremi, lè tyè de la voudêji ! » Ceci ne veut pas dire que le bébé est possédé !

Il existe deux autres définitions. La « voudêja » est une petite toupie actionnée par une ficelle. C'est aussi un appareil servant à déplacer de grosses pièces de bois, à tirer les billons ou arracher les racines.

« La Voudêja de la Bôma » est une histoire passionnante, truffée d'expressions patoises rares et souvent oubliées. L'auteur Joseph Yerly est sorti des sentiers battus. Il nous emmène bien loin de nos chalets... Voici le chapitre où il est question du menu des noces de nos héros. « Bouyon dè tsê frètse », bouillon de chair fraîche, « ragou dè faya », ragoût de mouton, « tsanbèta », jambon, « linju », saucisson, « moye », tétine fumée, « linvua », langue, « ruthi dè vi », rôti de veau.



Les desserts sont, « kemin dè kothema », comme de coutume, nombreux.

Une foule de détails sur les habitudes, « lè moudè », les vêtements, « lè j'âyon », les coutumes, « lè kothemè ». Les croyances, « lè krêyanthè » des années 1630, émaillent le récit. Les lieux sont bien typés. Certains personnages et faits historiques sont réels. On y fait référence à la « Maladère de Bourguillon », qui était une léproserie où les pèlerins jetaient de la nourriture ou quelques douceurs aux lépreux, enfermés par crainte de la contagion. La lèpre ? « Le mô ke radzè », le mal qui ronge !

L'histoire est belle. Les amateurs de théâtre patois réclament toujours du rire et des larmes « di ritè è di lègreme »... mais souhaitent que tout finisse bien ! « No j'in d'arin po nouthra fan », nous en aurons pour notre faim...

Il est question de « Bôma », dans le titre. Il s'agit d'une grotte naturelle. Celle dont on parle se situe dans les falaises de la Sarine. A Cheiry existe le domaine des Baumettes. Tout près se trouve une forêt avec des baumes, des grottes.

Au sujet de la sorcellerie, un Fribourgeois, Jean-François Rouiller, a publié en 1979 un ouvrage intitulé « Invoûta », aux Editions du Casetin. Parmi les exemples qu'il a découverts dans des manuscrits et des publications diverses, plusieurs cas se rapportent à la Broye. Ainsi, au XV<sup>e</sup> siècle, un enfant de Fétigny est volé dans son berceau, puis étouffé. La nuit qui suit l'enterrement, il est déterré, amené à la « chète » - une assemblée démoniaque, espèce de messe noire - où il est apprêté, puis mangé pour conjurer des sorts...

*Cf. notamment un article d'Anne-Marie Yerly, « La Gruyère » du 8 mars 2003*

### *Adolf Hitler, « l'artiste » rejeté, l'agitateur conquérant*

Adolf Hitler, autrichien d'origine, fils d'un douanier, caporal durant la première guerre mondiale, était - dit-on probablement par erreur - peintre en bâtiment tout en étant doué pour la peinture. Après avoir échoué deux fois à l'examen d'entrée de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, il a malgré tout persévéré dans la peinture en vendant ses tableaux entre 1909 et 1914. Ils sont longtemps restés cachés et ont été tardivement rendus publics. Hitler aurait

réalisé entre 2000 et 3000 œuvres, surtout des aquarelles. Il est probable que 90 % de sa production ait disparu.

### ***Un naturel hors du commun***

Son étonnante destinée est stupéfiante, déconcertante, comme celle d'autres personnages notables tels que Mussolini, Lénine, Staline... tous hommes n'ayant à l'origine guère de formation, et cependant promis à de prodigieux avenir. Hitler avait pour lui cette force d'être un remarquable tribun lors des réunions politiques. Sa voix, tantôt rauque et perçante, tantôt grave et sonore, avait un étrange retentissement dans l'esprit de ses auditeurs. Son œil « magnétique » subjuguait. Sanguinaire et athée, il ne s'embarrassait ni de moralité ni de scrupules. Prodigeusement roué et méfiant, il n'avait aucune considération ni pour l'aristocratie, ni pour les élites, ni même pour ses généraux.

Sa méfiance, voire sa haine face à la religion ont suscité des études approfondies :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Croyances\\_religieuses\\_d%27Adolf\\_Hitler](https://fr.wikipedia.org/wiki/Croyances_religieuses_d%27Adolf_Hitler)

Ce fut, semble-t-il, un primaire illuminé : primaire par ses origines, son éducation, son instruction, sa culture. Il avait cependant des intuitions géniales. Hanté par la défaite allemande de 1918, d'abord agitateur obscur, militant sans succès. Exemple l'échec du putsch de Munich le 8 novembre 1923, une tentative vaine de prise du pouvoir par la force en Bavière. Il est devenu chef du parti national-socialiste. Il parvient en 1933 à se faire nommer Chancelier par le Président du Reich, le maréchal von Hindenburg. En 1934, il devient le « Führer » de l'État allemand.

### ***Objectifs idéologiques***

Il va poursuivre ses objectifs avec une opiniâtreté sans défaillance :

- rallier à lui la grande majorité de ses compatriotes. Pour cela, il entreprend de faire disparaître le chômage atteignant à l'époque des proportions considérables.
- aviver sans relâche le patriotisme allemand en exaltant la suprématie de la race aryenne et en scotomisant celle des juifs
- insister sur l'espace vital, le « Lebensraum »
- effacer à jamais la défaite de 1918. Il faut être prêt à une nouvelle guerre et rétablir une armée puissante. D'où des décisions contraires au Traité de Versailles en réorganisant le grand État-Major, en reconstituant une flotte sous-marine, en créant la Luftwaffe, en instituant le service militaire obligatoire... De là aussi, en 1936 la réoccupation militaire de la Rhénani

### ***Conquête du « Lebensraum », l'espace vital***

Et c'est la poursuite méthodique des divers projets énumérés dans « Mein Kampf ». En mars 1938, c'est l'Anschluss, c'est-à-dire l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne ; en septembre 1938 – après la Conférence de Munich – le pays des Sudètes est enlevé à la Tchécoslovaquie ; en mars 1939, c'est la mise du peuple tchèque sous la protection du Reich et l'entrée triomphale de Hitler à Prague ; en mai 1939, le « Pacte d'acier » scelle l'alliance avec l'Italie mussolinienne ; fin août 1939, la conclusion du « Pacte germano-russe » qui prendra fin le 22 juin 1941, lorsque l'Allemagne a envahi l'Union soviétique. Le 1<sup>er</sup> septembre 1939 les troupes de la Wehrmacht envahissent l'État polonais. Le 14 juin 1940, les troupes du Führer pénètrent dans Paris. L'exode des populations civiles vers le sud prend des proportions dramatiques. Le 3

septembre, la Grande-Bretagne, puis la France, ont déclaré la guerre au III<sup>e</sup> Reich... Le 24 octobre 1940. Pétain et Hitler se rencontrent à Montoire pour convenir d'une politique de collaboration.



Source : Wikipédia, une pose d'Hitler → Hitler harangue, source: The New York Times  
Peintures d'Hitler en 1913 : Marie et Jésus (!) Le palais Belvédère à Vienne



On lit dans « La Liberté » du 17 octobre 1964 : « Après des triomphes éphémères, la seconde guerre mondiale devait en effet s'achever par la ruine de l'Allemagne et le suicide sans gloire, dans un bunker de Berlin, du maître du Reich. - « Sic transit gloria mundi »

### *Quand Neyruz s'appelait Rauschenbach*

En 1481, Fribourg est entré dans la Confédération. Celle-ci ne comptait alors aucun canton romand. Les autorités fribourgeoises ont fait un effort considérable pour s'intégrer à la Confédération en tant que ville-état germanophone. À tel point que les notables de la capitale ont germanisé leurs noms : les d'Avry sont devenus les d'Affry, les Cugnet se sont appelés Weck, les Dupasquier Vonderweid, les Bourquinet Bourgknecht, des Reynault sont devenus des Reynold, des Bovet se sont fait appeler Poffet, des Monney ont changé leur nom en Müller

et des Métrau en Amman (orthographe du Dr Berchtold en 1845). Des noms allemands ont été donnés à la plupart des localités fribourgeoises.

### ***Formation du canton***

Lors de son entrée dans la Confédération en 1481, le canton ne correspondait pas du tout à son état actuel. Il comprenait la ville de Fribourg entourée des Anciennes Terres, acquises pour la plupart quelques années plus tôt, en 1442. Elles s'étendaient de Cressier à Plasselb et d'Ueberstorf à Autigny. Le territoire fribourgeois s'est agrandi par la suite grâce à des conquêtes ou achats, notamment en 1536 avec les régions de Saint-Aubin, Estavayer-le-Lac, Vuissens, Surpierre, Romont, Rue, Vaulruz, Châtel-Saint-Denis, Attalens, Bossonnens ; en 1537 par l'acquisition de Bulle, La Roche, Riaz, Albeuve, qui étaient propriétés de l'évêque; en 1555 par l'adjonction d'une partie du comté de Gruyère... Fribourg devenait alors largement francophone.

### ***De 1483 à 1798, l'allemand langue officielle de l'État de Fribourg***

En 1483, l'allemand devient la langue officielle et elle le restera jusqu'en 1798, malgré l'importance qu'alliaient donner au français les régions nouvellement conquises. Les manaux du Conseil et les comptes des trésoriers sont tenus en allemand. L'école était devenue allemande en 1470 déjà. La population n'en continua pas moins à pratiquer ses parlers traditionnels, l'allemand et le français, avec prépondérance du patois. Dans les bailliages, le représentant du gouvernement - le bailli - utilisera la langue des sujets. Malgré le triomphe officiel du germanisme, le français acquit parallèlement une situation de choix, grâce notamment aux conquêtes de 1536 et au partage du comté de Gruyère en 1555

### ***Le français, langue officielle***

Le français a acquis le statut de langue officielle du canton après l'effondrement de l'ancienne Confédération, en 1798, lors de la création de l'éphémère République helvétique à la suite de l'invasion française. Les deux langues ont cohabité, mais le français conservera sa priorité. La constitution de 1848 rappelle que le français est la langue du gouvernement, tout en acceptant la traduction des actes officiels. Celle de 1857 propose la publication des textes officiels dans les deux langues, tout en ajoutant que « le texte français est déclaré être le texte original ». Il fallut attendre les années 1960 pour assister à une tentative réelle d'instaurer une égalité véritable entre les langues française et allemande. La constitution fribourgeoise de 1990 a enfin précisé : le français et l'allemand sont les langues officielles.

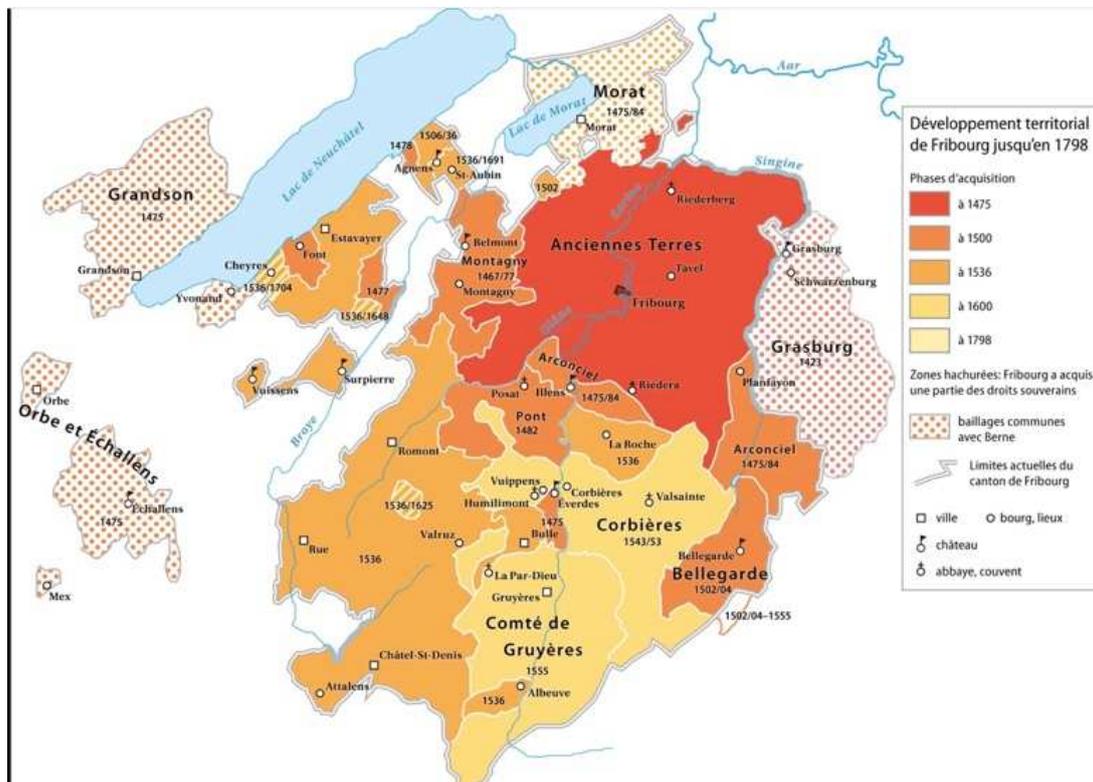
### ***Mais ne mélangeons pas les cultures***

Mais, restons objectifs ! Il n'est pas question de mélanger des cultures bien distinctes. Respecter et connaître l'autre culture n'implique aucunement un mélange. Comme l'a affirmé en 2005 dans un article de « La Liberté » le savant historien Nicolas Morard au sujet de la partie alémanique du canton :

« Une fois pour toutes, qu'on se comprenne bien. Il ne s'agit pas de méconnaître, lui refusant sa juste place, une fraction nullement négligeable, tant s'en faut, quoique néanmoins minoritaire, du peuple fribourgeois. La population fribourgeoise francophone, et j'en suis un écho fidèle, entend simplement faire valoir qu'elle n'admettra jamais relever indifféremment de deux langues et de deux cultures dont l'histoire et la tradition lui ont appris que l'une, bien

plus que l'autre, l'a marquée de façon décisive et indélébile. La majorité doit en être consciente, sans arrogance ni prétention, et la minorité de même, dont les devoirs et les droits sont également réels. »

Voir notamment : Michel Charrière, *Fribourg, un canton, une histoire, 1991, ouvrage édité par le Conseil d'État à l'occasion des 700 ans de la Suisse*



### Origine de diverses découvertes

L'industrie des **miroirs** de verre ne remonte qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Les boucles d'oreilles paraissent avoir existé de tous les temps. Lisez la Bible. Vous y découvrirez qu'Éliezer a offert des anneaux d'or à Rébecca.

On pense que le premier **collier** a été façonné il y a plus de 120 000 ans, lorsque les premiers humains ont choisi d'enfiler des pierres ou des coquillages sur un fil de lin et de les porter autour du cou. Il arriva que, peu à peu, les filles gardent à leur cou d'abord un lacet qui attestait de leur vertu. Puis ce lacet s'orna de nœuds, de perles et devint une parure. Les bagues, les bracelets, les rubans autour du cou ou de la tête ne furent que l'extension du même symbole.

**Les jarretières** servaient précédemment à retenir les chausses et les caleçons des femmes. En 1348, fut fondé en Angleterre l'Ordre de chevalerie qui porte le nom de la Jarretière, en souvenir du fait suivant. Edouard III (1312-1377) dansait avec la Comtesse de Salisbury, lorsqu'une jarretière de celle-ci vint à tomber. Le roi, en la ramassant, s'aperçut que les

courtisans souriaient : « Honni soit qui mal y pense ! dit-il. Tel qui s'en rit aujourd'hui, s'honorera demain de la porter ». Et il fonda sur-le-champ l'Ordre de la Jarretière.



***Abraham a envoyé son serviteur Eliézer en Mésopotamie chercher une femme pour Isaac, fils d'Abraham. Découverte, cette femme s'appelait Rébecca. Eliézer lui a offert un anneau-d'or et deux bracelets. (Genèse)***

Et **les bas** ? Depuis longtemps, on portait, sous le nom de chausses, des fourreaux d'étoffes ou de soie qui couvraient les jambes. En 1559, le roi Henri II ( 1519-1559) a porté aux noces de sa sœur Marguerite de France les premiers bas de soie tricotés. La mode était lancée. Mais ce fut seulement un siècle plus tard, en 1656, qu'a été créée la première manufacture de bas.

**Le mouchoir** ne remonte qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Auparavant, on ne se servait que de ses doigts. Henri IV, (1553-1610), ne possédait que cinq mouchoirs. Ce ne fut guère que cent ans plus tard que l'on a commencé à se moucher, du moins dans la noblesse et la bourgeoisie. C'est à Louis XVI, (1754-1793), qu'on doit le mouchoir de forme carrée. Une proclamation royale de l'époque a décrété solennellement que « la longueur de tout mouchoir fabriqué dans le royaume devait être égale à la largeur. »

**Les gants** ont une origine infiniment plus ancienne. Les Gaulois, au VI<sup>e</sup> siècle, les employaient déjà, mais sous la forme de mouffles, en cuir ou en laine, où le pouce seul était séparé du reste de la main. C'est seulement sous François I<sup>er</sup> (1494-1547) que les gants, tels que nous les portons de nos jours, ont pénétré à la Cour, grâce aux parfumeurs italiens. La mode s'est développée rapidement.

**Le parapluie** était connu chez les Chinois en tant que parasol, dès le XVI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Ils en arboraient de magnifiques dont la monture, qui ne comportait pas moins de 28 branches pliantes, était recouverte de soie fine. En France, c'est sous Henri IV que l'on a vu apparaître le parapluie. Mais il était si lourd qu'on y a renoncé rapidement. Et ce n'est que vers 1830 qu'on l'a vu à la main du roi Louis-Philippe I<sup>er</sup> (1773-1850) qui ne le quittait pas. Son usage s'est généralisé. Les noms de « riflard » et de « pépin » lui viennent de ce que, dans les vaudevilles, deux personnages portant ces noms baroques faisaient leur entrée en scène avec un immense parapluie.

**L'origine du savon** est particulièrement ancienne. Le savon aurait été inventé il y a 4500 ans par les sumériens (population mésopotamienne) sous la forme d'une pâte savonneuse à base de graisse et de carbonate de potassium. Il était alors utilisé comme remède contre les maladies de la peau et non pour la toilette quotidienne. Ce produit était employé par les Égyptiens pour laver leur linge et par les Germains et les Gaulois pour éclaircir et colorer leurs cheveux. La pâte savonneuse à base de cendres et de suif, en provenance de Gaule et de Germanie, a été ensuite adoptée par les femmes romaines. Il a fallu cependant attendre le II<sup>e</sup> siècle après J.C. pour que les Romains utilisent ce produit pour se laver. *D'après « La Gruyère » 3 décembre 1957, signé Arnotto*

### *La femme de Lot (ou Loth) transformée en statue de sel*

Lot et sa famille vivaient aux côtés d'Abraham dans le pays de Canaan. Un jour Abraham dit à son neveu Lot : « Il n'y a pas assez de pâturages pour tout notre bétail. S'il te plaît, séparons-nous. Allons chacun de notre côté. » Lot regarda le pays. Il vit une magnifique région abondamment arrosée et pourvue de bons herbages pour son bétail. C'était le District du Jourdain. Lot se dirigea de ce côté, lui, avec sa famille et toutes ses bêtes. Ils finirent par s'établir à Sodome. Les gens de cette localité étaient corrompus. Lot, qui était un homme bon, fut choqué par leur conduite. Dieu aussi était scandalisé. Il envoya deux anges pour informer Lot de son intention de détruire Sodome et la ville voisine de Gomorrhe. Les anges dirent à Lot : « Presse-toi ! Prends ta femme et tes deux filles et partez ! Sauvez - vous, ne regardez pas en arrière ! » Lot et ses filles obéirent. Ils s'enfuirent de Sodome. Ils ne s'arrêtèrent nulle part et ne regardèrent pas derrière eux. Mais la femme de Lot, elle, désobéit. Au bout d'un moment, elle s'arrêta et regarda en arrière. Alors elle devint une colonne de sel... (Genèse)



## *Les deux Rambouillet...*

En suivant le chemin - tortueux par endroits - qui serpente entre Hauterive et Chésalles en direction de Marly, est situé un imposant bâtiment, non loin de l'usine électrique. Ce bâtiment - une auberge - a été édifié en 1906 peu après la construction de l'usine électrique d'Hauterive terminée en 1902 et de la route qui la dessert. Sa durée comme auberge a été éphémère, vu sa situation à l'écart du trafic... et la fréquentation de l'établissement par des « pèdes », notamment des paysans d'Arconciel à leur retour du Moulin Neuf de Matran. L'auberge, propriété de l'entreprise des Eaux et Forêts - qui deviendra les Entreprises électriques en 1915 -, a été louée à l'École normale en août 1916. En 1913 déjà, à la suite de son mariage, le professeur Joseph Stritt a été logé à l'auberge d'Hauterive.

Le directeur de l'École normale d'Hauterive Jules Dessibourg, (directeur de 1895 à 1923), trouve judicieuse l'expérience proposée par l'abbé Raphaël Horner : ouvrir une classe d'application à proximité immédiate de l'École normale. Elle serait fréquentée par les enfants des professeurs et ceux des agriculteurs dont les fermes sont proches d'Hauterive. Ce projet se réalisera, mais il faudra attendre sa création... en 1924, avec l'acceptation des Entreprises électriques.

En 1923, une pétition est envoyée au directeur des Entreprises par le chef et les employés de l'usine électrique. Cette pétition demande que soit créée une école primaire qui accueillerait les enfants des ouvriers de l'usine, ceux des professeurs d'Hauterive, ainsi que ceux des fermiers de La Sèche et de Châtillon. Le projet se réalise. L'auberge est devenue école dès 1924, comme indiqué ci-dessus. Elle a été confiée à Lucien Plancherel qui, pendant que les normaliens s'exerçaient à l'enseignement dans sa classe, venait enseigner l'histoire suisse dans les premières classes de l'École normale. La perspective de créer des classes d'application trouvait enfin une solution. Des étudiants d'Hauterive, inspirés par le cours de littérature du professeur Auguste Overney, appelleront le bâtiment « Rambouillet ».

### ***Le « vrai » Rambouillet...***

La commune de Rambouillet se situe dans le sud-ouest de la région Île-de-France, à 45 km de Paris et à 29 km de Versailles. Le **château de Rambouillet**, situé au cœur d'une riche forêt, est une ancienne forteresse médiévale transformée en résidence de plaisance par des propriétaires célèbres comme Louis XVI, Napoléon I<sup>er</sup> et les présidents de la République. Le château fort du XIV<sup>e</sup> siècle a été progressivement transformé en une résidence d'agrément acquise par Louis XVI en 1783. De son origine de forteresse, il a conservé son contour avec bastions et son donjon du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'ancien domaine royal situé au cœur de plus de 20 000 hectares de bois était alors un domaine de chasse fort apprécié des têtes couronnées. Aujourd'hui le domaine présidentiel accueille périodiquement les chefs d'État invités en France. On découvre à l'intérieur des décors étonnants, comme ceux de la salle des marbres mais aussi des boiseries en chêne du XVIII<sup>e</sup> siècle ou encore des décors de style du 1<sup>er</sup> Empire.

C'est au château de Rambouillet que François I<sup>er</sup> est mort, que Charles X a abdicé, que les « Précieuses » tenaient au XVII<sup>e</sup> siècle leur cour littéraire, que Louis XVI et Napoléon y ont vécu avant que la République en fasse une résidence présidentielle...

L'ancienne auberge devenue école → → Le Château de Rambouillet



### *Cabotins : des bluffeurs qui se montent le job...*

Le cabotinage n'est, hélas ! pas un défaut qui atteint seulement les vieux - et même les jeunes - acteurs professionnels. Il est fréquent aussi chez les artistes amateurs. Et l'âge n'y fait rien. Regardez dans les dîners de famille. Il suffit que l'un des convives se sente un petit talent de société pour qu'il frétille derrière son assiette. Il en perd l'appétit, la soif et les usages. Car il n'est là que pour une chose. Il attend avec impatience de présenter son numéro au dessert. Il s'agit, naturellement, de ne point l'oublier. Il en ferait une maladie, le pauvre ! Oh ! Cela ne l'empêche nullement de se faire prier au moment où la maîtresse de céans l'invite à s'exécuter. Qu'il est modeste, Seigneur ! Il déclare en rougissant ne point être en forme. Il prétend laisser la place à d'autres. Mais il ne tarde pas à roucouler le « Credo du paysan » ou à débiter des histoires de Oin-Oin. Et, dès qu'il est embarqué dans son sujet de prédilection, il se montre intarissable. Il n'y a que lui dans l'assistance. On souhaiterait lui fermer le bec.

Les gosses ne sont pas à l'abri de cette manie. Il y a de jeunes cabotins autour de l'arbre de Noël. Ce sont eux qui ont toutes les poésies à réciter, tous les morceaux de piano à jouer. Ils prennent d'abord un air de fausse humilité. Mais ils s'excitent bien vite. Et plus moyen de les faire taire ! À l'école, même phénomène ! Il existe les fameux élèves-prodiges. Ce ne sont pas nécessairement ceux qui ont le mieux compris la leçon. Mais ils tiennent à briller. À chaque question du régent ou de l'institutrice, leur doigt se lève. Ils souffrent de n'être pas entourés d'une bande d'ânes...

Cabotinage encore que le goût de certains personnages publics pour les grandes phrases ronflantes. Ce qu'ils supportent le moins, c'est un discours rentré... Même s'ils se disent pris à l'improviste quand on leur demande de s'exprimer. Ah ! Ces orateurs de cantines. Ces pseudoanimateurs d'assemblées. Ces Bossuets de soirées-choucroute. Voyez leur bouche en passage d'œuf et leurs ronds de bras. Entendez leurs « r » roulés, leurs accents de prédicateurs. Ils se délectent de leur propre rhétorique. D'un coup de glotte, d'un tressaillement de moustache et d'un geste de la main, ils célèbrent la patrie, la démocratie, le

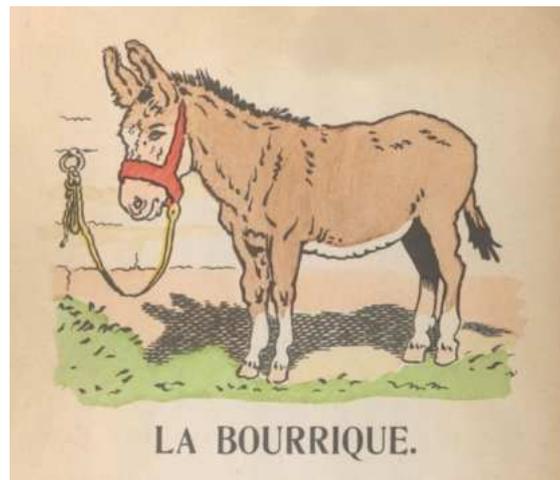
parti, les arts, le sport et les vertus ancestrales. Ils donnent surtout libre cours à leur immense génie.

Et il est encore des foules pour leur crier bravo ! Alors qu'il faudrait leur rire au nez...

G. G. « La Gruyère » 25 janvier 1958

### *Bourrique*

***Une bourrique, au sens propre, est un âne.  
Au sens figuré, une personne entêtée et stupide...***



### *Novembre 1918, un mois terrible*

L'épidémie de peste - car c'en fut une - se déclara au cours de l'été déjà. Elle coïncida avec l'arrivée d'un lot important de mulets importés d'outre-Pyrénées. C'est pourquoi cette grippe, dont le virus était inconnu de la médecine officielle, fut qualifiée d'espagnole. Elle a semé rapidement la mort dans tous les milieux.

#### ***Epidémie mortifère***

Car, à cette époque, les vaccins, les sérums et les antibiotiques étaient encore rares. Les conditions d'hygiène étaient primitives. La sous-alimentation affaiblissait les gens physiquement et moralement. La promiscuité des cantonnements exposait surtout les soldats à la contagion. Les victimes furent nombreuses dans la population civile. Dans l'armée, ce fut une hécatombe. Lorsque est survenue la saison froide, les nécrologies s'allongèrent dans les journaux. « La Gruyère » du 8 novembre 1918 signalait, pour la semaine en cours, 2234 cas de grippe dans le canton. Sur ce nombre, 37 décès. Il y en avait eu 38 pendant les huit jours précédents. Quotidiennement, des convois mortuaires s'acheminaient vers le cimetière sans passer par l'église, par précaution pour les survivants.

### **La disette**

À la maladie s'ajoutait la disette. Personne n'avait pensé que les sous-marins allemands couperaient le ravitaillement de l'Europe. Un rationnement tardif n'apportait que des garanties de nutrition modestes. Le marché noir sévissait. Les margoulines y régnaient en maîtres. Les familles des mobilisés étaient surtout à plaindre. Aucune caisse de compensation pour perte de gain n'existait. Des femmes, des enfants avaient faim. Le Conseil d'État de Fribourg fixait à 73 centimes le prix du kilo de pain de farine bise et de son. La vente des pommes de terre elle-même était soumise à des restrictions.

### **Prélude à l'insurrection**

La Révolution russe de 1917 a fait tache d'huile. Les agitateurs étrangers avaient choisi Zurich comme quartier général. Une exaltée, la Balabanova, était leur Égérie. (<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/027588/2002-12-23/>) Une mesure d'expulsion fut prise par le Conseil fédéral contre cette Slave. Mais des contacts étroits avaient déjà été établis par ses soins avec la gauche helvétique. Sous la présidence du Bernois Robert Grimm, un comité insurrectionnel s'était constitué à Olten. Celui-ci a lancé un manifeste aux travailleurs et aux soldats. Il demandait à ces derniers de former des soviets dans leurs unités (soviet : organisation représentative des ouvriers). Pour les ouvriers, il réclamait la semaine de 48 heures et l'institution d'une assurance-vieillesse. Il exigeait l'introduction de la représentation proportionnelle au Conseil national. Et il entendait donner aux femmes le droit de vote et d'éligibilité. De semblables postulats, à l'époque, paraissaient révolutionnaires !



Infirmières prenant soin de militaires dans un hôpital provisoire. En 1918, les soldats suisses étaient très exposés à la grippe espagnole. Croix-Rouge suisse

### **La grève générale, puis l'apaisement**

Les autorités en place ont combattu vigoureusement le comité d'Olten. Mais celui-ci a riposté en déclenchant la grève générale. Des désordres se sont produits dans plusieurs villes. Les

fantassins et les dragons fribourgeois furent appelés à remplir cette mission. La fermeté gouvernementale et la fidélité de l'armée ont dominé la situation. Les leaders du mouvement d'Olten ont été traduits en Haute-Cour. Robert Grimm, de Berne, Frédéric Schneider, de Bâle, et Frédéric Platten, de Zurich, ont été emprisonnés pour six mois. Un journaliste socialiste, Ernest Nobs, a été condamné à quatre semaines de prison pour un article séditionnel.

Mais, avec les années, l'apaisement a triomphé. Après avoir été conseiller d'État dans son canton, Robert Grimm a assumé la direction de la Compagnie des chemins de fer du Berne-Lötschberg-Simplon. Il a présidé le Conseil national. Schneider a siégé au sein de l'exécutif bâlois. Et Nobs a été le premier socialiste à entrer au Conseil fédéral. En foi de quoi, la contestation même violente peut, tôt ou tard, être payante... *Voir notamment « La Gruyère », G.G., 9 novembre 1968*

Autre son de cloche, l'article de Denis Clerc dans « La Liberté » du 22 mars 2007 où il écrit en conclusion : « Et la grippe, seule et unique cause des 43 décès de soldats fribourgeois, elle n'était certes pas causée par les gouvernants, par les grévistes ou par la guerre. (...) Faire croire comme les paysans bernois, ou plutôt comme le colonel qui les regardait pleurer au passage d'un enterrement, que les gens du comité d'Olten étaient « les criminels responsables de cet holocauste », c'est de l'infamie, et rien d'autre. Quant à savoir pourquoi il y a sur cette terre, des pestes, des tsunamis, l'UDC et les doryphores, il faut le demander à Monsieur le curé... »

## Noël... jadis

Noël a un charme tout particulier. « Tsalandè », dit le patois, qui a conservé le mot latin, voire païen, « Kalendae » les calendes, le premier du mois. Faire la Crèche, c'est aussi faire le « Tsalandè », faire le « Noël ». *D'après Jèvié. « LaLiberté » 22 décembre 1956*

La messe de minuit, s'appelle « Matenè », matines, probablement du fait que dans le rite lausannois, on chantait encore Matines avant la messe de minuit. Il nous en est resté le « Te Deum » par lequel commence traditionnellement la messe de minuit.



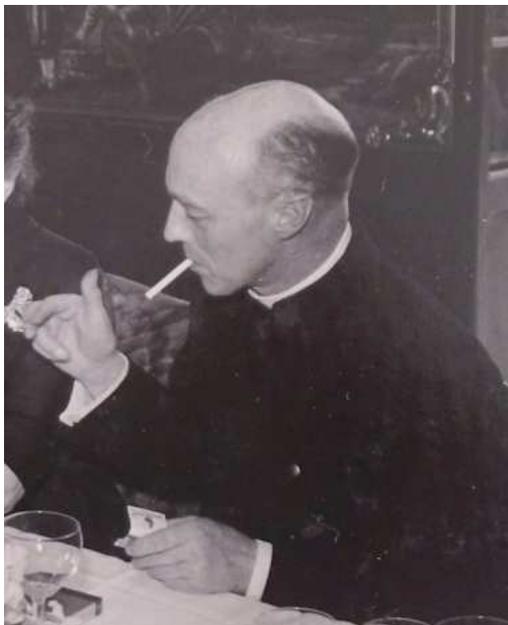
On ne faisait guère de crèches autrefois sauf dans les églises. Les personnages en cire étaient fabriqués dans les couvents et habillés somptueusement, comme de petites et mignonnes poupées. Puis vinrent pour les particuliers de petites crèches enfermées dans une petite maison de verre. On en fabriquait à la Maigrauge et à la Fille-Dieu.

Ce n'est guère qu'il y a cinquante ans que les bergers et les mages en gypse venus d'Allemagne et du Tyrol ont envahi nos églises et supplanté les poupées de cire pas assez grandes au gré des gens. On est béats d'admiration devant ces bergers tyroliens à bas verts, qui tirent leur chapeau... vert, bien sûr : c'est la couleur nationale et même internationale de tout ce qui, sur terre, parle l'allemand !

Autrefois, chez nous, pour Noël, on mettait derrière toutes les images garnissant la chambre des branches de sapin blanc auxquelles on suspendait des étoiles multicolores, en papier tressé. Ces décorations remontent à l'époque de la Rome antique. Il n'y avait pas d'arbre de Noël. Il a été importé à la suite de la guerre de 1870 par les Allemands qui l'ont introduit en France.

Un proverbe sur Noël : « À Tsalande lè muchiyon, à Patchyè lè yèchon ». À Noël les moustiques, à Pâques les glaçons. Illustration : Un Noël provençal avec, tout à droite. Le ravi...

### *Gérard Glasson et Paul Vonderweid*



Dans divers articles, j'ai évoqué le souvenir de Mgr Paul Vonderweid que nous appelions à Onnens où il venait en vacances « le curé du château ». Quand je pense à lui, je ne le vois pas crossé et mitré, mais avec une de ses éternelles « sèches ». G. G., rédacteur en chef de la radicale « Gruyère » était son ami. Ils se tutoyaient. Un court passage de la nécrologie écrite par G. G. le 7 janvier 1962 .

« (...) Plus tard, c'est à la montagne que j'ai retrouvé ce véritable ami. Oh ! Je n'ai jamais été capable de gravir un quatre mille dans sa cordée. Mais il ne méprisait pas la tranquille splendeur des préalpes gruériennes, surtout en automne. Il me souvient, par exemple, d'avoir pris avec lui le sentier du Moléson. Le soir, la halte s'était faite à la cabane des Clés. Il faut reconnaître que l'eau de la fontaine

était si claire et si pure qu'une goutte d'absinthe la troublait délicieusement. À l'excursion, participaient aussi l'écrivain Léon Savary et Charly Gex. La nuit était tombée. Assis sur un banc, nous admirions le ciel merveilleusement étoilé. Soudain, un chœur s'improvisa. Devant tant de beauté, Paul Vonderweid nous fit chanter en latin le « Magnificat ». Mon âme magnifie le Seigneur... Quel instant d'émotion !

« L'ancien prévôt possédait l'art d'amuser les enfants. Mes trois gamines l'assimilaient au pape. Il avait le talent d'imiter les cris d'animaux. Un jour que nous avions partagé une fondue chez moi, ma petite Emmanuelle se jucha sur ses genoux. Et elle lui murmura au creux de l'oreille : « Oncle Paul, fais le chien... Fais le cochon... » Mgr François Charrière, à table avec nous, s'étranglait de rire. Et il répétait : « Allons, Paul, obéis. Fais le cochon ! »

### *On ressemelait à la maison...*

Mon cousin Jean-Claude Chatagny est décédé en 2023 dans sa 90<sup>e</sup> année. J'ai gardé avec lui les contacts étroits noués dans notre jeunesse à Onnens. Il était le fils de mon oncle Michel Chatagny, qui l'avait familiarisé dans maints domaines de travaux manuels et de « bricolages ». Jean-Claude savait tout faire, même ressemeler les souliers. Il m'en a donné l'explication....



On apprenait à ressemeler les souliers. La peau des animaux tués - vaches, veaux – était apportée à la tannerie à Fribourg. La peau des veaux, on l'employait surtout pour faire des lacets de souliers. Ressemeler avec le cuir de la vache était une opération assez minutieuse. L'empreinte du soulier était dessinée sur le cuir et fixée par une multitude de petits clous. Le pourtour était ensuite égalisé, limé et scié. On utilisait un vernis spécial. Cette opération, je l'ai répétée sur mes souliers jusqu'en 1970 environ, tellement l'économie était encore ancrée dans les habitudes.

### *Le Tilleul de Morat*



Selon la légende, un messager a couru porter jusqu'à Fribourg la bonne nouvelle de la victoire remportée à Morat sur Charles le Téméraire en 1476. Il agitait en signe de victoire un rameau trouvé sur le champ de bataille. Épuisé, il s'est effondré à son arrivée. La branche a pris racine

à cet endroit précis. Cette histoire ne correspond probablement pas à la réalité, puisque l'arbre est encore plus vieux que la bataille... Il a connu d'ailleurs une triste fin lorsqu'en 1983 un conducteur ivre l'a percuté de plein fouet. Un descendant du grand tilleul est alors planté hors de portée des automobilistes. Quant à l'héroïque messenger, on célèbre sa mémoire chaque premier dimanche d'octobre lors de la fameuse course Morat-Fribourg...



***Le remplaçant du tilleul disparu, une sculpture d'Émile Angéloz en 1989.***

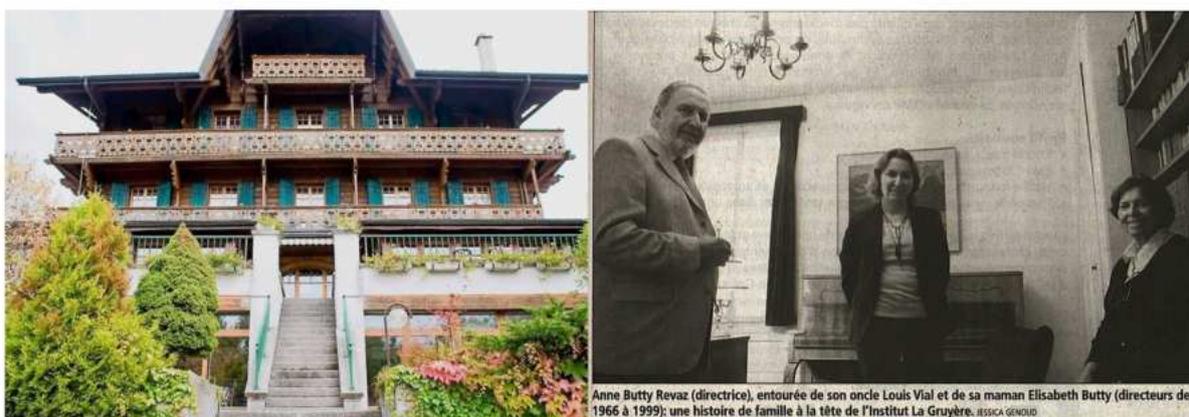
### *La fin de l'Institut « La Gruyère »*

C'est la fin d'une aventure familiale de près de 70 ans. L'Institut « La Gruyère » a fermé ses portes au 30 juin 2018. Sa directrice Anne Butty Revaz a confirmé qu'une procédure de licenciement collectif à cette date a été lancée le 12 mars: « Nous sommes contraints de fermer, il n'y a plus assez d'étudiants inscrits. Le licenciement concerne 21 personnes. »

Cela fait deux ans que les premières difficultés sont apparues, liées notamment à la crise du franc fort et à la concurrence féroce entre écoles privées. À la rentrée 2016, Anne Butty Revaz cédait sa place de directrice à l'un de ses fidèles enseignants. Pourtant, son école affichait encore complet, avec une huitantaine d'élèves, du CO à la maturité. Elle-même demeurait administratrice pour se consacrer pleinement au recrutement de nouveaux élèves et à la promotion de l'Institut, en Suisse et à l'étranger, notamment en Asie.

#### ***Une histoire familiale***

Il y a peu pourtant, l'Institut « La Gruyère », qui abrite aussi un internat, affichait encore sa confiance en l'avenir. En 2013, il inaugurait une annexe comprenant deux salles de classe et une bibliothèque, un investissement d'un million de francs. En 2014, l'école privée ouvrait une filière vers le baccalauréat français. Récemment, c'est une maturité bilingue anglais-français qui était lancée.



Anne Butty Revaz (directrice), entourée de son oncle Louis Vial et de sa maman Elisabeth Butty (directeurs de 1966 à 1999); une histoire de famille à la tête de l'Institut La Gruyère. JESSICA GENOUD

Fondé en 1949 dans l'ancien Manoir de Vulruz par André Vial, grand-père d'Anne Butty Revaz, et Alexis Tinguely, l'Institut « La Gruyère » déménage dès 1953 sur les contreforts de la cité comtale, dans l'ancien Hôtel du Bourgo. En 1966, Elisabeth Vial, la fille d'André, en reprend la direction avec son époux Stanislas Butty et son frère Louis Vial. C'est en 1999 qu'Anne Butty-Revaz a repris les rênes de l'école privée de sa mère et de son oncle. Elle a dû faire face à d'insurmontables difficultés évoquées ci-dessus. La fin de cette longue histoire purement familiale a nécessité la recherche de plusieurs pistes extérieures pour réexploiter l'institution. En vain... Consulter Jean Godel, « La Gruyère » 22 mars 2018

Louis Vial est décédé. Sa sœur Elisabeth Butty-Vial, âgée de 95 ans, que j'ai connue et appréciée jadis, garde une mémoire sans faille dans un home gruérien où j'ai eu avec elle le 2 décembre 2024 un échange téléphonique chaleureux. <https://www.avant-age.ch/une-vaillante-nonagenaire/>. Anne Butty Revaz, dernière directrice de "La Gruyère", poursuit sa carrière à Fribourg où elle est notamment directrice de l'EMS La Providence.

### *Elisabeth Butty-Vial : quelle vie intense !*

Elisabeth Butty-Vial vit actuellement - en pleine conscience malgré son âge avancé - dans un home gruérien. Elle a dirigé pendant trente-cinq ans avec son frère et son mari l'Institut « La Gruyère », à Gruyères.

<https://loisirs.lagrue.ch/uploads/archives/2003/03.08.14/magazine.htm>

<https://www.avant-age.ch/une-vaillante-nonagenaire/>

Elisabeth est née le 1<sup>er</sup> janvier 1930, à Villars-sous-Mont, dans la vallée de l'Intyamou. Elle était la septième d'une famille de huit enfants. Son père, Félicien Vial, était instituteur et toute la famille vivait dans l'appartement de l'école, qui n'était séparé de la salle de classe que par un couloir.

### ***L'école des années 30***

Élisabeth aime beaucoup évoquer cette école des années trente : « C'était une école mixte, avec un seul maître pour une trentaine d'élèves de tous les niveaux. L'année scolaire commençait au mois de mai et l'instituteur – mon père – nous emmenait en forêt à cinq heures et demie du matin pour écouter les oiseaux, identifier les fleurs, reconnaître les arbres. J'ai fait toute mon école primaire avec mon père, jusqu'à mes treize ans ; je ne voulais pas aller au pensionnat, parce que je trouvais que, dans tous les domaines, j'apprenais plus avec mon père. À cette époque, l'instituteur avait une grande liberté d'action : il n'avait pas besoin de demander une permission pour aller passer une journée avec ses élèves au bord de la Sarine. J'ai gardé des souvenirs inoubliables de ces balades dans la nature. À la maison, nous avions de grands dictionnaires et mon père me montrait comment y trouver les réponses à mes questions. »

### ***Institutrice à Porsel***

Très tôt, Élisabeth a su qu'elle deviendrait elle aussi institutrice. À 21 ans, elle a commencé à



enseigner à l'école primaire de Porsel, une école pour filles. « Je venais de sortir de l'École Normale, je n'avais aucune expérience et on m'a tout de suite donné une classe de quarante élèves ! Je devais enseigner toutes les branches, y compris ce qu'on appelait à l'époque « l'ouvrage », activité pour laquelle je n'avais aucune prédisposition. Finalement, c'est la mère d'une de mes élèves qui m'a aidée en effectuant elle-même les travaux de couture, de reprisage, de tricotage... »

### ***À l'Institut « La Gruyère »***

Élisabeth est restée trois ans à Porsel, après quoi elle a rejoint son frère, André Vial, qui, avec son collègue et associé Alexis Tinguely venait de fonder l'Institut « La Gruyère », à Vaulruz. Quelque temps plus tard, l'école

s'est installée à Gruyères, dans les locaux de l'ancien Hôtel du Bourgoz, magnifique bâtiment construit en 1912 dans le style « chalet ». Au début, on avait quinze élèves, tous internes. Il fallait tout savoir faire, on devait sans cesse s'adapter, innover, trouver des solutions, prendre des risques... J'étais partout, je veillais à tout ; j'enseignais, j'aidais à l'administration, je surveillais les élèves, je travaillais à faire connaître l'école. Chaque année, le nombre d'élèves augmentait, l'école devenait de plus en plus internationale. »

En 1966, Élisabeth a épousé Stan Butty, qui est également venu travailler dans l'école. Cette même année a été celle d'un premier drame : la mort de son frère, André. Mais entretemps un autre frère, Louis, était venu rejoindre l'équipe. Après la mort d'André, et avec le développement de l'école, les tâches se sont réparties : Louis était responsable des études, Stan assurait la bonne marche de l'internat et Élisabeth s'occupait de l'administration.

### ***Une activité débordante***

« C'est à partir de ce moment-là que mes activités et mes responsabilités se sont multipliées. À côté de l'administration de l'école, qui représentait une tâche énorme, je suis devenue mère de trois enfants : Bénédicte en 1967, Anne en 1970 et Grégoire en 1971. J'avais l'impression

que c'était cette accumulation des occupations qui me stimulaient et me donnaient la force, l'énergie, la santé pour aller de l'avant. Mais bien sûr, le ressort essentiel, c'était ma passion pour la pédagogie, une passion qui était comme chevillée à mon corps et à mon esprit ! Je me préoccupais beaucoup des élèves, de leur formation, de leur éducation, de leur réussite, avec l'étroite collaboration des parents... Mais ce souci était largement payé de retour par tout ce que les élèves m'apprenaient et m'apportaient ; ils venaient des quatre coins du monde et, à travers ce qu'ils me racontaient, je découvrais des pays, des coutumes, des cultures... »

### ***Quelques-unes des épreuves***

Mais les épreuves n'ont pas épargné Elisabeth. À cinquante-quatre ans, elle est devenue veuve, avec ses trois enfants adolescents. Quelques années plus tard, un nouveau drame la frappait, avec la perte de son fils, Grégoire. Ultime coup du sort : Elisabeth a connu la fermeture définitive de l'Institut « La Gruyère ».

### *La Gruyère de hier à aujourd'hui*

Bien qu'étant aujourd'hui un simple district fribourgeois, la Gruyère reste très consciente de sa glorieuse histoire. Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, elle fut un comté totalement indépendant et ne fut jamais soumise à la Savoie. Le comté comprenait non seulement l'actuelle Gruyère fribourgeoise, mais aussi le Pays-d'Enhaut aujourd'hui vaudois et le Pays de Gessenay devenu bernois. Toutes les communes de ces trois régions portent encore dans leurs armoiries la grue, oiseau emblème des anciens comtes. Il a fallu un effondrement financier pour amener la disparition du comté en 1555. Le dernier comte, Michel, dépensait sans compter. Il est resté célèbre pour ses innombrables aventures galantes avec les jeunes bergères de sa vallée. Il alla, un jour, jusqu'à organiser une folle farandole, dont les danses s'étendirent du château de Gruyères à Château-d'Oex. Ruiné, il s'est exilé. Fribourg et Berne se sont partagé son pays.

*Extrait d'un article de Charles Montandon, « La Gruyère » du 30 novembre 1967*



#### Rossinière au Pays-d'Enhaut

Fidèle à son passé médiéval, la Commune de Rossinière a conservé dans ses armoiries la grue de ses anciens seigneurs, les comtes de Gruyère, comme toutes les communes de la haute et basse Gruyère.

## *Un veto scandaleux*

D'après G. G. (Gérard Glasson), « La Gruyère » du 4 décembre 1952

On connaît l'attitude adoptée par José Python, le petit Grand-Maître de l'Instruction publique, envers les instituteurs nommés députés. L'un de ces messieurs est un conservateur de stricte observance. Avec la bénédiction de ses supérieurs, il a gardé son poste en Singine. Pendant qu'il siège au Grand Conseil, il n'est remplacé par aucun collègue. C'est le curé de la paroisse qui lui donne un coup de main. Le brave ecclésiastique bourre à tire-larigot les élèves de leçons de bible et de catéchisme. Cela dure souvent quinze jours, voire davantage. Quand ce sport paraît fatigant, les potaches sont tout bonnement gratifiés d'un congé.

### ***Pourquoi cette situation anormale ?***

M. Python entend disposer politiquement des maîtres. Ceux-ci doivent posséder l'étiquette électorale qui lui convient. Voilà pourquoi Henri Brunisholz est frappé d'ostracisme ! Il s'agit aussi d'un député instituteur, mais agrarien. Avant même qu'il ne soit élu, on l'a sommé de choisir entre les deux fonctions. M. Brunisholz a commis l'erreur de se soumettre à ce diktat. Puis il s'est rendu compte que, s'il avait appartenu au bon bord, il n'aurait pas été victime d'une pareille vexation. Il a demandé sa réintégration dans le corps enseignant. Elle lui a été refusée. Une commune glânoise a fait de pressantes démarches à Fribourg pour engager le proscrit. Elle s'est heurtée à un veto absolu.

Aujourd'hui, Henri Brunisholz, breveté d'Hauterive, père de quatre enfants, travaille comme manœuvre à l'Arsenal cantonal. Il expie le crime de n'avoir pas renoncé à la liberté d'opinion. N'est-ce point une criante injustice ? N'est-ce pas la preuve qu'au-dessus des nécessités scolaires, M. Python place l'intérêt du régime conservateur et la haine des partis d'opposition ? Après cela, il peut parler de la mission de Fribourg.

### ***Intervention de Robert Colliard***

Robert Colliard est une personnalité du district de la Veveyse : gérant d'un restaurant, syndic de Châtel-Saint-Denis, député, conseiller national... Il a développé une interpellation sur cette affaire. Mais, pour la circonstance, le fauteuil de José Python était vide. Chacun a, naturellement, considéré cette absence comme un acte superbe de courage. M. Colliard, quant à lui, n'a pas mâché ses mots. Il a déclaré notamment :

« N'est-il pas indiqué de réparer l'erreur monstre, qui frise le "déli de justice", qui a provoqué la démission de M. Brunisholz, après que la Direction de l'Instruction publique lui a donné à choisir entre la politique et l'École? La démission de M. Brunisholz est de celles qui font penser aux démissions imposées derrière le rideau de fer. Pouvons-nous admettre cela chez nous ? Même si la majorité est conservatrice, elle se doit de prendre une mesure qui rétablisse son honneur politique, que j'estime fortement entaché depuis que, par la faute de la Direction de l'Instruction publique, M. Brunisholz a quitté l'enseignement. Pourtant, il y faisait merveille, aux dires mêmes de ses supérieurs immédiats. Voici, en effet, ce que dit la Commission scolaire de Lieffrens, et ce que dit M. l'inspecteur Parmentier. Là-dessus, Messieurs les députés, jugez !

12 mars 1949. Examen officiel annuel. Depuis l'année dernière, la classe a accompli un bond prodigieux et se situe parmi les toutes bonnes dans toutes les branches. Mes vives félicitations à M. Brunisholz. *G. Parmentier, inspecteur, A. Boschung, curé, Bossel Denis, Louis Girard*

1<sup>er</sup> décembre 1949. Cours complémentaire. Sept élèves qui semblent prendre un vif intérêt aux leçons de M. Brunisholz. Il faut dire que le maître est plein de dynamisme. *G. Parmentier, inspecteur*

(Suivent d'autres témoignages élogieux) »

Ces certificats ont donc perdu subitement leur valeur depuis que M. Brunisholz milite dans le mouvement agraire. L'ex-instituteur n'a plus le « psychisme adéquat » a constaté M. Python. (...) L'esprit sectaire de M. Python n'est un secret pour personne. Mais, diantre ! Ce mince personnage est-il seul à agir dans l'équipe dirigeante ? Faut-il tristement admettre que celle-ci n'est formée que de magistrats en peau de lapin ?

### ***Le cas de Paul Genoud***

Citons aussi le cas de Paul Genoud, instituteur à Zénauva. Il est élu député radical au Grand Conseil où il siège de 1961 à 1966. Il a dû lui aussi abandonner l'enseignement, car le Conseil d'État a estimé de nouveau l'incompatibilité entre le mandat politique et l'enseignement... Deux députés conservateurs avaient pourtant siégé au Parlement cantonal tout en étant instituteurs. Courageusement, Paul Genoud a opté pour le mandat politique. Il deviendra en outre conseiller national de 1963 à 1966 et conseiller d'État de 1966 à 1971.



***Dans le pays de Glâne où se situe Lieffrens***

### ***Marqué au fer rouge***

Extrait de la « Der » de Pascal Bertschy dans « La Liberté » du 11 décembre 2024

S'en foutre? Il vaut mieux, tant il est douloureux de vivre parmi tant de gens incapables de compassion envers les habitants de Gaza. Dur aussi d'appartenir aux nations qui arment, financent ou soutiennent - à sa façon discrète, la Suisse en est - le massacre massif d'hommes, de femmes et surtout d'enfants. Pour qui a reçu une éducation chrétienne teintée

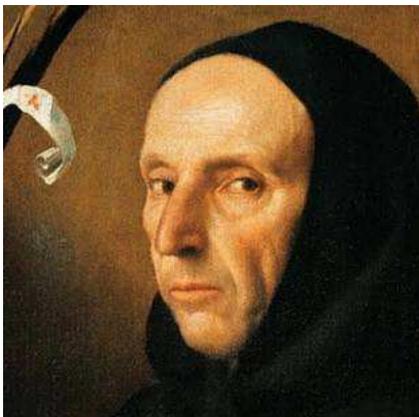
d'humanisme, il est ahurissant d'observer la faillite morale de nos sociétés en Terre sainte. À l'heure où les morts quotidiens de Gaza ne trouvent plus guère de place dans nos vitrines médiatiques, il est déchirant de voir tout un peuple condamné définitivement à mort. Et impossible, pour certains d'entre nous, d'accepter une horreur qui marque déjà ce siècle au fer rouge.

Rien à fiche ? Oui, chacun en a le droit. Étant entendu que ne pas s'en foutre, dans l'idéal, devrait être un devoir. (Photo : Getty Images)



### *Jérôme Savonarole, dominicain pendu et brûlé*

Regard dans les excès du XV<sup>e</sup> siècle ! Savonarole est un prédicateur italien né à Ferrare en 1452 et décédé à Florence en 1498. Entré chez les Dominicains de Bologne en 1475, il amorce une



carrière de prédicateur pessimiste et ardent dans les villes de Toscane et d'Italie septentrionale. En 1491, il est nommé prieur du couvent de Saint-Marc, à Florence, et ses sermons remportent un grand succès populaire. Ses prophéties menaçantes semblent se réaliser avec l'invasion de Charles VIII, roi de France, en 1494. Dans son désarroi, la seigneurie florentine le laisse exercer une dictature théocratique de fait (1494-1497), marquée par une réforme de la Constitution et des mœurs. Cette tyrannie étouffante finit par provoquer des tensions entre ses partisans et ses adversaires. Savonarole s'enhardit à

critiquer la corruption des prélats romains. Le pape Alexandre VI lui interdit de prêcher en 1495, puis l'excommunie en 1497. Savonarole n'en tient pas compte, mais ses adversaires se

coalisent et réussissent à le faire arrêter. Condamné à mort, il est pendu et son corps est réduit en cendres.

[https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jérôme Savonarole/143407](https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jérôme_Savonarole/143407)

### ***Le pape Alexandre VI, contempteur de Savonarole***

Alexandre VI, de son vrai nom Rodrigo Borgia, naît en Espagne en 1431. Il est élu pape en 1492. Il meurt en 1503. Il est le neveu et le fils adoptif du pape Calixte III, qui le nomme cardinal en 1455. Rodrigo Borgia a alors 24 ans. À partir du 1457, il est chancelier de l'Église catholique. Il se comporte comme un grand seigneur de la Renaissance. Malgré ses fonctions religieuses il a une maîtresse qui lui donne quatre enfants : Jean, César, Lucrece et Joffré. Puis, alors qu'il est pape dès 1492, il prend pour maîtresse Giulia Farnèse qui lui donna deux enfants.

Il est bien accueilli par le peuple romain et l'Église. Alexandre VI remet de l'ordre dans Rome et protège les juifs. Alexandre VI est, certes, un bon pape, mais il favorise outrageusement sa famille. Son fils aîné Jean reçoit le duché de Bénévent pris sur les domaines de la papauté. Son fils César est nommé évêque alors qu'il n'a que 17 ans, reçoit de nombreuses terres et le commandement des troupes pontificales. Sa fille Lucrece l'aide à établir des alliances avec des princes italiens. Il la marie à Jean Sforza de Milan puis à Alphonse d'Este.

### ***Mon allocution du 2 juillet 1996, réception des Palmes académiques***

Le diplôme était signé François Bayrou, à l'époque ministre de l'Éducation nationale. L'ambassadeur de France en Suisse M. Bernard Garcia m'a remis insigne, diplôme, ruban...



***Discours de l'ambassadeur de France en Suisse,  
M. Bernard Garcia***

(...) Au Conseil communal d'Avry-sur-Matran, je redis combien est attachante la région de Vesdun. Les relations se sont quelque peu distendues avec ce village du Cher. Mais des projets renaissent. Les gens d'ici vont redécouvrir les charmes de cette contrée qui a inspiré Le Grand Meaulnes. Alain-Fournier a en effet vécu à deux pas de Vesdun, à Epineuil-le-Fleuriel devenu Sainte-Agathe dans le roman. Son école, ses bosquets, ses forêts et son atmosphère inspirent le chef-d'œuvre qui a remué nos cœurs d'adolescents. Vesdun et le Cher, ce sont aussi des châteaux prestigieux, la forêt de Tronçais, des vignes, l'abbaye de Noirlac dont je rêve d'ouvrir les portes du festival à Laurent Gendre et à ses chanteurs. Si la France peut dégager nos horizons, nous avons, de notre côté, le devoir de dire notre identité aux Français. Ils connaissent souvent bien mal les petits Suisses. Un exemple. Le maire de Vesdun, saluant le colonel Marius Barras - qui est ce soir au milieu de nous - le présenta comme l'un des trois colonels de l'armée suisse...

M. Hervé-Pierre Lambert, conseiller culturel à l'ambassade de France à Berne, m'a pris un peu au dépourvu il y a quelques jours. « Que m'ont apporté les visites des classes françaises, quelles comparaisons établir avec l'enseignement fribourgeois ? » m'a-t-il demandé. J'ai repensé à toutes ces classes de Toulouse, de l'Aveyron et de la Lozère, du XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, d'un petit village bourguignon, du Périgord, de cette école provençale entourée de pins, des classes de la prestigieuse bourgade de Margaux, et de tant d'autres encore où je me suis rendu. Qu'y trouve-t-on de mieux ou de moins bien ? De toutes mes visites de classes, ici et ailleurs - j'en ai dénombré bien plus de mille - je n'évoquerai que le souvenir tonique laissé par des maîtres convaincus, qui ne se complaisaient pas dans une morosité trop souvent contagieuse, ni dans une honnête médiocrité... Ce n'était plus les hussards noirs de la République dont parle Charles Péguy : sévères, sanglés dans leur redingote noire et dans leur sens du devoir... Les temps ont changé. Néanmoins j'ai retrouvé chez les maîtres qui m'ont impressionné l'une des qualités essentielles des hussards noirs de la 3<sup>e</sup> République : ils n'étaient pas des fonctionnaires. Modèles à proposer et à imiter dans nos écoles normales que ces enseignants ouverts, curieux, capables d'étonnement, tout en étant méthodiques et ordonnés. Pour reprendre les termes d'un pédagogue français que j'admire depuis longtemps, Célestin Freinet, des gens qui savent donner soif de croissance et de connaissances, des enseignants qui font briller le soleil !

### *Savoir-faire et volonté : Roger Freiburghaus*

Dans le bulletin communal de Prez-vers-Noréaz, « Le Prez Textes » de juin 2023, Claudine Perroud, ancienne syndique, réalise une remarquable interview. Elle est réservée à mon cousin Roger Freiburghaus, domicilié à Noréaz, dont la maman était ma cousine germaine.

Des passages de cette interview.

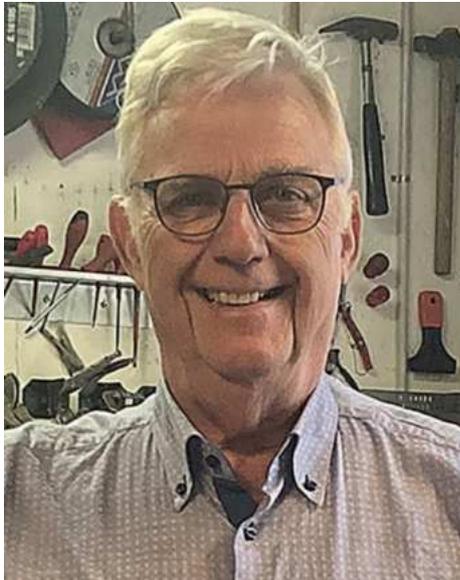
#### Biographie express

Roger est né le 27 octobre 1952 à Prez-vers-Noréaz, au lieu-dit « Buissons-des-Clous ». Ses parents déménagent peu après dans le quartier du Bourg à Fribourg, puis en 1969 à Avry-sur-Matran. En 1979, Roger et son épouse Jacqueline Guisolan de Noréaz construisent une maison

à Noréaz. Ils ont 4 enfants et 8 petits-enfants. Formation: mécanicien-automobile. Formation complémentaire de mécanicien sur avions et hélicoptères. Parcours professionnel : mécanicien d'entreprise à Pétrole Charmettes à Fribourg, puis travail à Middel sur les missiles BL 64. Mécanicien d'entretien à l'aérodrome de Payerne. Travail sur les Ressources humaines (RH) à la base logistique de l'armée à Grolley (BLA) avec bureau à Payerne. À la retraite depuis avril 2013. Conseiller communal à Noréaz de 1996 à 2016. Vice-syndic durant deux législatures. Membre du Chœur mixte de Noréaz, médaillé Bene Merenti. Membre du « Club Fauteuil Roulant de Fribourg » pendant 20 ans. Course à pied jusqu'en 2001, cyclisme, apiculture, ferronnerie, travail du bois et tout ce qui touche aux travaux manuels...

### Passages de l'interview

*Vous étiez un coureur amateur assidu, ayant notamment participé à plus de 20 Morat-Fribourg et une quinzaine de Sierre-Zinal. Un accident de travail a donné un tournant à cet épisode sportif. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?*



En effet, le 4 décembre 2001, j'ai été victime d'un accident professionnel sur mon lieu de travail. Dans le cadre d'une manœuvre, une barre de béton m'a arraché une jambe. J'ai dû être amputé. Après plusieurs mois de rééducation à la Suva à Sion, j'ai pu reprendre le travail dans une nouvelle affectation, au service d'entretien de l'aérodrome de Payerne. Je voulais refaire un Morat-Fribourg et un Sierre-Zinal. Grâce à un suivi médical et à un entraînement intensif, à ma volonté et à mon mental d'acier, j'ai pu réaliser cet exploit. Ce fut une incroyable expérience, difficile psychologiquement, j'ai souffert, mais je l'ai fait.

*Revenons à votre côté bricoleur. Vous possédez aujourd'hui un atelier exceptionnel, digne d'une caverne d'Alibaba, regroupant près de 3000 pièces et appareils. Parlez-nous de votre passion pour le métal et le bois.*

Je suis avant tout un manuel, ayant commencé à bricoler enfant dans le garage de mon père. Au fil des années, je me suis équipé en machines et en matériel. J'avais toujours une idée pour créer quelque chose à partir d'un bout de métal ou de bois. J'aime partager mon intérêt pour le travail manuel. Ainsi, en 2002, lorsque le feu vert a été donné pour la réalisation de la place de unihockey à Noréaz, j'ai construit la structure extérieure et les bancs, avec des jeunes du village. Nous travaillions le soir et le week-end et ça nous a pris 6 mois. J'ai aussi fabriqué le grill sur la place de pique-nique de Piamont, aménagé par Forêts Sarine. Une de mes dernières créations dont je suis fier, c'est l'aspirateur à essaim d'abeilles. Elle m'est très utile pour ramener dans les ruches les essaims qui se sont envolés. La police cantonale ou des privés font appel à moi lorsqu'ils sont confrontés à ce problème.

*Depuis 2016, avec votre épouse, vous vous êtes passionné pour l'apiculture. Nous aimerions en savoir un peu plus.*

Effectivement, nous nous sommes lancés dans cette nouvelle activité. Nous nous occupons de nos seize ruches de A à Z. À commencer par la construction des ruches, jusqu'à l'extraction du miel. Chaque ruche porte le nom d'un enfant ou petit-enfant. Regardez, là ce sont des ruches d'élevage ; là-bas, ce sont les colonies actives. J'ai même fabriqué une fontaine à abeilles, avec un panneau solaire qui fait fonctionner la pompe à eau. Nous avons obtenu le label d'Or et celui du Terroir fribourgeois.

Roger est exemplaire : il est resté entreprenant sa vie durant ; il a affronté les difficultés et il les a surmontées !

*Allez-y donc ! Une découverte dans les Franches-Montagnes !*

Soubey, son église avec des vitraux de Coghuf



- L'église de Soubey
- Intérieur de l'église
- Un vitrail de Coghuf
- Situation de Soubey et de Muriaux dans les Franches-Montagnes

Soubey est une commune du canton du Jura, située dans le district des Franches-Montagnes.

L'église Saint-Valbert, datée de 1632, été restaurée entre 1957 et 1963 par l'architecte renommée Jeanne Bueche, Classée monument historique, l'église St-Valbert de Soubey est la seule église de Suisse au nord des Alpes à posséder un toit recouvert de pierres calcaires. Ces « laves » en dalles fines sont extraites des carrières de la région. Elles constituent une excellente couverture, d'un poids peu commun, mais d'une conservation illimitée.

Depuis la restauration de 1962, les vitraux lumineux de Coghuf apportent à cette église une atmosphère de ferveur et de foi. Ils chantent la joie et la confiance. Tout le sanctuaire baigne dans un climat de recueillement et d'espérance. Chaque vitrail possède son rythme particulier qui apporte un éclat tantôt doux, tantôt passionné aux thèmes évangéliques représentés par l'artiste. Coghuf est le pseudonyme du grand artiste Ernst Stocker, domicilié dans le village jurassien de Muriaux.

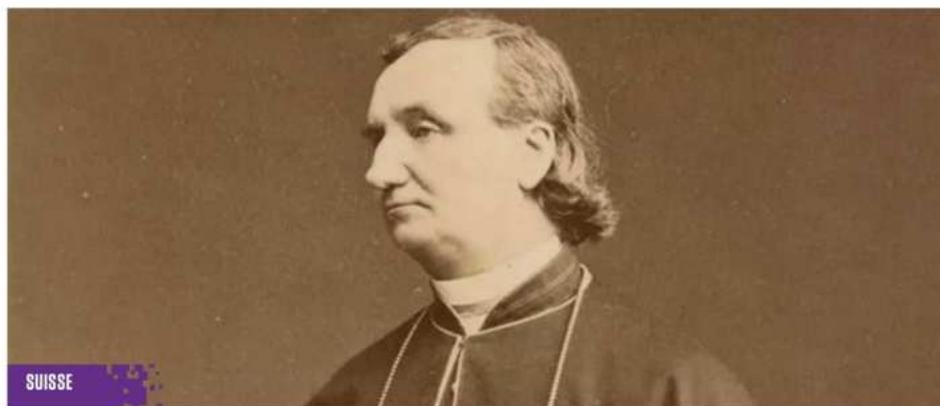
Derrière l'autel, un Christ au visage ravagé de souffrance étend ses bras douloureux.

<https://www.flickr.com/photos/jlp45/albums/72157633123676753/>

(Soubey Coghuf par Jean-Louis Pitteloup) Voir aussi :

<https://www.franchesmontagnes.ch/decouvrir/eglise-st-valbert-et-vitraux-de-coghuf-soubey/>

*A l'origine - entre autres...- de la bière du Cardinal !*



**Mgr Mermillod: un évêque à Genève fougueux et batailleur**

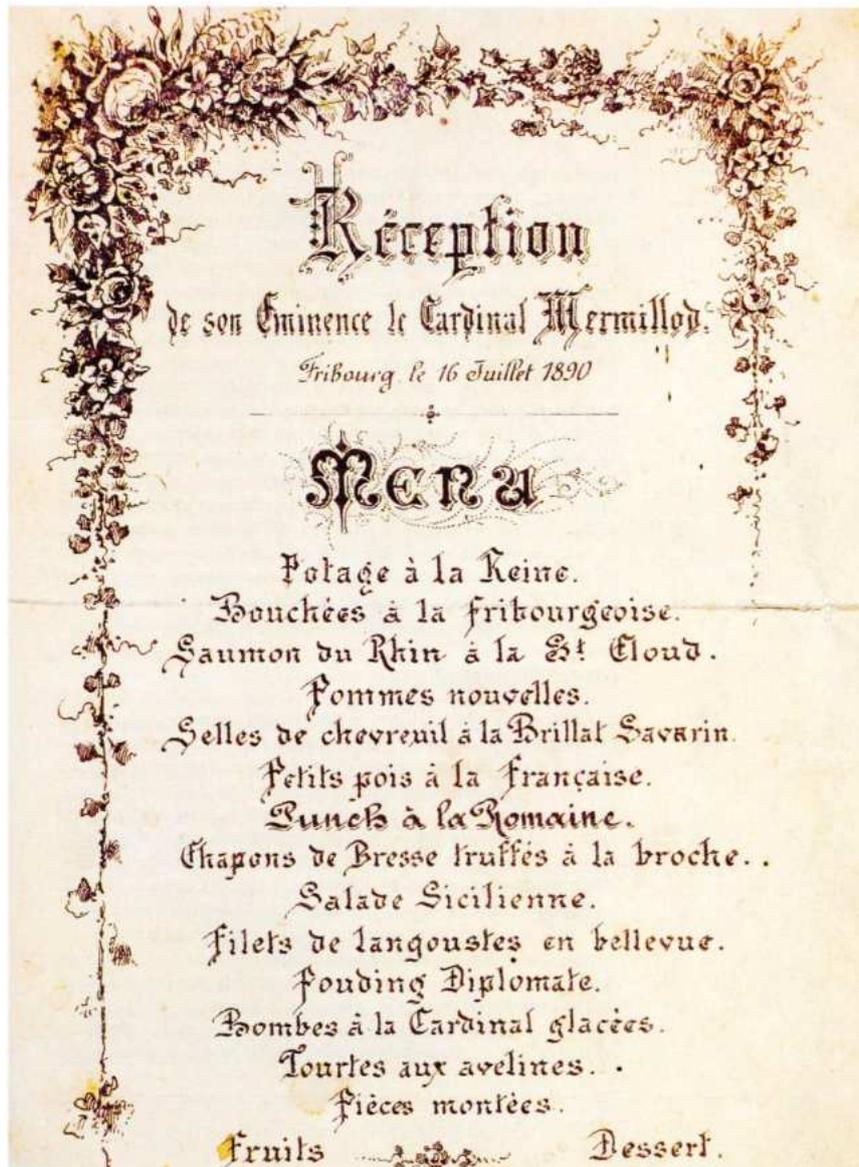
Mgr Gaspard Mermillod, figure marquante de l'Eglise catholique au XIXe siècle

Il s'agit de Gaspard Mermillod, né à Carouge (Genève) en 1824 et décédé à Rome en 1892. C'est un personnage entreprenant, romanesque. En 1847, année de son ordination à Fribourg, il devient curé de la seule paroisse catholique de Genève, église de Saint-Germain. Il est recteur de Notre-Dame en 1857, archiprêtre et curé de Genève en 1864.

Il est nommé vicaire apostolique de Genève le 16 janvier 1873. Ce titre de « vicaire apostolique » fait craindre l'installation d'un évêque à Genève. Le « Journal de Genève » y voit une « tentative de rébellion ». Selon le Conseil fédéral, une telle nomination aurait dû être soumise à la Confédération.

Le Conseil fédéral décide le bannissement de Gaspard Mermillod. La police le conduit à Ferney (Ain) le 17 février 1873, puis en 1880 à Monthoux (Haute-Savoie). Les relations s'apaisent avec l'élection du pape Léon XIII qui renonce au vicariat apostolique de Genève.

Gaspard Mermillod peut rentrer en Suisse en 1883 au terme de dix années d'exil et il devient évêque de Lausanne et Genève en 1883. Il est créé cardinal en 1890 .



Lors de la fondation de l'Université de Fribourg, Mermillod ne partage pas les vues du conseiller d'État Georges Python... Si la promotion de Mgr Mermillod au rang de cardinal sanctionne sa défaite face au gouvernement de Georges Python, elle n'en a pas moins été fêtée dignement. Le No 74 des « Annales fribourgeoises », en 2012, évoquent ainsi deux repas « somptueux ». Le premier est offert par le Conseil fédéral à Berne et garni, entre autres, de « homards à la cardinale ». Le second, le 16 juillet 1890, est un « banquet phénoménal », de « haute cuisine internationale ». Agrémenté de plus de 15 plats bien arrosés, il est donné par le Conseil d'État fribourgeois dans l'ancien pensionnat des jésuites, richement décoré, en présence d'une centaine de dignitaires. Une marque de bière passera à la postérité grâce au brasseur Paul-Alcide Blanpain, de confession protestante. Il avait un sens aigu du marketing. Le 26 mai déjà, il annonçait sa nouvelle raison sociale: la Brasserie du Cardinal.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Gaspard\\_Mermillod](https://fr.wikipedia.org/wiki/Gaspard_Mermillod)

<https://www.laliberte.ch/articles/les-deboires-du-cardinal-mermillod-526301?srsId=AfmBOoqZp4700UBCDxvLTpRSWd527YeP7Bz6FpUx6x-35KL75uovv2b->

## *De grandes petites femmes*



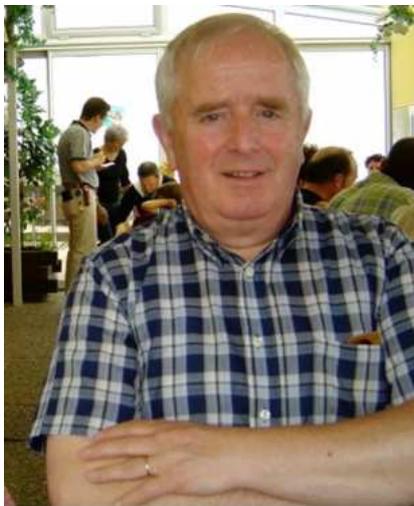
Du passé, surgissent cent silhouettes de grandes dames minuscules qui brillèrent dans les cours, au théâtre ou dans les laboratoires scientifiques. La reine Victoria mesurait 1 m 57. La Pompadour, la belle maîtresse de Louis XV, 1 m 58. Marie Stuart, 1 m 55, et l'on trouva encore le moyen de raccourcir cette princesse sur l'échafaud... La poétesse Anna de Noailles arrivait tout juste à 1 m 50. Marie Curie, l'épouse du savant français qui découvrit le radium mesurait 1 m 57. Et l'espionne Mata-Hari, 1 m 56. On pourrait ainsi allonger la liste de ces illustres personnes à la petite taille

qui firent une grande carrière sur un trône, sur les planches ou... dans un lit auguste.

(D'après G. G. « La Gruyère » 16 octobre 1965)

Photo Anna de Noailles. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Anna\\_de\\_Noailles](https://fr.wikipedia.org/wiki/Anna_de_Noailles)

## *Gérard Périsset, explorateur infatigable et consciencieux !*



Dans « La Liberté » du 26 août 1999 hommage est rendu à Gérard Périsset. Il prend sa retraite de rédacteur après de longues années d'activité. Le texte qui suit s'inspire de l'article de Claude-Alain Gaillet.

Né en 1936, il est typographe de 1953 à 1971 au « Républicain » d'Estavayer fondé par son beau-frère Bernard Borcard en 1947. Il y fait également ses premières armes dans le journalisme. Il a 25 ans quand feu l'abbé François-Xavier Brodard, alors correspondant staviacois pour « La Liberté », lui passe le relais en 1961. Des piges pour le quotidien fribourgeois, il en fera pendant dix ans, offrant également ses services à la FAN, le quotidien de Neuchâtel.

En 1971, François Gross, alors tout neuf rédacteur en chef de « La Liberté », l'engage à la rubrique locale. Les plus anciens lecteurs se souviennent peut-être que Gérard battait les campagnes jusque dans la région du Gibloux. Formé en une soirée à la photographie, il a alors immortalisé des dizaines de remises de médailles à des fanfarons et à des chanteurs méritants. Des centaines de fêtes et de soirées locales ! Il a même réussi l'exploit de fixer sur pellicule douze concerts de Pâques en une seule journée ! Il a aussi photographié les joueurs du FC Fétigny au temps de leurs heures de gloire...

Son mérite, il faut le chercher dans l'attention qu'il a portée aux petites gens, ceux qui sont issus d'un milieu modeste. « Il y en a trop dont la presse ne parle pas assez » faisait-il remarquer. Il a su, d'une plume pleine de pudeur, de respect et d'amitié, traduire en termes chaleureux ces existences humbles, dévoiler ces « richesses insoupçonnées ». Il n'a jamais aimé les audiences au tribunal, qui mettent souvent à nu des drames personnels.

### **Quelques anecdotes**

Ses meilleurs souvenirs se situent du côté du Vully et du Gibloux, où il a découvert des mentalités à sa convenance. Il se rappelle cette dame qui a changé de soutien-gorge pour la photo, ce grand verre de pomme servi à 6 h 30 du matin dans une étable où une vache avait mis bas des triplés, ces mouches qui baignaient dans le lait frais qu'on lui avait servi une fois en Veveyse, de cette paysanne qui avait gazé sa cuisine à l'insecticide. Il garde un souvenir impérissable du 500<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Morat et de l'arrivée des Brésiliens de Nova Friburgo à Estavayer en 1981.

### *César Geoffray(1901-1972) : évocation personnelle émouvante...*

César Geoffray, l'un des musiciens proches de Michel Corboz. Michel rappelait tout ce que « César » lui avait apporté. J'ai un souvenir très vivant de César Geoffray. À l'initiative de Pierre



Kaelin, il a animé des « Semaines à Cœur Joie », qui avaient lieu à l'École normale de Fribourg. Une découverte que j'ai partagée avec Michel Corboz et deux ou trois collègues. La première fois, c'était, sauf erreur, en 1951. L'une des chansons à succès parmi les nombreuses œuvres de « César » dans les années 50 :

<https://www.youtube.com/watch?v=ZyRb1FAre78>

César Geoffray a appelé Michel Corboz à Vaison-la-Romaine aux « Choralies » en 1956. Sous le nom de « Chanteurs de Lausanne » - c'était avant l'Ensemble vocal fondé en 1961 - la chorale de Michel Corboz y a fait un triomphe. Le chef n'avait que 22 ans. Il est resté fidèle à Vaison et ami de César pendant plusieurs années.

Les Choralies sont une rencontre de chant choral réunissant près de 5000 choristes et musiciens, amateurs et professionnels, rencontre organisée tous les trois ans par l'association À Cœur Joie, propriétaire de l'appellation Choralies. La première édition eut lieu en 1953. Du 30 juillet au 7 août 2025, ce sont plus de 50 ateliers de pratique chorale qui seront organisés ainsi que plus de 60 concerts dans toute la ville de Vaison-la-Romaine.

Ces rencontres, qui fonctionnent en grande partie grâce au bénévolat, durent neuf jours et ont lieu à Vaison-la-Romaine, dans le département français de Vaucluse en région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

### **Réminiscences**

Si on me demandais d'évoquer des épisodes de ma vie passée qui m'ont le plus marqué, je répondrais sans hésiter : « une semaine Geoffray ». C'était dans les années 1950, avec de jeunes collègues amateurs ou directeurs de chant, nous participions durant les vacances à une semaine de chant choral. Le « grand patron » était César Geoffray, maître national de chant des scouts de France, fondateur du mouvement « À Cœur Joie », professeur d'harmonie au Conservatoire de Lyon, instructeur spécialisé au ministère de l'Éducation nationale. Son charisme et l'empathie qu'il manifestait étaient exceptionnels. « César » était secondé par des musiciens très compétents. Et l'atmosphère, imprégnée autant de sérieux dans le travail musical que de gaieté communicative, était inoubliable. Michel Corboz me rappelait le souvenir chaleureux qu'il gardait des « semaines Geoffray ». Il est devenu lui-même jadis l'un des animateurs « À Cœur Joie » à Vaison la Romaine.

<http://www.vaison-la-romaine.com/spip.php?article19>

### *Quelques souvenirs d'enfance*

Ma maman avait une sainte et totale confiance dans l'eau verte de la Maigrauge (liqueur aux herbes) que nous donnait tante Ida - Soeur Antonie - la procureuse de la Maigrauge gloire de la famille Chatagny. André Moullet, de Lovens, tombait du haut-mal. Ainsi appelait-on les crises d'épilepsie. Je me souviens de la scène frappante d'une crise survenue pendant l'école. Des grands ont porté André Moullet « en bas » - c'était notre appartement - où ma mère l'a soigné... avec de l'eau verte.

Le curé Chanex tombait aussi du haut-mal. Rarement. Mais, une fois, il est tombé raide pendant une leçon de catéchisme qu'il donnait à l'église au cours supérieur (les grands garçons). Emile Barbey s'est avancé avec un camarade à qui il a dit : « Empoigne-le par les ouïes. » Il avait retenu ce nom donné par mon papa dans une leçon sur les poissons...

Le curé Chanex nous prêtait des livres. Celui qui m'a le plus frappé s'intitulait « Les Possédés d'Illfurth ». Je devais avoir huit ans car j'ai lu tout le livre en transformant la première syllabe d'Illfurth. Ill était devenu 3. Je lisais « Les Possédés de 3 furth ». Ces enfants possédés du démon qui crachaient des plumes m'ont donné une mémorable « pi d'ouye » (chair de poule, peau d'oie en patois)...

Vers dix ans, grâce à Soeur Angèle, j'ai pu aller chez les Sœurs d'Autigny avec mon frère Bernard ou ma sœur Madeleine. Les religieuses étaient responsables de la bibliothèque paroissiale. On allait à Autigny à vélo. Au retour, n'y tenant plus, on s'arrêtait parfois dans le bois de Cottens pour commencer un livre. Je me souviens d'avoir lu tous les Karl May que possédait la bibliothèque d'Autigny.

Les journaux d'enfants à Onnens ? Inexistants. À l'intention des jeunes gens, la JACF (Jeunesse agricole catholique fribourgeoise) éditait le « Va », pour les garçons, et le « Viens » pour les filles. Trop jeune, je n'ai pas eu accès à ce va-et-vient.. La responsable de la distribution disait : « Bonjour, je viens apporter le journal Va. »

On distribuait aussi par les maisons, pour l'édification des adultes, « L'apostolat de la prière » et le « Dieu le veut ». Dès le début de sa parution, on a été abonné à « L'Echo Illustré ». On se précipitait sur Paul et Virginie, puis sur Tintin. On recevait aussi les revues missionnaires « Le Bethléem » et « Le Négrillon ». Ce dernier publiait quelques witz de bonnes sœurs. Je me rappelle que Louis Sauter - notre cousin professeur au Conservatoire - se moquait en disant qu'il se tordait de rire en lisant les grains de sel du « Négrillon ».

Les lectures étaient très orientées, y compris notre quotidien « La Liberté » qui arrivait à la poste dans l'après-midi. Avec toute cette littérature, avec la pensée unique qui plombait les velléités d'une quelconque ouverture, les citoyens ne pouvaient que voter « Conservateur », l'actuel PDC. Etienne Spiechty, très modeste ouvrier d'Onnens a passé sa vie dans sa petite maison sans électricité où le fond de la cuisine était en terre battue. Etienne, qui travaillait à la briqueterie de Rosé, a voté socialiste. Le drame, c'était le seul bulletin hérésiarque ! Le syndic, devinant quel était l'auteur du crime politique, a appelé Etienne, a déchiré son bulletin en disant en patois : « Te faut pas venir salir notre vote. » Et, une fois de plus, le scrutin était sans tache...

### *L'école secondaire d'Estavayer, cinq directeurs*

En 1955 est décédé Robert Loup, directeur de l'École secondaire et écrivain. Hilaire Plancherel lui a succédé de 1955 à 1959. Émile Chassot l'a remplacé et il a assumé la direction de l'École secondaire durant 9 ans, de 1959 à 1968. Jean-Marie Pidoud a pris sa succession de 1968 à 1976, puis a été nommé directeur du Collège de Gambach. Joseph Chatton est devenu directeur de 1976 à 1989, année où Jean-Marcel Juriens a été désigné.



*Jean-Marie Pidoud et Emile Chassot*

## *Laboratoire de langue*

À la fin des années 1960 début 70, Jean Bersier, maître de sports et professeur d'anglais, a assumé la responsabilité d'un laboratoire de langue à l'École secondaire d'Estavayer. Sur cette photo, de droite à gauche, Jean Bersier, derrière avec des lunettes Gino Candio, directeur d'Elsa (Migros) de 1955 à 1979, Jean-Marie Pidoud, directeur de l'École secondaire de 1968 à 1976, Hubert Monnard, instituteur puis maître de classe pratique à l'École secondaire d'Estavayer dès 1971.



## *Au temps des patates à tous les repas*

Une lettre à « La Liberté », le 18 mai 2022, mérite d'être relevée... Bravo à Ernest Bersier ! « Lundi des patates, mardi des patates, mercredi des patates... et samedi des patates aussi. » Cette chanson de Bafaboy, roi de la parodie, m'a renvoyé à mon adolescence, précise mon cousin Jean- Claude Chatagny.

Dans les années 1950, de nombreux domestiques de campagne étaient des saisonniers italiens. Le malicieux que notre père avait engagé, tout en rêvant de spaghettis, s'était mis à chanter gaîment « patate al mattino, patate a mezzogiorno, patate la serra, patate tutta la settimana ». De quoi obtenir le « Bafa », le brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur.

Bien oui, on en mangeait, des pommes de terre en ce temps-là. Le menu de la semaine comprenait des röstis à déjeuner, des pommes de terre pilées à midi et en robe des champs

le soir. Il y avait bien rarement des spaghettis à table. Notre maman, complice des rêves de notre ami domestique, le gâtait alors en en cuisinant de gigantesques rations. Et notre Italien de s'en régaler à pleines dents !

Et honni soit qui mal y pense ! Désireux de nous instruire, nous les tout juste adolescents - là où nos parents comme tous les parents aussi prudes que coincés nous laissaient dans l'ignorance - ce jeune homme de 20 ans nous a même expliqué une fois, oui, juste une fois, la raison d'être de son entrejambe... »



### *Chez l'oncle Michel, au château d'en bas*

Venons-en à l'oncle Michel. Son épouse était tante Marie, fille du député de Corserey aux « kourtè tsôthè » - pantalons trop courts - Louis Chatagny, député, syndic, meunier et membre de nombreux comités. La belle-mère de l'oncle Michel était née Vuarnoz. Je ne me souviens que de sa bouche à la dentition aurifiée. Quelque chose de jamais vu à Onnens ! La plupart des gens, comme dans toutes nos campagnes, allaient pour la première fois « au » dentiste pour se faire « tout arracher » entre seize et vingt ans. Après une brève période totalement édentée, deux « pianos » étaient ensuite fièrement arborés.

#### **Pierre et Adrien Vuarnoz**

Revenons à la maman de tante Marie. Elle avait - en plus des dents en or - deux frères, Pierre et Adrien Vuarnoz, qui venaient régulièrement chez l'oncle Michel. Ils étaient les deux d'anciens chefs de gare. De forts caractères ! Pierre était le plus aimable. Je me souviens de soirées chez l'oncle Michel - c'était pendant la guerre - où on coupait la tête des pavots et on versait les graines minuscules dans un récipient. Ce n'était pas pour se shooter, c'était pour faire de l'huile. Pierre Vuarnoz chantait en vidant les pavots. Des chansons qui se rapportaient à la période de 1871-1919, période où les pauvres Alsaciens étaient devenus Allemands. Ces enfants de l'Alsace nous menaient au bord des larmes !

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,  
Et malgré vous, nous resterons Français ;  
Vous avez pu germaniser la plaine,  
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais.

Quant à Adrien, j'ai découvert plusieurs de ses manuscrits aux archives de Prez lorsque j'écrivais l'histoire de ce village. Il était passionné d'histoire locale. Et passionné de boulot, ajouterait Raphaël. Avec son frère Remi - orthographe originelle -, Raphaël passait les vacances en grande partie chez l'oncle Michel, souvent jour et nuit. Vacances, mon œil !



***Oncle Michel et tante Marie***

#### ***Une belle chambre appelée salon***

« Les garçons », ou « les deux grands » comme les appelait ma maman, dormaient à l'étage supérieur, dans la chambre appelée salon. Une très belle chambre avec une cheminée et un gramophone. Probablement le seul du village. Je me souviens d'un disque : « Il me fait pouèt pouèt et puis ça y est ! » Il m'a fallu atteindre l'âge de 72 ans pour me rendre compte que ces paroles pouvaient être grivoises... Or, « les deux grands », aux premières lueurs de l'aurore, étaient hélés par l'oncle Adrien. « À l'herbe ! » criait-il. Avant le déjeuner de röstis, ils s'en allaient avec le char tiré par Ninette et Lolotte - deux chevaux, pas des bœufs -, avec aussi un domestique et la servante.

#### ***La servante ; les ordres donnés par Michel***

Car il y avait une servante, venue de la région de Guin ou de Tavel pour apprendre le français. Elle avait sa chambre à côté du salon. À l'herbe, la servante tirait le gros râteau. Je me souviens tout spécialement d'Hedwige, qui était jolie et probablement pas très heureuse du sort réservé aux servantes attelées toute la journée aux travaux du ménage, aux soins des cochons, des poules, des lapins et des canards, aux travaux du jardin et des champs.

Et l'oncle Michel ? Il était le patron, le chef. Il « donnait du travail ». Les « deux grands », puis Bernard, puis moi, avons tous exécuté ses ordres. Il ne commandait pas un travail à la fois. Il énumérait des tâches successives qui nous fichaient parfois le moral dans les talons. Vous irez à, piaprès à, piaprès à... Mais il n'était pas méchant, ni grossier. Il était witzeur. Et - pardonnez-moi - pétomane. Il en avait compté 15 entre la maison et la grange.

## *Jouets de jadis, lapin et... gros lot !*

Mes souvenirs sont bleus comme le ciel d'Onnens en été. Et pourtant, on n'avait pas grand-chose, ni jouets, ni vacances, ni télé puisqu'elle n'existait pas, ni jeux vidéos, ni auto. Les jouets ? Louis Berger créait des jouets pour les enfants qu'il aimait et qu'il n'avait pas. Il avait fait un grand cheval de bois pour les enfants du régent. Autres jouets ? Je me souviens d'un petit avion en métal trouvé dans une surprise achetée au magasin Zahnd à Rosé, un autre avion doté d'une propulsion à ressort que l'on remontait à l'aide d'une clé. Quand j'étais interne à Romont et qu'on invoquait Saint Camille de Lellis (l'hélice), je pensais toujours à mes avions. Plus tard, j'avais une dizaine d'années, Marguerite m'a acheté une sérinette - musique à bouche - dont je n'ai tiré que des sons prolongés et cacophoniques. Maman aurait pu m'initier à cet instrument à vent dont elle savait un peu jouer.



Quoi d'autre ? Ah ! j'oubliais. J'étais allé avec maman chez « cousin Louis », au Criblet 4 à Fribourg. Pendant que maman discutait avec Léa - épouse de Louis Sauteur - Maryse, la cousine de mon âge, m'a conduit devant son armoire à jouets. Inouï ! J'étais ébloui par la richesse du contenu inimaginable de cette armoire ! J'ai volé une montre. Fictive, qui ne marquait pas les heures, mais une montre quand même. Tout fier, j'ai exhibé mon larcin en rentrant à la maison. La scène ! J'ai dû rendre la montre en demandant pardon. Une humiliation qui s'est ancrée dans mon surmoi, me retenant toute ma vie de voler. Sauf de mes propres ailes...

Pas de jouets, pas d'auto non plus. Et pourtant, grand-père Isidore Chatagny a été le premier détenteur d'une auto à Onnens. Il l'a achetée après avoir gagné le gros lot de 50 000 fr. en 1911. Mais le régent n'a toujours eu qu'un vélo. Torpédo, bien sûr. On freinait en pédalant en arrière. Quand on était trop petit pour jeter la jambe droite par-dessus la selle, on la glissait

sous la barre et on pédalait en « maillant ». Je me rappelle papa rentrant de Fribourg. Il marchait à côté de son vélo à chaque montée. On se réjouissait de le voir arriver. Il apportait le plus beau des cadeaux, un petit pain.

Maman avait aussi un vélo. Lourd, avec de larges pneus. J'avais une dizaine d'années quand elle m'a envoyé à Lentigny avec son vélo « mener une mère au mâle ». Une mère de lapin installée dans un panier placé sur le porte-bagages. La scène lubrique de l'argenté de Champagne de Lentigny couvrant la mère d'Onnens a été fulgurante. La saillie coûtait 50 ct. C'était le bon temps !

### *L'audacieux et dynamique Martin Chatagny*

Encore un Chatagny ! Mais pas n'importe lequel ! Il s'agit de celui qui est présenté entre autres dans « La Liberté » du 25 janvier 2016, un article signé Flora Berset, dans « La Gruyère » du 21 décembre 2004 sous la signature de SZ, et j'ai présenté Martin Chatagny dans le remarquable « Ici c'est Corserey » de Christiane Brühlhart, le 15 octobre 2022.

Quelle est l'ascendance de ce paysan plein d'initiatives, qui a défendu ardemment la paysannerie dans son pays et en parcourant le monde, en collaborateur efficace des diverses instances paysannes ? Il s'est engagé à fond dans des projets en faveur de l'agriculture familiale et biologique dans des pays en développement, au Nicaragua, au Costa Rica, au Mozambique, au Bénin, au Burkina Faso, au Kirghizistan, en France ou encore en Ukraine...

#### **Ascendance**

Martin est l'un descendant de Jean-Joseph Chatagny (1826-1898), époux de Joséphine Rossier du « Bou Dèrè » à Grandsivaz (1829-1876). Ce couple a accueilli neuf enfants, parmi lesquels mon grand-père Isidore (1858-1927) et Eugène (1866-1948), grand-père de Martin.

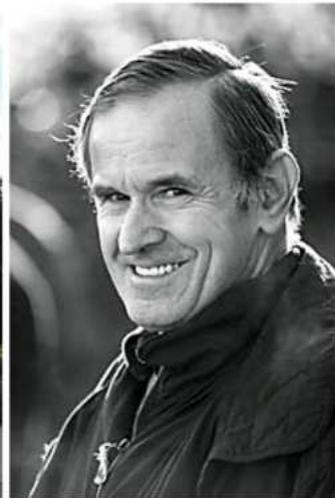
Le papa de Martin, Pierre, l'un des 15 enfants d'Eugène, était agriculteur à Corserey. Il habitait la ferme exploitée par sa famille sur la route de Lentigny. En 1934, il a épousé Esther Clément d'Épendes avec laquelle il aura onze enfants : Hélène, Gabriel, Hubert, qui deviendra prêtre, Martin, Léon, qui sera prêtre également, Raphaël, qui sera syndic de Corserey entre 1974 et 1986, Gemma, Eugène, Marianne, Etienne et Marie-Claire. Les onze enfants, dont plusieurs vivent encore, s'entendaient fort bien. C'est notamment ce qui a permis à Martin de s'associer avec ses deux frères pour exploiter leur domaine. Martin s'exprime : « Nous étions trois frères qui voulions nous lancer dans l'agriculture. Grâce à un voyage à l'étranger, j'ai découvert la seule façon de résoudre le problème équitablement : exploiter le domaine en association. Nous sommes ainsi devenus des pionniers en la matière, en travaillant ensemble pendant trente ans à Corserey, dès les années septante. »

#### **Un épisode : le fromage au noir**

L'aventure remonte à la fin des années 1970, lors de l'introduction du contingentement laitier. Martin est alors secrétaire fribourgeois de l'Union des producteurs suisses (UPS). « Les quotas, basés sur une année de production donnée, condamnaient les petits paysans à la stagnation. Nous avons tenté de lancer un référendum, qui a échoué. Alors, pour aller jusqu'au bout, j'ai

décidé d'apprendre à produire du fromage au noir. Je l'ai fait pendant trois ou quatre ans, ouvertement, par contestation. Et j'ai ensuite appris à d'autres agriculteurs à en faire autant. On appelait ça "le fromage de la liberté". »

La cause est populaire et Martin Chatagny se voit promu président de l'UPS. « J'ai poursuivi sur la même voie, mais j'ai dû renoncer à la présidence, sous la pression des autorités et de l'industrie. J'ai arrêté quand je me suis rendu compte que ma position faisait du mal à l'UPS », confie-t-il. Reste que le militant n'a pas changé sa vision d'un iota : « Il n'y a que deux façons de lutter, soit on parlemente et on se fait avoir, soit on conteste, quitte à agir de manière illégale, mais au grand jour. »



La ferme familiale à l'entrée du village de Corserey en venant de Lentigny

Martin Chatagny

Joséphine Chatagny née Rossier de Grandsivaz, mère notamment d'Isidore et de Eugène

Eugène Chatagny, grand-père de Martin

### *Souvenirs : La religion*

Je reviens à Onnens et à mes souvenirs. Je n'ai pas besoin de rappeler la première place de la religion, la même dans les années 1930 que dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Mon papa est allé à la messe presque tous les jours de sa vie. La journée d'école commençait par la messe.

On se mettait en rangs – garçons et filles toujours séparés – près de l'école, pour aller à la messe. C'est étonnant : ces messes ne m'ont laissé aucun souvenir. Si ce n'est qu'au premier banc, il y avait les petits de première année. L'année suivante, on passait au banc derrière. De victimes, on devenait bourreaux : des coups de pied à ceux de devant qui « badinaient ». On avait aussi parfois le catéchisme à l'église. Le par cœur des réponses du catéchisme – celui-ci était fait de demandes et de réponses – était exercé à l'école.



*Vitrail de Yoki à Châbles, Notre-Dame des Pauvres*

Lors d'une séance de catéchisme, j'étais à côté de Pierrot Marchon, mon copain, le fils de Linus le boulanger-mécanicien. Pierrot me parlait à voix basse en regardant en face de lui, mais en tordant la bouche de mon côté. L'une de ses confidences bouche tordue fut néanmoins surprise par le curé Louis Chanex. Je me souviens que Pierrot m'avait dit : « Rosa Spiechty a le ballon. » La pauvre Rosa présentait en effet les visibles conséquences des assauts lubriques de Jolliet, domestique chez Baudois, assauts portés paraît-il derrière le château, dans les orties assurait Rosa. (J'avoue n'avoir pas compris « le ballon »...) Le curé, percevant le manège de Pierrot, m'a interpellé violemment : « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » J'ai refusé de répondre. Pierrot et moi sommes restés à genoux au pied de la Table sainte jusqu'à la fin du catéchisme. Les copains partis, le curé nous a passé un savon qui se terminait par : Bref ! Je crois que j'entendais ce mot pour la première fois. Il est resté longtemps pour moi le symbole de la suprême humiliation.

Autre épisode religieux, la prière du soir en famille. Elle se faisait à genoux, les coudes appuyés sur une chaise. C'était long. Le chapelet ou une partie de celui-ci, la litanie de la Sainte-Vierge, le Souvenez-vous, des invocations diverses. Je me souviens du manège de mon frère Bernard. Pour conjurer le mauvais sort, il devait passer lentement un doigt sur diverses parties de la chaise, et même de l'horloge. Son manège reprenait soir après soir... Ma seule distraction pendant la prière du soir !

Maman « priait devant » : elle récitait la première partie des prières, et nous répondions. Idem pour la litanie. Elle disait : « Tour d'ivoire, Maison d'or, Arche d'alliance, Étoile du matin... » À chaque invocation, nous répondions : « Priez pour nous. » Dans « le Souvenez-vous », à un moment donné, il y a l'expression « Et tout pécheur que je suis. » Maman disait : « Et toute pécheresse que je suis ». Moi aussi. Je me suis traité de pécheresse pendant des années. C'est à Saint-Charles à Romont seulement que je me suis rendu compte que j'étais un pécheur...

### *L'avion du capitaine-aviateur fribourgeois Jean Roubaty s'est écrasé*

6 juin 1942. Au cours d'un vol d'essai, un avion militaire s'est écrasé à Kirchdorf sur le Belpberg, non loin de Thoun. Deux officiers étaient à bord: le capitaine-aviateur Jean Roubaty et son camarade, le lieutenant Hans Enderli.

Jean Roubaty laissait une veuve et deux orphelins. Né en 1908, il était le cadet d'une famille de sept enfants, trois garçons et quatre filles. Le père, Pierre Roubaty, originaire de Matran, a exercé de nombreuses années la profession d'instituteur à Grandvillard où Jean a suivi ses classes primaires. Après ses études secondaires, il est entré au Technicum cantonal de Fribourg où il a obtenu en 1929 le diplôme de technicien-électromécanicien. Il a été immédiatement engagé au Service technique militaire fédéral.



À l'âge de 23 ans, Jean a obtenu son brevet de pilote militaire. Il lui est arrivé de survoler son village natal à basse altitude pour saluer la population par d'audacieux loopings. En 1937, il était promu capitaine. Son entourage se plaisait à relever ses brillantes qualifications techniques, mais également ses qualités morales et son habileté en qualité de pilote d'essai. Ses soldats admiraient son « cran » extraordinaire, de même que sa fermeté assortie de beaucoup d'empathie.

Avec ses camarades, spécialement aux sombres jours de 1940, il a souvent affronté le péril. Lors d'un exposé à la télévision romande, le lieutenant-colonel Liardon, maître de l'acrobatie aérienne, a présenté une photo du capitaine Roubaty et il a rappelé que, lors de la dernière guerre, l'audacieux pilote a descendu un avion allemand au-dessus du plateau de Lignièrès, tout à l'est du canton de Neuchâtel.

Les funérailles du capitaine Roubaty ont eu lieu à Lausanne le 9 juin 1942, à l'église du Sacré-Cœur d'Ouchy, présidées par le curé Jean Ramuz. Une foule de plusieurs centaines de

personnes remplissait la nef. Au nom de l'aviation militaire suisse, le colonel-divisionnaire Primault, commandant d'un régiment d'aviation, a prononcé un émouvant discours d'adieu. Le témoignage du major Zingg, porte-parole du Département militaire fédéral et du Service technique, s'est révélé non moins poignant. Puis ont suivi les honneurs rendus par une foule considérable d'amis venus de partout et surtout l'impressionnant défilé de plus de soixante officiers de tous grades, officiers généraux tout d'abord, suivis de tous les grands noms de notre aviation militaire.

*Cf. notamment « La Gruyère » du 13 juillet 1972*

### *Au temps des châtaigniers*

On pouvait voir encore, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les flancs de la colline qui domine les villages de Font et de Châtillon, une forêt de châtaigniers de plus de 15 ha, propriété de la Grande Commune (Font, Châbles, Châtillon). Les habitants en tiraient du très bon bois à tonneaux et à échalas, et des châtaignes qu'ils grillaient pendant les soirées d'hiver, arrosées du vin pétillant de leurs coteaux. Lors de la récolte, chaque ménage recevait une portion de châtaignes. Cette forêt fut partagée vers 1780, puis extirpée pour y planter des vignes. Celles-ci ne purent y prospérer et de nos jours, sur les flancs de la « Crête de Font », ont grandi des arbres et de très rares châtaigniers perpétuent le souvenir de cette antique forêt.

En 1728, un procès fut intenté à la Commune de Font par dix familles Pillonel de Bollion qui trouvaient trop parcimonieuse la distribution des châtaignes et prétendaient ne pas recevoir leur juste part. (Bollion faisait partie de la Grande Commune.) Le bailli François Philippe de Gottrau fit une enquête et de nombreux témoins ont été interrogés. Les Pillonel ont eu gain de cause et la commune de Font a dû payer les frais du procès qui s'élevaient à 1600 florins.

En 1986, le Père Aloys Schmid écrit dans « La Liberté » : « Le bois de châtaignier possède la



qualité de ne pas pourrir. On en a donc cultivé des rejets pour en obtenir des échalas de vigne. Un châtaignier remarquable se trouve en bordure de la forêt du Piamont. En prenant le chemin de la montée qui part de Seedorf, on découvrira cet arbre à l'entrée de la forêt. »

La Brisolée, repas d'origine suisse, se comporte de châtaignes accompagnées de viande séchée, de fromage et de fruits d'automne.

### *Voyage dans le passé, de la Bagne au « tailleu » et aux Granges d'Illens*

Le ruisseau d'Onnens s'appelle la Bagne. L'hygiène était autrefois plus que sommaire. On était néanmoins parfois bien propre, en tout cas à la Confirmation, une fois tous les sept ans... Mais les filles à David, Mainoz, Poupon, Frifri, Badet, Miette, Nani, n'attendaient pas la

Confirmation. Elles se baignaient de temps à autre à la Bagne. Elles accrochaient une imperdable - épingle de nourrice - appelée à Onnens éperdable, au bas de leur chemise.

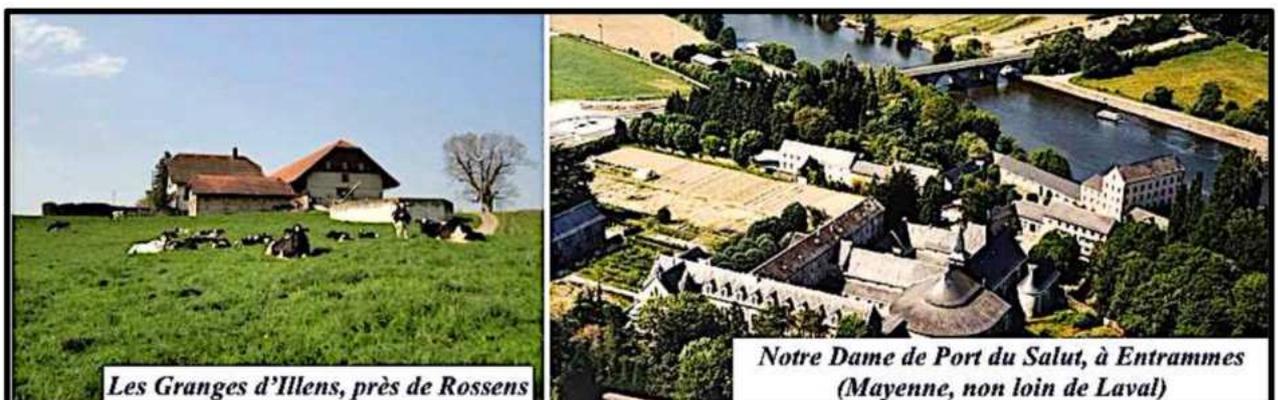
Quelques mots de mon grand-papa, le papa de papa. Je ne sais que peu de chose à son sujet. Il s'appelait François Barras, de Corpataux (1832-1911). Il paraît qu'il était drôle. Dans les années 1900 - et encore après - il arrivait que des hommes se « mettent en bock ». Un beau jour, ils partaient. Ils vadrouillaient pendant quelque temps, dormaient dans les étables qu'on appelait toujours écuries, quémendaient davantage de goutte que de soupe, passaient d'un village à l'autre. Couraient-ils le guilledou ? Probablement de façon rustique.

Quand, à l'École normale, j'en avais parfois par-dessus la tête, j'aurais tellement aimé me « mettre en bock ». Jamais osé ! François, lui, osait. Quand il revenait dans sa petite maison sise à la sortie de Corpataux, direction Rossens, à droite de la route, sa femme Marie lui demandait, en patois bien sûr : « D'où venez-vous ? » (Ils se vousoyaient.) François, imperturbable, répondait : « J'ai été en enfer, le diable vous salue bien. » Louis Sauteur, qui était aussi son petit-fils, m'a dit que François aimait relever l'insolite dans le physique ou le comportement d'autrui. Un exemple. Il y avait à Corpataux un quidam dont la protubérance nasale surmontait un menton en galoche. Le « tailleu », comme on appelait François, l'avait baptisé « èchkabi », mot signifiant chaise en patois.

Mon papa était Djan au tailleu, ou aussi Tchili au tailleu. Je suis fier de lui. Il a commencé l'École normale à Hauterive le 4 octobre 1910. Il avait 19 ans. Ne disposant d'aucun moyen financier, il avait été domestique aux Granges d'Illens, près de Corpataux, grand domaine tenu à l'époque par une dizaine de trappistes, responsables du domaine de 1902 à 1914.

Avec ses quelques maigres économies, il a pu se présenter à l'École normale. Quand il est arrivé à Hauterive, ses copains se gaussaient : il était en blouse de paysan et son maigre bagage était sur un « bèro » - carriole à deux roues - . En fin d'année, il était le cinquième sur 27. Très bon en français et en musique. En dernière année, en 1914, il était le deuxième sur 14. Jean Barras avait un seul 8, pour l'arboriculture !

A cette époque, l'École normale était bien meilleure que celle que j'ai fréquentée de 1947 à 1951. Il y avait d'excellents professeurs et une direction compétente.



## *JAC, jeunesse agricole catholique*

Des groupements de jeunesse catholique, créés sous l'impulsion de l'Action catholique de Pie XI, se sont développés, surtout dans l'Entre-deux-guerres et jusqu'aux années 1960. L'Association catholique de la jeunesse fribourgeoise créée en 1923 se développe ensuite en Jeunesse agricole catholique - la JAC - qui réunit les jeunes paysans. Elle mêle des loisirs aux activités en lien avec la profession d'agriculteur. Elle devient ensuite la Jeunesse rurale catholique, en 1956, s'adressant aussi à ceux qui ont quitté le monde agricole, mais habitent toujours les villages. Ces groupements de jeunes, d'abord uniquement masculins, puis mixtes, dépassent ensuite le cadre villageois et procurent des moments de rencontres et de sorties à des jeunes encore très liés à la vie villageoise. *Texte : d'après Anne Philipona*



***Procession de la JAC à Prez-vers-Noréaz***

## *125 ans de l'École normale*

Le directeur de l'École normale sait que le maître doit donner « l'exemple d'un enseignement où les élèves s'habituent à chercher, où la curiosité et l'imagination sont tenues en éveil. Ces facultés de curiosité, d'étonnement, d'imagination et, partant, d'adaptabilité, sont essentielles ».

C'est dotés de cette curiosité intellectuelle « vissée à l'âme pour la vie » que les normaliens ne seront pas désemparés face aux changements qui interviendront durant leur carrière.

1977

J'ai passé de nombreuses heures à parcourir les « Liberté (s) » des premiers mois de 1977. J'ai tenté de retrouver l'article signé d'un professeur de l'École normale où celui-ci insistait sur la nécessité d'une « culture éclatée » pour être directeur de l'École normale. Raison d'être de cet article : Fernand Ducrest, directeur dès 1965 - homme remarquable et premier directeur laïc depuis 1890 - a pris sa retraite en 1977.



*Photo EN 1984 illustrant l'article de « La Gruyère »*

Quelle agitation en relation avec sa succession ! Mes aïeux ! Les professeurs titulaires d'une licence expulsaient consciemment tout candidat n'étant doté que d'un « brevet secondaire ». Les titulaires d'une licence se sont réunis à la salle des maîtres. Étaient exclus les collègues non licenciés ! Michel Bavaud a insisté pour qu'ils fassent néanmoins partie de la savante communauté ! C'est ainsi que je me suis trouvé hors du rang d'oignon des licenciés, seul à une table avec un collègue, le metteur en scène Georges Gremaud.

Les « universitaires » frappaient légèrement du poing sur la table - comme à l'Uni - pour approuver les propos de leur collègue animateur Roger Walter. Celui-ci a prononcé une parole qui a soulevé le succès: « Nous ne voulons pas d'un taborniau. » Et j'ai interpellé l'auteur de ce propos insolent : « Fernand Ducrest, qui n'avait qu'un diplôme d'enseignement secondaire, était donc un taborniau ? » « Non, il était l'exception ! »

Bref ! Je tourne la page avec le sourire. Mais oui, je n'ai pas été vexé. Après cette fameuse séance, j'ai rejoint la conférence des inspecteurs réunie dans un restaurant... et nous avons bien rigolé.

Lorsque j'ai été nommé syndic d'Avry, l'auteur de l'article sur la culture éclatée m'a félicité. Je lui ai rétorqué : « Pour être syndic, il n'est pas nécessaire d'avoir une culture éclatée ! »

En 1977, Louis Dietrich a été nommé directeur : un homme très cultivé, sachant être à l'écoute, pondéré, avec un sourire chaleureux. J'ai approuvé cette nomination et nous sommes immédiatement devenus amis. Je lui ai succédé en 1984.

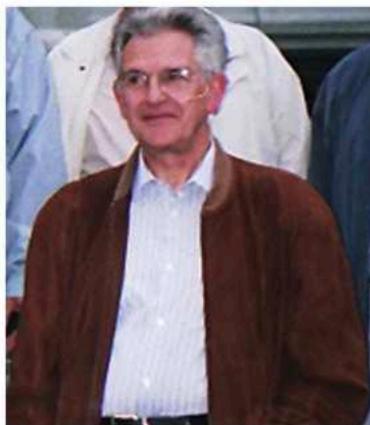
### *Louis Dietrich et Emile Gardaz*

Pourquoi présenter dans un même article ces deux personnalités ? Elles se sont non seulement bien connues, mais... elles sont décédées la même année, à trois jours d'intervalle !

Directeur de l'École normale cantonale de Fribourg de 1977 à 1984, **Louis Dietrich** est décédé le 16 décembre 2007, à l'âge de 81 ans. Il était né le 21 juin 1926 à Fribourg. Louis Dietrich a passé de longues années au Collège St-Michel avant de « descendre » à l'École normale de la rue de Morat. Titulaire d'une licence en français, philologie, latin, histoire et pédagogie, il a donné des cours dès 1956 dans toutes les classes du Collège, de la première à la huitième. Un parcours unique ! Il a enseigné le français, le latin, l'histoire, le chant. Il a aussi assumé la charge délicate de proviseur.

Chant et scoutisme ont été ses occupations annexes préférées. Chef du groupe scout du Collège dès 1948, chef des Routiers dès 1956, il a également dirigé l'ensemble choral mixte « Les Krotzérans », issu du scoutisme, durant une vingtaine d'années. Ce chœur s'est produit avec grand succès en maints endroits et ses disques ont été justement appréciés.

L'une des principales réformes introduites à l'École normale par Louis Dietrich concerne la cinquième année. Celle-ci est réservée à la formation professionnelle théorique et pratique. L'adaptation des programmes de culture générale favorise l'obtention de l'équivalence avec la maturité fédérale. Enfin, c'est durant le septennat Dietrich que le Conseil d'État a pris un arrêté, en date du 6 novembre 1979, fixant les conditions pour l'obtention d'un diplôme d'enseignement primaire donnant droit au libre accès à la formation universitaire.



Louis Dietrich



Émile Gardaz en 1980, par Erling Mandelmann

**Émile Gardaz** est né le 29 août 1931 à Échallens. Il est décédé le 19 décembre 2007. À part des centaines d'émissions, il laisse maints écrits, articles, poèmes, pièces de théâtre, et d'innombrables de chansons, dont la musique de beaucoup est de Pierre Kaelin. Il a su parler avec cœur et délicatesse de l'amitié entre les hommes et de son pays qu'il aimait. Des années de radio ont rendu sa voix et sa faconde familières des auditeurs de la Radio Suisse romande. Chacun avait l'impression de le connaître et appréciait sa bonhomie, son humanisme.

Avec Claude Blanc et d'autres collaborateurs de la Radio suisse romande, il a en particulier présenté les aventures de Oin-Oin, personnage mythique de la tradition orale romande.

Parmi ses nombreuses émissions, on trouve « *Derrière les fagots* », « *Mardi les gars* » avec Michel Dénériaz, « *Demain-Dimanche* », « *Cœur d'accordéon* », « *Le bateau d'Émile* », le feuilleton « *Adieu Berthe* ».

### *Quand le Gottau attirait l'attention*

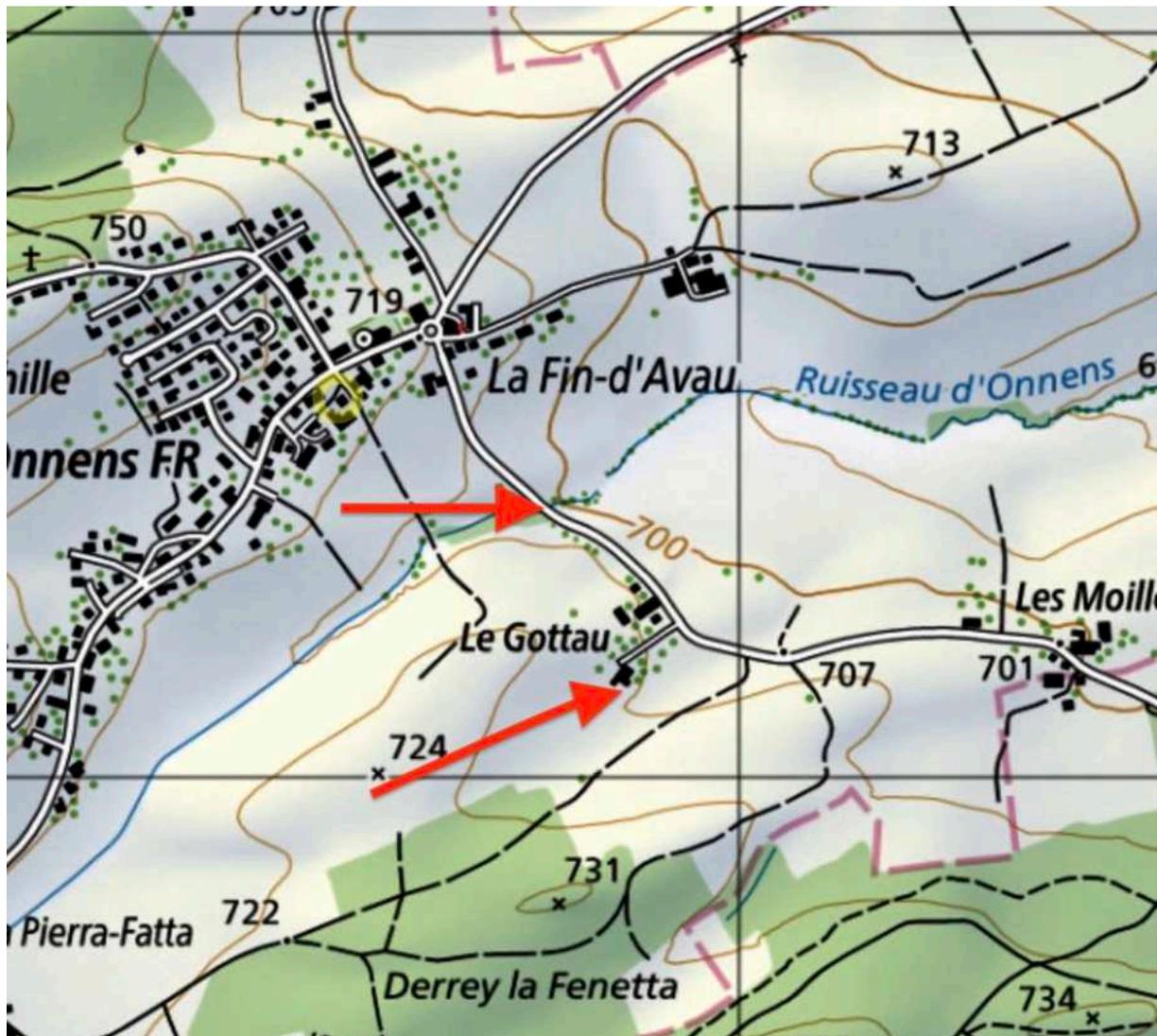
Une ferme en retrait de la route, à la sortie d'Onnens en direction de Neyruz, le Gottau. Mathilde du Gottau - Mathilde Chardonnens-Clément - a défrayé la chronique. Elle avait un fils, Millon, que le curé Louis Chanex avait houspillé. Mathilde, femme courageuse et fière, s'en vint à l'église un jour où le curé y faisait le catéchisme pour que justice soit rendue. Il faisait froid. L'abbé Chanex aperçut à l'entrée de l'église la buée que provoquait l'haleine de sa paroissienne irritée. Il se précipita « sous les cloches ». Les deux antagonistes se sont - paraît-il - empoignés. La tradition orale a passablement remanié la scène. Une version dit que le curé a tiré la blouse de Mathilde et l'a déshabillée en partie... Dès ce jour, Mathilde n'a plus mis les pieds à l'église d'Onnens. Elle allait probablement à Neyruz. La scène s'est passée vers 1937.

Pendant la Grande Mission - 14 jours de prières, sermons, cérémonies diverses qui se terminaient par l'implantation d'une croix - les deux capucins prédicateurs, capuchon rabattu sur les yeux, s'en sont allés au Gottau afin d'amener Mathilde à résipiscence. En vain, je crois. Millon, brave garçon, est décédé tragiquement sur le pont de la Bagne, alors qu'il « rentrait de couler » avec sa charrette.

Voilà ce que l'on peut lire à ce sujet dans les journaux :

C'était le 28 juin 1954 à Onnens, à 19 h 10. Charly Mettraux, né en 1929, quittait le domicile paternel à vélo pour se rendre au village. Sur le pont de la Bagne une collision violente s'est produite entre le vélo et un char à lait attelé d'un chien, conduit par André Clément, né en 1927. André - dit Million - a été si gravement touché qu'il est décédé le 3 juillet.

*Carte : Le Ruisseau d'Onnens est la Bagne. Une flèche indique l'endroit où a eu lieu l'accident.*



### *Exceptionnel autodidacte !*

Régent, inspecteur, géomètre, syndic, député, officier d'état civil, juge de paix, contrôleur des routes, membre de diverses Commissions..., tâches assurées par une même personne !

Beaucoup ont regretté jadis de ne pas avoir pu fréquenter l'école secondaire. Elle n'est devenue à la portée de tous que dans les années 1970. Mais, comme Jean-Baptiste Richoz dont l'exemple est cité, il a toujours été possible pour chacun d'être autodidacte...

Si quelqu'un doit être appelé fils de ses œuvres, c'est bien Jean-Baptiste Richoz. Car, ce qu'il a été, il l'est devenu par son travail et son intelligence. Né le 12 octobre 1818, dans une maisonnette sise au coin du bois, entre Siviriez et Bionnens, assez loin de l'école, il s'est si bien instruit lui-même qu'il est devenu instituteur à son tour, tout jeune encore. C'était son premier succès.

Le poste d'inspecteur scolaire lui a été confié. Rappelons que l'instituteur - avant la création d'une section école normale au Collège en 1848 au temps du régime radical - était généralement un ecclésiastique, le curé, le vicaire ou le chapelain. Comme l'instituteur laïc ne présentait pas les mêmes garanties de savoir et d'orthodoxie, l'évêque lui faisait subir un examen préalable... Sans doute Richoz a-t-il été soumis à cette épreuve.

Ayant eu l'occasion de travailler au bureau d'un géomètre-arpenteur, J.B. Richoz a très rapidement assimilé les connaissances et la pratique de ce métier. Il l'a choisi au lieu de l'enseignement. Sa position était désormais assurée, car on procédait à cette époque à la cadastration de toutes les communes du canton.



Jean-Baptiste Richoz a effectué parallèlement une carrière politique. Nommé syndic de Siviriez, il a occupé cette fonction plus de cinquante ans, donnant l'exemple d'un dévouement inlassable. Le 5 décembre 1866, il accédait au Grand Conseil et il a été député jusqu'en 1901. Se sentant fatigué par l'âge, il a décliné une réélection à cette date.

Infatigable et ne sachant pas dire non, Richoz a occupé les importantes fonctions énumérées ci-dessus. Inutile de dire que, pour faire face à ces multiples devoirs, Richoz a dû déployer une activité peu commune, servie par une remarquable facilité de travail. Très accueillant et affable, il était consulté dans le pays sur toute affaire embarrassante. Il ne rejetait personne et ses avis souvent écoutés ont aplani bien des difficultés.

Sources principales : NEF 1911 ; « La Liberté » 12 octobre 1909

### *Honneur au travail manuel !*

Du pédagogue Jules Paroz (1824-1906), dans « Mémoires d'un octogénaire »



On apprend bien des choses utiles à l'école moderne; mais la vie pratique, la vie passée au sein de la nature, c'est aussi une école d'une grande utilité. Le savant, qui peut à peine planter un clou ou mettre sa chemise sans l'aide de sa femme, se moque volontiers de l'ignorance du paysan. Mais il y a souvent chez celui-ci un fonds-de connaissances acquises par l'observation et l'intuition-des choses, et une somme d'expériences diverses inconnues du savant et qu'il ne soupçonne même pas. Il a peut-être appris à l'école le binôme de Newton, mais il est incapable de faire un fagot et de chauffer son fourneau.

### *À la mort du général Guisan, « La Gruyère » lui rend hommage*

Depuis 1848, l'Assemblée fédérale a élu quatre généraux : Guillaume-Henri Dufour en 1849, 1856 et 1859, Hans Herzog en 1870-1871, Ulrich Wille en 1914-1918 et Henri Guisan en 1939-1945.

Le dernier, Henri Guisan (1874-1960), fut peut-être le plus grand. Ce n'est pas parce que son portrait est affiché dans tous les Cafés. Et, pourtant, ça, c'est un signe. C'est l'illustration d'une popularité qui s'impose aux plus humbles.



#### ***Le général de tous***

La première vertu d'Henri Guisan fut d'être le général de tous. D'où venait ce prestige qui impressionnait tout le monde ? Il avait toujours la mise coquette. Et il y avait ses yeux : ce regard limpide et direct qui ne cillait pas. Il y avait cette voix de baryton aux inflexions multiples : tantôt grave, tantôt coupante, tantôt indulgente. Le général Guisan possédait un indéniable pouvoir de séduction. Et les Alémaniques y étaient probablement tout aussi sensibles que les Romands. Ils aimaient ce militaire qui n'avait pas l'allure prussienne... Car pour eux, plus encore que pour les « Welsches », l'ennemi No 1, c'était l'Allemagne.

Contrairement à ce qui s'était passé durant la guerre de 1914-1918, avec le général suisse pro-allemand Ulrich Wille.

### ***Henri Guisan paysan, puis officier***

Henri Guisan avait la tête bien faite plutôt que bien pleine. Il n'avait pas fait de hautes études. Il n'était pas un spécialiste de la stratégie, formé dans les écoles de guerre étrangères. Son livret de service portait une simple mention : « Agriculteur ». Il était, en effet, un fils authentique du terroir vaudois. Bourgeois d'Avenches, il était né le 21 octobre 1874 à Jorat-Mézières. Il n'a quitté le Jorat que pour se perfectionner dans l'agronomie et aller apprendre l'allemand. Puis il s'est établi paysan à Chesalles-sur-Oron, à la frontière fribourgeoise. Il aurait, sans doute, terminé ses jours dans la peau d'un gentilhomme campagnard s'il n'était « né soldat ». Il connaissait bien les chevaux. Il rêvait d'être dragon. Mais on l'a incorporé comme « tringlot » dans l'artillerie ! Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il est entré en caserne à Bière, au début de 1894. En décembre suivant, il sortait frais émoulu de l'École d'officiers de Thoun avec la ficelle de lieutenant.

### ***Accaparé par l'armée***

Et ce n'est qu'en 1903 qu'il a abandonné sa ferme de Chesalles. Il a acheté la propriété de Verte-Rive, à Pully. Quelle était la raison de ce changement ? L'armée avait besoin d'instructeurs. Et elle avait trouvé dans le jeune villageois un authentique meneur d'hommes, un chef. Capitaine en 1904, le futur général a franchi rapidement les échelons de la hiérarchie. À 35 ans, major, il commandait un bataillon d'infanterie. La mobilisation 1914-18 lui a valu le commandement d'un régiment jurassien et, en 1916, les galons de lieutenant-colonel. En 1921, colonel, il prenait la tête d'une brigade. En 1926, les lauriers d'or ornaient son képi. Il assumait d'abord le commandement de la 2<sup>e</sup> division, puis celui de la 1<sup>ère</sup>. En 1932, le 1<sup>er</sup> Corps d'armée était sous ses ordres. L'ascension était terminée.

### ***Général !***

L'âge de la retraite s'annonçait. Soudain, il y eut le coup de tonnerre de 1939 dans le ciel de l'Europe. Le Reich hitlérien envahissait la Pologne. L'Angleterre et la France lui déclaraient la guerre. La mobilisation générale était décrétée en Suisse. L'Assemblée fédérale était convoquée d'urgence. Le 30 août 1939, au cours d'une séance solennelle, elle élisait Henri Guisan général et lui confiait les destinées de la patrie. Il prit la charge sans forfanterie, ni éclat. Et il s'y donna sans compter. Sa robustesse physique, sa santé morale et son parfait équilibre intellectuel furent plus précieux dans l'exercice de ses fonctions que de brillantes connaissances scientifiques. Il avait l'expérience des hommes. Il a su s'entourer de collaborateurs remarquables. Il n'a gardé autour de lui que des caractères.

Le général a dominé la situation. Lorsque, après la débâcle française de 1940, il a rassemblé les chefs des plus grandes unités sur la prairie du Grütli, il leur a imposé, en quelque sorte, le serment de ne jamais se rendre. Son ordre du jour, à cette occasion, fut un chef-d'œuvre de dignité, de courage et de clairvoyance. Au point de vue stratégique, sa volonté de défense s'est traduite par la création du « Réduit national » dont il a tracé les lignes essentielles. Puis on l'a vu, toujours infatigable, dans toutes les régions du pays. Il ne se contentait pas d'inspecter les troupes et les ouvrages fortifiés, il prenait contact avec les autorités civiles. Il visitait les populations. Il apparaissait aux soldats comme un chef humain. Sa mémoire infailible le servait admirablement auprès de ses subalternes. Il se souvenait de leur figure. Il

interpellait par leur nom tel vieux sergent, tel appointé, repérés dans les rangs, au milieu du moutonnement des casques. Et chacun avait l'impression d'être l'un de ses familiers, d'être honoré de son amitié.

Le 31 août 1945, le général Guisan touchait sa dernière solde. Il rendait ses pouvoirs au Conseil fédéral. Depuis lors, il a vécu paisiblement dans sa villa de Pully. Chacune de ses apparitions dans une manifestation officielle soulevait des ovations.

D'après la nécrologie de Gérard Glasson dans « La Gruyère » du 9 avril 1960 ; photo RTS

### *Nuvilly : chevaux des Franches-Montagnes*

Depuis une vingtaine d'années, la famille Waeber est éprise des chevaux des Franches-Montagnes. À l'heure actuelle, l'élevage de Nuvilly comprend une centaine d'équidés francs-montagnards, chevaux, jeunes chevaux et poulains. Le travail de la ferme et de l'élevage de chevaux s'effectue en famille. Celle-ci mérite d'être applaudie ! L'exploitation compte 52 hectares de terrain agricole et de 6 hectares de forêt.

La race des Franches-Montagnes est la seule race suisse. Le cheval a un caractère doux. Il est docile et il a aussi une très bonne faculté d'adaptation. Il est polyvalent et on le trouve dans toutes les disciplines. S'il perd du terrain dans les travaux agricoles, il est très répandu en équitation et en attelage de loisirs. On le trouve aussi en dressage, en hippothérapie et en monte western.

<https://elevage-fm.ch>



***Bienvenue sur le site de l'élevage Waeber ! Pierrafortscha***

## Pierrafortscha

La commune doit son nom à un bloc erratique : « la pierrafortscha » en patois fribourgeois « la pierre fourchue », transportée par le glacier du Rhône depuis le Valais jusqu'à sa position actuelle sur le territoire communal. Initialement, ce bloc possédait trois pointes qui lui valurent son nom patois. Mais au début du vingtième siècle, on tailla partiellement la pierre pour en extraire des matériaux de construction. Elle a perdu alors sa forme originelle.

La commune de Pierrafortscha est composée de quatre hameaux : Granges-sur-Marly, La Schürra, Pierrafortscha et Villars-sur-Marly ainsi que de quatre lieux-dits.

<https://www.pierrafortscha.ch>

[https://api.isos.bak.admin.ch/ob/1678/doc/ISOS\\_1678.pdf](https://api.isos.bak.admin.ch/ob/1678/doc/ISOS_1678.pdf)



***Bloc erratique de Pierrafortscha***

## Tavillonneurs

<https://www.tavillonneurs.ch>

<https://www.artisanat.ch/reportages/199-tavillonneur-un-ancien-metier-qui-redevient-actuel.html>

### ***Historique...***

Pour assurer la pérennité de leur profession, les tavillonneurs tentent d'obtenir auprès de l'OFIAMT- Office fédéral de l'industrie, des arts et métiers et du travail - la reconnaissance de

leur métier. Recevant un écho peu favorable, ils ne baissent pas les bras et codifient leur savoir-faire dans une charte présentée à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'association en septembre 1996. Cette charte a été reprise, retravaillée, complétée et élargie au savoir-faire de tous les tavillonneurs romands.



### ***L'association s'élargit***

Au début des années nonante, l'association s'élargit à d'autres cantons romands avec l'entrée d'un Vaudois des Ormonts, puis d'un Valaisan du Val de Bagnes et devient l'Association Romande des Tavillonneurs. Celle-ci regroupe des membres fribourgeois, vaudois et valaisans. Elle a pour but de maintenir le tavillon ou bardeau comme couverture traditionnelle des bâtiments anciens, principalement des chalets d'alpage. Elle a participé à de nombreuses manifestations : Comptoir gruérien, Fête des vigneron de Vevey, Poya d'Estavannens, fête des désalpes et diverses expositions parrainées par le Fonds Suisse en faveur du Paysage. Les objectifs de ces prochaines années : séduire les architectes et constructeurs pour intégrer le tavillon dans la construction moderne.

### ***Ennemis du tavillon***

Le pire ennemi du tavillon est l'humidité et le développement de champignons. Pour accroître la durée de vie du toit, on peut retourner les tavillons. Cependant, on considère que les toitures réalisées en chêne ou en châtaignier peuvent atteindre 100 ans, 80 ans pour le mélèze, 40 ans pour le pin et 25 ans pour l'épicéa ou le sapin.

## Michel Bavaud



**Photo : en Roumanie, Michel est le premier tout à gauche, puis Mme Constantinescu, moi-même, un prof roumain, Michel Chevalley et Bernard Morel, profs à l'Ecole normale**

J'apprends en ce mercredi matin 12 février 2025 une triste nouvelle : mon collègue et ami Michel Bavaud vient de mourir. Les derniers jours, son état s'était dégradé.

Lorsque je suis arrivé au pensionnat Saint-Charles à Romont en 1945, j'avais 13 ans, le premier camarade rencontré était Michel Bavaud. Son frère Georges, devenu chanoine et professeur, l'avait accompagné. Quant à moi, j'étais "pilote" par mon frère Raphaël.

J'ai retrouvé Michel plus tard, à l'École normale, où il était un professeur de français remarquable et remarqué. Ses élèves l'avaient en profonde estime. J'ai effectué des voyages avec lui. L'un de mes meilleurs souvenirs : nous voyagions seuls ; au loin se profilait l'abbaye de Vézelay et nous écoutions du Bach.

Je pourrais écrire des pages et des pages sur Michel Bavaud. Pour l'heure, je pense très fort à lui et je transmets ma sympathie à sa famille et à ses nombreux amis.

## Grenilles

Acquis par Fribourg en 1441, Grenilles a fait partie des Anciennes Terres jusqu'en 1798 et du district de Farvagny jusqu'en 1848. Grenilles a toujours relevé de la paroisse de Farvagny. Grenilles a appartenu à la commune de Farvagny avec Farvagny-le-Grand, Farvagny-le-Petit et Posat de 1996 à 2015. Le village fait partie de la nouvelle commune de Gibloux depuis 2016.

### **Habitat romain : découvertes archéologiques**

Depuis la fin de 2021, le Service archéologique de l'État de Fribourg mène une fouille de sauvetage sur le site d'une villa romaine à Grenilles, dont l'état de conservation peut être qualifié « d'exceptionnel ».

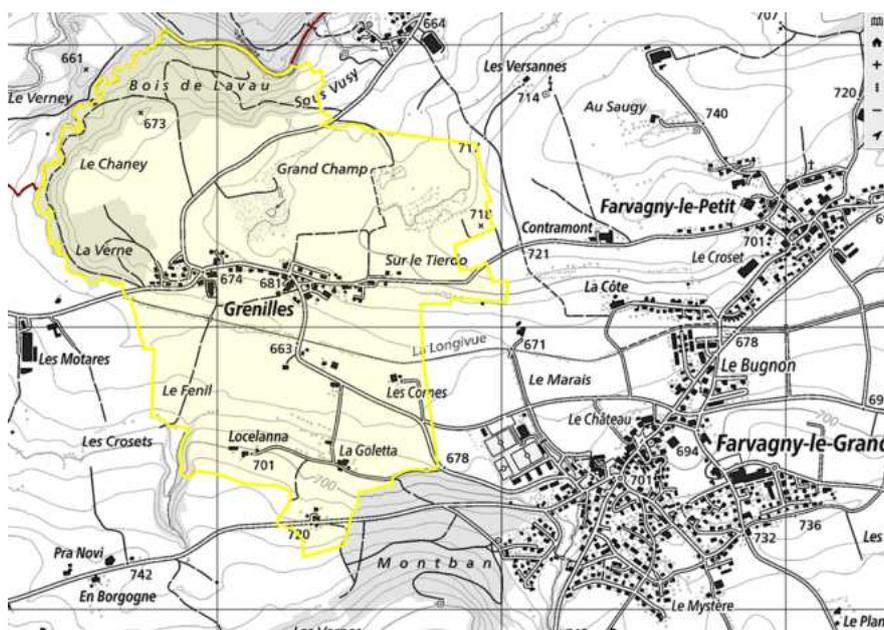
<https://www.fr.ch/dfac/actualites/nouveaux-tresors-archeologiques-a-grenilles>

### **Un jeune paysan de Grenilles raconte**

Firmin Clément a écrit « Les vaches enragées », Presses de l'Imprimerie Glasson, Bulle 1993. Il est né à Ependes, en 1922. Il est décédé en 2003. Dès 1926, Firmin Clément habite Grenilles. Le domaine familial est plus grand qu'à Ependes. Le jeune Firmin, comme tous les fils de paysans dans cette première partie du XX<sup>e</sup> siècle, a la vie dure... Or, voilà qu'un jour la Sœur Lucie - c'était notre enseignante, affirme Firmin -, nous a présenté Trudi Affolter en ces termes : « Nous avons dans notre classe une nouvelle élève. Elle s'appelle Trudi Affolter. Elle ne sait pas le français, donc il est inutile de lui parler. Elle ne comprendrait pas. Et elle est protestante, donc elle n'est pas catholique. Vous ne devez pas vous amuser avec elle aux récréations et après l'école. »

### **La haine du protestantisme**

C'était de la ségrégation, et de la pire espèce. La famille Affolter est quand même restée trois ans à Grenilles et personne, autant que je sache, n'a eu quoi que ce soit à lui reprocher. J'ai su plus tard que si on ne voulait pas apprendre le français à Trudi, c'était pour qu'elle ne puisse pas parler avec nous. Moi, j'avais neuf ans. Je réfléchissais et je me demandais pourquoi on pouvait faire souffrir des gens de cette façon, surtout des enfants, à cause de la religion. À la maison, quand on parlait des Affolter, le père ne disait pas grand-chose. Simplement : « Ils sont protestants, ils n'ont rien à faire ici. Ils n'ont qu'à rester chez eux. » Ma mère était plus dure : « Ces protestants qui ne parlent même pas le français ! Ils ne prient pas comme nous. Ils ne vont pas à la messe, le dimanche, ils vont au temple. D'ailleurs ils n'ont qu'à foutre le camp d'ici. » Moi, je n'étais pas d'accord. Je me disais : ils existent, on ne peut pourtant pas les tuer, ils ont le droit de vivre.



### ***Omerta sur la procréation***

Il y avait des questions qu'il valait mieux ne pas se risquer à poser. C'était s'attirer les foudres de l'enfer, du purgatoire, du curé et du confessionnal. Un jour que je piochais les mauvaises herbes avec mon père, j'ai posé une question qui me turlupinait depuis longtemps. J'ai demandé à mon papa : « Dis papa, c'est vrai que pour faire les enfants le papa et la maman font comme le taureau et la vache et après neuf mois le bébé naît ? » Pan !!! J'ai reçu une monstre gifle. Je suis tombé par terre et je n'ai plus osé regarder mon père. Au bout d'un moment il m'a demandé : - Qui t'a raconté des choses pareilles ? - Tous les gamins à l'école racontent des choses comme ça depuis longtemps. Je voulais savoir si c'était vrai ou pas. - Eh bien, c'est pas vrai ! C'est des menteurs, tu ne dois pas croire ces cochonneries, ce n'est pas vrai du tout. D'ailleurs, tu vas immédiatement aller te confesser à Farvagny, car avec toutes ces mauvaises pensées, tu as la conscience pleine de péchés.

Qu'est-ce que j'allais lui dire à ce bourru de curé, et doyen par-dessus le marché ? Je ne pouvais déjà pas le sentir. Il puait et dégageait je ne sais quelle drôle d'odeur de renfermé et de moisi qui me donnait la nausée. J'aimais beaucoup mieux sentir la bouse fraîche. Au moins on savait ce que c'était. J'étais en train de réfléchir devant cette sonnette de la cure lorsque tout à coup la porte s'est ouverte. De toute sa grandeur, le doyen en personne était devant moi. J'étais bouche bée, je ne savais plus pourquoi j'étais venu. Je dis au doyen : - Je dois venir me confesser. - Ça ne peut pas attendre ? - Non, c'est mon papa qui m'envoie. Nous sommes allés à l'église. Le curé a mis son étole, une espèce de banderole autour du cou et m'a fait entrer dans le confessionnal. De son box privé, il a ouvert le volet et il a dit à travers le grillage en bois : « Eh bien petit, je t'écoute. » Je ne savais pas ce que je devais lui dire. Je n'avais fait aucun mal. Alors je lui ai débité la liste habituelle de péchés, comme je la répétais chaque quinzaine lorsque je comparais dans le cabanon : - Il y a quinze jours que je me suis confessé ; je m'accuse d'avoir manqué mes prières du matin, d'avoir eu des mauvaises pensées, d'avoir été distrait à l'église. - C'est tout mon petit ? - Oui. - Eh bien tu diras deux « Je vous salue Marie ».

Je sortis du cabanon pour la dernière fois de ma vie, car depuis ce jour-là je ne me suis plus jamais confessé. D'ailleurs, je ne comprenais pas le bon Dieu. Il nous punissait toujours. On ne lui faisait pourtant pas de mal. S'il était tellement bon et tellement puissant, s'il avait pu créer le monde, pourquoi il ne nous laissait pas tranquilles ? Pourquoi il nous faisait expier des péchés qu'on n'avait même pas commis ?

### *À propos des bains de Matran*

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les curistes affluaient aux Bains de Matran pour profiter de l'eau bienfaisante des sources locales. Hélas, l'établissement inauguré le 26 mai 1895 a fini par péricliter : mauvaise gestion !

Le curé Sebastian Kneipp (1821-1897), prêtre bavarois nommé chambellan par le pape avec le titre de monseigneur, est à l'origine des thérapies naturelles et des bains de Matran. Il était condamné par son médecin. La lecture d'un livre sur l'efficacité de l'eau froide pour la santé lui a redonné espoir. Grâce notamment à des bains en rivière, il guérit. En plein hiver, Kneipp

se baigne plusieurs fois par semaine dans le Danube glacé, puis se précipite dans sa chambre et s'emmitoufle dans un lit chaud. Quelque temps plus tard, il se sentait à nouveau en parfaite santé et s'était « tout simplement » guéri de la tuberculose, une maladie souvent mortelle à l'époque.

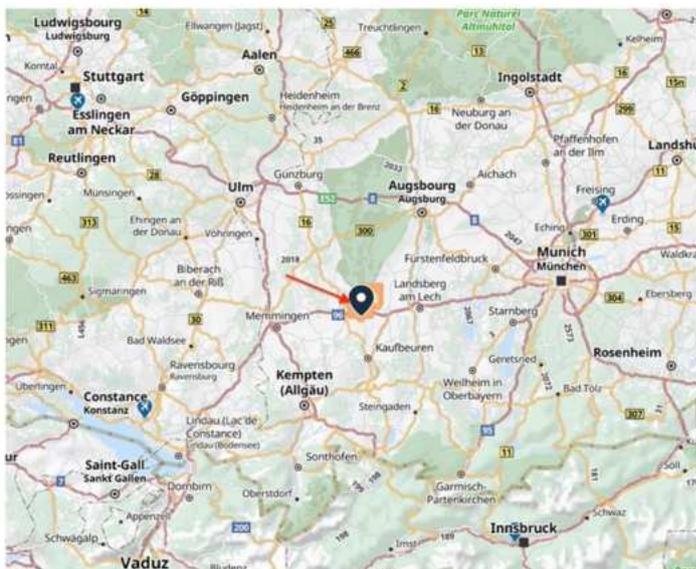
Dès 1855, il est envoyé au couvent de Wörishofen, ville devenue un lieu de cure renommé.

<https://www.visana.ch/fr/blog/mobilite/hydrotherapie>

[https://www.kneipp.com/ch\\_fr/le-savoir-kneipp/sebastian-kneipp/](https://www.kneipp.com/ch_fr/le-savoir-kneipp/sebastian-kneipp/)

### **Station bavaroise de Wörishofen**

La station thermale Kneipp de Wörishofen est considérée comme le berceau de la thérapie naturelle du même nom, inscrite au patrimoine de l'UNESCO depuis 2015. Son créateur Mgr Sebastian Kneipp a vécu et travaillé ici pendant plus de 40 ans.



1. → Hôtel des Bains à Matran
2. → Les invités lors de l'inauguration en 1895
3. → Carte avec situation de Wörishofen en Bavière

Les établissements Kneipp de Bad Wörishofen offrent des compétences médicales et thérapeutiques couplées à des services d'exception. Sous la houlette de plus de 90 médecins, les curistes peuvent tirer parti des offres santé Kneipp axées sur la prévention et la rééducation pour le traitement des symptômes associés au stress ou à l'épuisement, des douleurs dorsales ou des troubles circulatoires. Remise au goût du jour, la thérapie Kneipp est déclinée en un programme complet associant bien-être et mode de vie. Dans les thermes de

Bad Wörishofen, les amateurs d'eau et de sauna peuvent ainsi se détendre dans une atmosphère tropicale sur un espace de 7000 m<sup>2</sup>.

### **Inauguration des bains de Matran**

Sur la photo prise lors de l'inauguration des bains de Matran le 26 mai 1895, le curé de Matran Etienne Descloux est au centre, une main sur le cœur. Tout à gauche, une doucheuse, à côté du curé Descloux, à gauche sur la photo, le Dr Bilguer, directeur des bains. L'autre prêtre est le Père Boniface Reile, représentant Mgr Sebastian Kneipp. Prieur des Frères de Saint Jean de Dieu, le Père Reile sera le successeur et l'héritier des droits de Mgr Kneipp. On ne sait pas qui est celui qui, sur la photo, est généreusement appelé Juif...

### **Note sur le curé Descloux**

Le curé Etienne Descloux, à Matran de 1888-1925, a mené une lutte incessante contre les abus de l'alcool, la danse et les soirées au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Le curé de Promasens Dominique Thierrin a mené le même combat.

## *Alambic et coquemar*

### **1932 : Loi Musy contre l'alcool**

Le conseiller fédéral fribourgeois Jean-Marie Musy est à l'origine des mesures qui ont été prises à l'époque où il dirigeait le département fédéral des Finances et Douanes. Le 6 avril 1930, le peuple suisse approuve un arrêté fédéral qui porte sur la limitation du nombre de distilleries, la réintroduction de l'impôt sur les eaux-de-vie, l'obligation faite à la Confédération d'acheter l'eau-de-vie des fruits à pépins, l'encouragement à la consommation des fruits et des pommes de terre sans distillation. L'Assemblée fédérale approuve la loi sur l'alcool - dite loi Musy - le 21 juin 1932. La Confédération a le monopole sur toutes les boissons distillées. Elle encourage l'abattage de millions d'arbres fruitiers à hautes tiges, elle rachète des milliers d'alambics...et de coquemars dont les responsables sont des concessionnaires de la RFA.



Avec sa cuve de septante litres, l'alambic de Pierre-Joseph Sciboz, à Treyvaux, est un modèle standard du début du XX<sup>e</sup> siècle. Un alambic comme il y en avait des dizaines de milliers dans les fermes de Suisse, avant que la Confédération ne les rachète pour les détruire. [www.riem.ch](#)

À Treyvaux, Pierre-Joseph Sciboz maintient la tradition des bouilleurs de cru. Disposant d'une concession de la Régie fédérale des alcools (RFA), il distille souvent cerises et pruneaux. «La pomme, j'en fais tous les dix ans, et encore. Je choisis alors la variété rose de Berne.» Concassées, elles fermentent sept ou huit semaines en tonneau, avant de passer à l'alambic.

Celui de Pierre-Joseph Sciboz n'a pas d'âge, héritage de famille. Avec son système à bois, il doit surveiller constamment le feu, pour que le mélange cuise en douceur, durant une ou deux heures. «Pour rendre les changements de températures moins brusques, j'ai installé un bain d'huile entre le feu de bois et la cuve en cuivre.» Comme pour toute modification de l'appareil, il a dû demander l'autorisation à la RFA.



## Ramuz et la Guerre de 70 dans « La vie de Samuel Belet »

Belet a quitté Paris pour revenir en Suisse et il écrit : Je poussai jusqu'à Vevey, parce que Duborgel m'avait dit qu'il y avait travaillé, et que je pensais y trouver facilement de l'ouvrage. Je m'adressai à un M. Guignard, propriétaire d'une scierie, où on débitait les sapins qu'on dévalait l'hiver, par les câbles qu'il y a, et certains troncs aussi on les faisait flotter, en ce temps-là, dans la Veveyse. Des hommes armés de crocs sont postés sur la rive ; on attend que la fonte des neiges ait fait enfler le torrent. Je me voyais assez travaillant dans la partie. J'avais besoin de grand air. M. Guignard me reçut bien. Il faut dire qu'on manquait de bras, parce qu'on venait de lever des troupes pour aller garder la frontière.

(...) Pendant ce temps, on continuait de se battre. Quelquefois, quand nous prêtions l'oreille, il nous semblait entendre, derrière le Jura, comme un grondement étouffé : et ce bruit, bien sûr, n'existait que dans notre imagination, mais on devinera par là l'état dans lequel nous étions. Il fallait voir comment on se jetait, le soir, sur les nouvelles de la guerre. Elles étaient mauvaises. Après Wœrth, c'était Wissembourg, et après Wissembourg, Sedan. Metz qui capitulait, Napoléon fait prisonnier.



**Tableau d'Auguste Bachelin. Près des Verrières, les soldats de l'armée du général Bourbaki sont étendus pêle-mêle dans la neige. Épuisés, blessés, ils tentent de se protéger du froid en s'enroulant dans leur manteau ou dans des couvertures. Les soldats suisses sont reconnaissables à leur brassard. Penché sur un blessé, un membre de la Croix-Rouge prodigue des soins à un blessé. Deux enfants observent la scène. La petite fille avec un panier évoque l'accueil généreux de la population .**

Les journaux donnaient le total des morts ; il y en avait tellement qu'on n'osait pas y penser. Et des blessés davantage encore. Des gens qui retenaient leurs boyaux des deux mains ; d'autres, la tête emportée, ou le bras enlevé par un éclat d'obus ; de ceux qui toussaient rouge, étendus sur le ventre, et, quand ils voulaient respirer, c'est par en bas que l'air entra. Des horreurs, quoi ! on avait le frisson. Pourtant on était gourmand de ces choses. On avait honte d'être homme, et en même temps on en était fier. D'ailleurs il semblait bien qu'à Paris aussi les affaires se gâtassent. On avait eu beau proclamer la République, cela n'avait pas calmé les esprits. Comme on savait que je venais de là-bas, mes camarades me posaient tout le temps des questions ; je ne savais pas trop que répondre. Je haussais les épaules ; je disais : « Attendons. » Mais en moi-même je pensais : « J'ai bien peur que la France ne soit

perdue. » Tout y allait de mal en pis ; en même temps que l'hiver venait, la nouvelle nous arriva que Paris était assiégé.

La Gazette annonçait : « Les œufs sont maintenant à un franc pièce ; un poulet a été récemment vendu deux louis. Les chats eux-mêmes se paient couramment de dix à douze francs. » On lisait ces nouvelles dans un petit restaurant de la rue du Marché où je prenais pension, avec un commis de la poste, nommé Gringet, et un garçon arpenteur. C'était une boutique qui ouvrait sur la rue, mais on n'y buvait pas ; on ne faisait qu'y manger. On y mangeait même assez bien. La patronne était veuve. Elle s'appelait madame Chabloz ; elle venait du Pays-d'Enhaut. Nous étions cinq ou six habitués qui nous retrouvions chaque soir chez elle ; Gringet apportait des journaux. Ce fut ainsi que nous apprîmes que l'armée de l'Est allait entrer en Suisse.

Trois jours après, la première escouade était signalée. Il faisait froid ; on disait qu'il y avait un mètre de neige dans le Jura. Les femmes avaient préparé de la soupe, des vêtements chauds et du linge. On avait garni de paille le dedans d'une des églises où les bourbakis devaient loger. Jamais on n'a rien vu de plus épouvantable ; les chevaux n'avaient plus ni crinière, ni queue, se les étant mangées entre eux. Certains, parmi les hommes, avaient mis des jupes de femme, sans quoi ils auraient été tout nus.

Madame Chabloz, elle aussi, avait fait de la soupe ; après que nous eûmes mangé, nous partîmes Gringet et moi la porter à l'église. Il y avait deux cents hommes dans l'église. Nous revînmes vers les dix heures, le seau vide ; c'était un grand seau à aller chercher l'eau, parce qu'on ne l'avait pas encore dans les maisons. (...) Gringet dit : - Vous savez, le capitaine de cuirassiers qu'on a mené à l'hôpital, eh bien, il est mort dans l'après-midi. Il avait les pieds gelés et une balle dans la cuisse. Je dis à mon tour : - On l'a amputé des deux jambes, mais ça n'a servi à rien. Gringet reprend : - Quatre soldats aussi sont morts. Ils n'étaient même pas blessés, ceux-là, ils sont morts de misère... Il y en a un qui se donnait une peine terrible pour parler, il n'en avait plus la force. On a retrouvé sur lui une lettre qu'il avait écrite à sa mère, seulement l'adresse manquait.

« La vie de Samuel Belet », Bibliothèque numérique romande  
[https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/ramuz\\_vie\\_de\\_samuel\\_belet.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/ramuz_vie_de_samuel_belet.pdf)

### *Paul Morel*

Les pensionnaires de l'Orphelinat de Fribourg ont notamment pour enseignant Paul Morel. Ils travaillent dès les beaux jours, durant les vacances et les jours de congé, sur le domaine agricole du Petit-Rome, tout proche. Celui-ci a été acquis en 1896 pour alimenter la table et nourrir le budget de l'institution. Cette ferme, où l'instituteur Paul Morel loge avec sa famille, est exploitée par un agriculteur. Mais l'appoint de main d'œuvre gratuite de l'Orphelinat n'est pas négligeable. Les enfants aident à faire les foins, entre autres travaux.



Photo : **Paul Morel avec les enfants de l'orphelinat à la procession de la Fête-Dieu**

En 1949, le transfert de l'orphelinat aux classes de la ville sera opéré pour les garçons comme pour les filles. Les enfants de l'orphelinat auront des copains d'école comme tout le monde et l'instituteur Morel quittera la ferme du Petit-Rome pour se loger et enseigner à l'école primaire de l'Auge, un quartier de la Basse-Ville encore marqué, à l'orée des années 1950, par la misère et le mépris. Pas de quoi lui faire peur, après quinze ans passés à vivre avec les enfants de l'Orphelinat ! Très vite, cet homme au grand cœur deviendra la figure tutélaire, on aimerait dire : le père, de tout le quartier.

Ajoutons que Paul Morel est notamment le papa de Bernard Morel, sculpteur et aquarelliste, qui fut professeur de dessin à l'École normale.

### *Clément Périsset, 1892-1979*

Hommage au papa de Colette ! Clément Périsset est né le 12 juin 1892 à Estavayer-le-Lac où son père était menuisier-charpentier. À 16 ans, il commençait son apprentissage de boulanger à Soleure. En possession de son diplôme, il a accompli des stages de perfectionnement à Fleurier, Bulle, Lausanne et Fribourg.

En 1919, il a acheté la boulangerie de Joseph Chassot à Estavayer, créant ainsi la boulangerie Périsset qui sera au bénéfice d'une grande renommée. Avec sa jeune épouse Bernadette, née Pillonel, cuisinière chez le médecin, poète et dramaturge Dr Louis Thurler, il n'a pas tardé à donner un florissant essor à son commerce. Tous les produits de la maison étaient fabriqués avec un art artisanal digne d'éloges. Les plus âgés se souviennent du boulanger Périsset transportant sacs de farine et gros fagots à son laboratoire depuis le dépôt situé en face de

son immeuble. On peut vraiment affirmer qu'il a été un travailleur infatigable, à l'ouvrage de 3 heures du matin jusque tard le soir. Tout se faisait manuellement.



*Clément Périsset au temps de son four à bois. Il y tenait et il a dû se plier au vœu de son fils Paulet qui ressentait la nécessité de disposer d'un four électrique.*

*La boulangerie Périsset présente sur cette photo son extérieur restauré. Bâtiment très ancien, il abrite à l'intérieur des souvenirs d'un lointain passé, dont une fresque.*

Avec son épouse, il a élevé une belle famille de 5 garçons et 5 filles, lesquels ont fait des études ou appris un métier. Une pénible épreuve a été le décès de leur fils Georges le 30 août 1964, curé de Domdidier de 1954 à 1962.

En 1957, date de la retraite, la boulangerie a été reprise par le fils Paul. Au lieu de jouir d'un repos mérité, les parents Périsset ont ouvert une pension fréquentée essentiellement par des élèves de l'École secondaire. Un mois après la mort de son épouse, Clément Périsset est décédé le 18 novembre 1979.

En 2019, la boulangerie Périsset est devenue la propriété de Jean-François Chevalley, de Murist et le boulanger locataire est Matthieu Walther. Il tient la boulangerie Périsset devenue « Croissant-de-lune ».

Enfants de Clément et Bernadette Périsset-Pillonel :

Georges, prêtre ; Marie-Thérèse, ménagère et collaboratrice à l'imprimerie de son mari ; Paul, boulanger-pâtissier ; Louis, adjudant sous-officier ; Jean, maître-imprimeur ; Colette, maîtresse d'économie familiale ; Maguy, cuisinière et employée de commerce ; Hélène, institutrice ; Gérard, journaliste ; Denise, institutrice

### *Abbé Théodore Moullet (1822-1883), écrits et triste décès*

La deuxième stèle dans l'église d'Onnens, à droite, porte le nom du curé Théodore-Augustin Moullet, d'Avry-devant-Pont, né le 12 février 1822 et décédé le 16 juillet 1883. Il était originaire d'Avry-devant-Pont et de Lovens. Neveu du Vicaire général, il fut ordonné prêtre à l'époque du Régime radical. C'est ce qui explique que son ordination a eu lieu à Divonne (France), en 1854. L'évêque du diocèse, Mgr Marilley, résidait en cette ville à la suite de son expulsion du territoire suisse par le régime radical.

L'abbé Moullet fut respectivement vicaire à Morlens (paroisse d'Ursy-Morlens), desservant à Corbières, puis curé d'Onnens pendant 25 ans, de 1858 à 1883. Son ministère à Onnens a laissé des marques dont il est fait état à diverses reprises dans mon ouvrage sur Onnens. La fin de sa vie fut pénible. L'article nécrologique paru dans « La Liberté » du 18 juillet 1883 fait état d'un ébranlement du cerveau et d'un état permanent de fièvre. Il a dû quitter la cure d'Onnens pour se rendre chez des parents à Avry-devant-Pont. Le 16 juillet, vers quatre heures du matin, il quitta sa chambre et s'égara dans la campagne. Il se dirigea vers le pont de Thusy. (Un journal du Valais écrit un article sur le suicide du curé d'Onnens.) Un témoin vit son corps tourbillonner dans la Sarine, puis disparaître. Comme le Père Pierre Rossier, jésuite, le curé Théodore Moullet fut enterré à Onnens. Tous deux furent exhumés lors de la démolition de l'ancienne église. Leurs restes reposent sous les deux autels latéraux de l'église actuelle.

#### **Note sur les écoles, contribution du curé Moullet**

En 1848, la paroisse a deux écoles, l'une à Onnens et l'autre à Lovens. En 1860, nous indiquons un rapport de l'inspecteur de la région - qui n'est autre que le curé d'Onnens Théodore Moullet - l'école de Lovens compte 15 garçons et 13 filles, celle d'Onnens 21 garçons et 19 filles. L'instituteur de Lovens, Joseph Kolly, est bien meilleur que son collègue d'Onnens Albert Cretin. Les régents sont classés en trois catégories, selon leurs mérites (de 1834 à 1936). Kolly est en première catégorie et Cretin en troisième. L'inspecteur donne la mention très bien au local et au matériel de Lovens, tandis que l'école d'Onnens ne dispose que d'un local *insuffisant* et de matériel *mal soigné* (AEF, fonds DIP).

Les effectifs étant jugés trop bas pour justifier l'existence de deux écoles, tous les élèves vont bientôt être réunis à Onnens, avec un maître unique. En 1867, Mlle Hélène Fisch, de Lovens, crée une fondation en vue de l'ouverture d'une école de filles. Cette fondation bénéficie dans les années suivantes de trois dons de 1000 fr., respectivement du Père Pierre Rossier, de Mme de Weck et du curé Moullet. La sœur du Père Rossier donne 500 fr. L'école des filles peut être ouverte en 1888.

### **Construction de l'école**

Dans ses *Notes pour le révérend curé d'Onnens*, l'abbé Moullet fait remonter la construction de l'école à 1814. Le bâtiment, en bois, est de la plus grande simplicité. La construction de 1814 ne comporte que le rez-de-chaussée, côté église. En 1842, on construit l'étage qui abrite la salle de classe des garçons. En 1880, le préfet ayant exigé de retenir les façades, le Conseil paroissial décide, dans sa séance du 27 juin 1880, de demander à Placide Rime, couvreur à Corminbœuf, de les faire en *bardeaux découpés en rond pour le prix de 31 ct. le pied*. En 1888, on ajoute, grâce à la fondation Fisch, la partie qui devint l'école des filles. L'exécution est confiée à Jacques Berger, maître charpentier à Prez-vers-Noréaz. Le coût s'élève à 800 fr., qui sont empruntés à M. Weck. Il s'agit de Charles de Weck - 1837-1931 -, qui fut conseiller d'État et, à Onnens, conseiller communal et président de paroisse.



En 1892, l'école compte 35 garçons et 36 filles. Comme ailleurs dans le canton de Fribourg, le nombre d'absences est impressionnant. Il en est dénombré 1042 à l'école d'Onnens durant l'année scolaire 1891-1892. En 1881, pour les 2090 enfants du canton, le nombre total d'absences s'était élevé à 398 052 ! Les raisons de cet absentéisme sont notamment l'impopularité de l'école, l'indifférence des parents et, souvent, des autorités, voire une méfiance certaine envers les savoirs - pourquoi « faire des savants » quand on est à la

campagne ? - le manque de vêtements et de chaussures pour se rendre à l'école, le besoin de main d'œuvre pour les travaux de la ferme...

***L'abbé Moullet relève dans ses « Notes » des départs outre-Atlantique***

En 1850, sont partis pour l'Amérique du Nord, à Alpetin dans le Wisconsin, Casimir Moullet, de Lovens, sa femme Marie née Bays, du Châtelard et leur fils Joseph. En avril 1874, s'en sont allés en Argentine, près de Baradero, Joseph Fisch, fils de Joseph, de Lovens, sa femme Elisabeth née Mettraux de Matran, et leurs quatre enfants, Louis, Joséphine, Virginie et Julie.

En février 1877, Joseph Barbey, fils d'André, un célibataire de 34 ans, s'est établi au Chili.

*Louis Duc « Un homme libre » par Louis Ruffieux*

***Le député indépendant Louis Duc s'est éteint le 26 février 2015. Le Broyard aurait eu 75 ans en avril. Un député incisif, percutant, courageux, objectif... Louis Ruffieux a écrit à son sujet :***

L'injustice sous toutes ses formes l'insupportait. Son engagement, aussi fort que désintéressé quand il adhérait à une cause, lui valait d'être l'avocat de la dernière heure de victimes avérées ou déclarées, qui s'adressaient à lui en connaissant sa grande générosité et son incapacité à dire non. Combien de cabossés de la vie et de petites gens Louis Duc a-t-il reçus dans la cuisine de sa ferme ? Il les défendait parfois jusqu'à l'indéfendable, mais avec une sincérité qui ne pouvait être mise en doute.



Louis Duc cultivait son côté rebelle à l'autorité, aux forces de l'ordre, à «l'officialité», aux «gros» qui mangent les «petits». Au Grand Conseil, qui était sa deuxième famille, sa manière d'interpeller ses collègues et les membres du gouvernement l'assurait de l'attention de ses

pairs et, accessoirement, de la mention «hilarité générale» au procès-verbal. Avec des mots simples et une gestuelle de prêcheur, il tapait souvent juste, tantôt moins. Il était, dans cet environnement, un homme heureux et en paix avec ses convictions. Sur son lit de mort encore, sa flamme pour la chose publique se rallumait à l'évocation de souvenirs politiques.

Politicien d'instinct et d'émotion, la sensibilité à fleur de peau, trop indépendant pour se couler dans un moule idéologique, l'agriculteur de Forel était inclassable. Il avait claqué la porte de l'UDC en 1994. Il suivait simplement son étoile en homme libre, porté par les milliers d'électrices et d'électeurs qui l'ont inconditionnellement soutenu durant sa longue carrière politique: ils savaient qu'il n'y avait rien de frelaté chez Louis Duc, cœur pur et tendre au service du bien commun.

Au sujet de Louis Duc :

<https://www.e-newspaperarchives.ch/?a=q&hs=1&r=1&results=1&txf=txIN&txq=Louis+Duc++député&e=-----fr-20--1--img-txIN-----0----->

### *Joseph Aebischer (1861-1943) : le bon prof...*

Dans mon livre intitulé « Au temps de l'École normale », la page 67 est consacrée à cet esprit universel (!) qu'était le professeur Joseph Aebischer : mathématicien, scientifique, botaniste, peintre, musicien... L'article que lui réserve Eugène Coquoz dans un « Bulletin pédagogique » (4) de 1943 démontre la personnalité professorale exigeante qu'était Aebischer. Cf. aussi le « Bulletin de la Société fribourgeoise des Sciences naturelles », article de Mgr Hubert Savoy, 1943 Bull. 36.

<https://www.e-periodica.ch/digbib/volumes?UID=fng-001>  
<https://nervo.ch/wp-content/uploads/2024/01/au-temps-de-l-ecole-normale.pdf>; p. 67

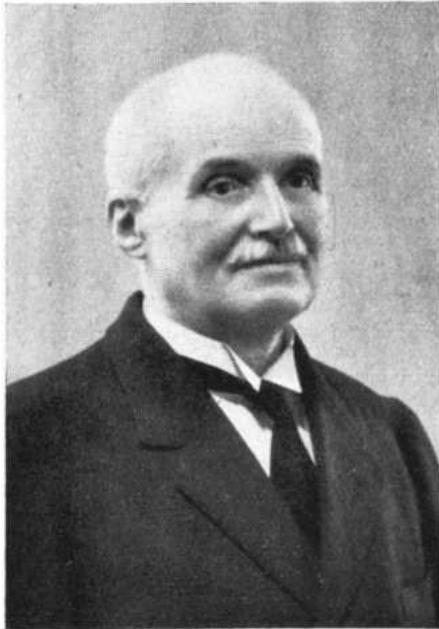
Après avoir enseigné quelque temps en Normandie, puis à l'Orphelinat Marini, à Montet, Joseph Aebischer est arrivé en 1890 à l'École normale d'Hauterive, en qualité de professeur de mathématiques et de sciences naturelles.

Le jeune maître justifia parfaitement la confiance que l'autorité plaçait en lui. C'est là, dans sa chère École normale, que Joseph Aebischer a passé toute sa belle carrière pédagogique. Ce fut une magnifique activité de trente-quatre ans ! Il aimait l'enseignement et s'y consacra tout entier. Il donna, à ceux qui furent ses élèves, un bel exemple de labeur incessant et de probité professionnelle.

Dès le premier contact, nous sentions sa valeur. Chacune de ses leçons était préparée dans ses moindres détails et il la commençait à l'heure exacte. Il nous rendait régulièrement nos copies soigneusement corrigées. Cette discipline de soi, dont nous étions chaque jour témoins, exerçait une secrète influence sur nos consciences.

Joseph Aebischer a enseigné les sciences exactes avec un vrai talent. Il savait les rendre intéressantes, ce qui n'est pas peu dire, car il est souvent bien difficile d'entraîner de jeunes élèves à l'étude des mathématiques. Il y parvenait pourtant grâce à son savoir. Ses croquis au

tableau noir étaient nets et précis, sa logique très serrée, ses déductions rigoureuses. Les élèves, même les moins doués, comprenaient sans trop de peine les démonstrations les plus compliquées et se prenaient bien souvent à aimer l'algèbre ou la géométrie ! Le professeur joignait à son art d'enseigner sa force de caractère et sa sévérité.



On ne bronchait pas chez lui. Il était sans pitié pour les paresseux, pour ceux qui bâillaient pendant les leçons. Il était méticuleux et exigeant. Qui s'était attiré une apostrophe vigoureuse et piquante s'en souvenait longtemps. On savait qu'il ne plaisantait pas et qu'il demandait un travail sérieux. Notre ancien maître faisait un peu figure d'original parmi les professeurs de mathématiques. Il avait ses idées auxquelles il tenait.

Lorsque la retraite, le 23 août 1924, lui a apporté des loisirs, le professeur Aebischer a continué à travailler et à servir. À la demande de la direction de l'Instruction publique, **il a préparé, pendant dix ans, les cahiers de calcul pour l'école primaire fribourgeoise.**

À part les mathématiques, il enseignait encore les sciences naturelles avec non moins de succès. Malgré son laboratoire de fortune, il a su donner à ses élèves les principes de la physique et de la chimie et surtout le goût de la botanique. Nous n'oublierons jamais ses leçons. Il s'attachait à la description minutieuse des plantes, des fleurs, des fruits, à l'explication des phénomènes naturels, à leur enchaînement, à leurs causes. Il le faisait avec chaleur, en un langage caustique. De temps en temps, dans un moment d'enthousiasme, il interrompait sa leçon pour se laisser aller à des digressions sur les beautés de la nature et sur les merveilles qu'elle contient.

Le professeur Aebischer a fait don au Musée de son Herbarium des phanérogames (plantes qui ont des graines) : 1511 espèces. Il a remis à l'Institut de botanique de l'Université ses Collections de cryptogames (plantes avec absence d'organe reproducteur bien visible) : 204 grandes boîtes. Il a complété et contrôlé ses collections par des échanges avec les mycologues suisses et les botanistes des divers pays de l'Europe et même de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique.

La Faculté des sciences lui a rendu un juste hommage en lui décernant le doctorat ès sciences « honoris causa ». Joseph Aebischer a été sensible à cette marque de haute estime qui lui était donnée au même moment où son fils, le Dr Paul Aebischer- philologue de renom international - , était nommé doyen de la Faculté des Lettres à l'Université de Lausanne.

## Le « bouébo »

Ah ! qu'il était fier, mon bonhomme ! Dans cette boutique bulloise, il était entré ce matin de la foire de mai, aux côtés de sa maman. C'était une campagnarde sans coquetterie et sans âge. On devinait la mère d'une famille modeste et nombreuse. Ses pauvres mains étaient crevassées par les lessives et le jardinage. Des rides précoces marquaient son front. Ses vêtements très propres étaient rapiécés.

Mais le fils de cette humble femme éclatait d'orgueil. Il parlait d'un ton sans réplique au commerçant qui souriait dans ses moustaches. La raison de cette assurance ? Mon gaillard choisissait un costume d'armailli. Oui, Monsieur - me confia-t-il - la mine heureuse, j'ai douze ans. Je suis engagé comme bouébo en montagne. Je passerai tout l'été là-haut. Plus d'école ! Je ferai du travail utile. Et je serai bien payé.

Cet enthousiasme juvénile était attendrissant. Oh ! Je le sais. Il est des gens qui déplorent que des adolescents fassent ainsi leur saison d'alpage. Ils parlent de besognes trop rudes. Ils évoquent des dangers moraux qui, hélas ! ne sont pas toujours imaginaires. Ils regrettent que certaines obligations scolaires soient presque escamotées.



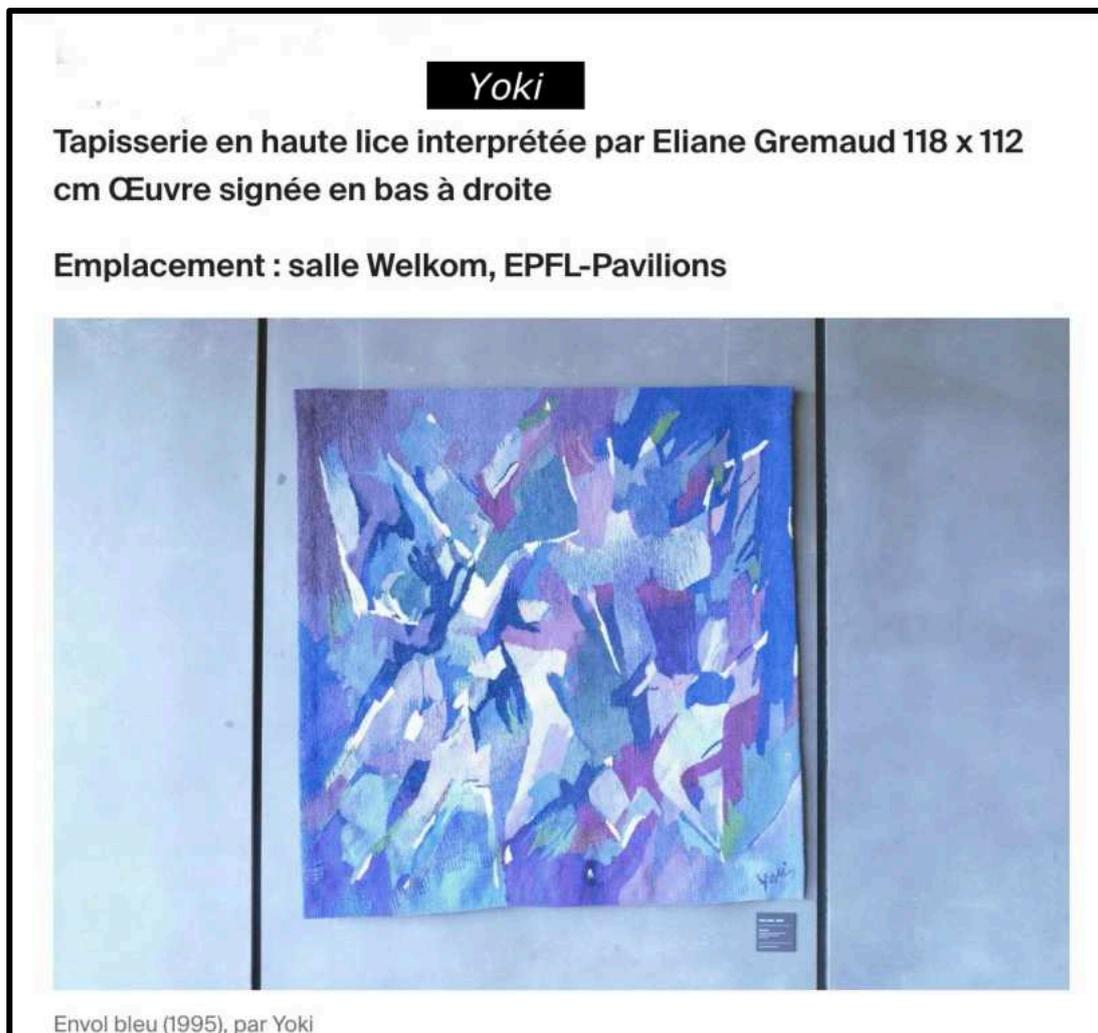
Cependant, pour un petit villageois, c'est une excellente chose que d'être garçon de chalet. C'est un apprentissage de la vie et du métier de paysan que rien ne saurait remplacer. Bien sûr, l'orthographe et l'arithmétique forment un bagage que l'on n'acquiert plus, lorsqu'on est quinquagénaire. Faire abandonner six mois par an les bancs de classe à un gamin, c'est le priver de connaissances précieuses.

Mais l'école de l'alpe a sa valeur. Pour en être convaincu, il suffit de regarder un bouébo vaquer à ses occupations. Comme il devient fort et débrouillard, notre héros ! Il tient le ménage des armaillis. Il manie le balai et la pelle à beuse en virtuose. Il s'initie à la fabrication du fromage. Il prend l'habitude du bétail. Les animaux ne sont plus pour lui des machines à fabriquer le lait, la laine ou le lard. Ce sont des familiers. Il prévoit leurs réactions. Il donne à chacun un nom. Il les aime. Et, sans cette affection, il n'y a pas de véritable éleveur.(...)

Dans ce magasin bullois, j'ai contemplé avec plaisir ce gars qui, les sourcils froncés, achetait avec discernement son bredzon. Je l'ai vu palper le triège d'un air entendu. Au revers de la courte veste, un somptueux edelweiss était brodé. Le bouébo s'est penché sur lui longuement. J'ai compris qu'il entendait déjà l'appel des sommets.

*Extrait de « La Gruyère », G. G., 12 mai 1955*

*Éliane Gremaud, lissière (ou licière), artiste de la tapisserie*



L'œuvre de Yoki/Eliane Gremaud a été offerte à l'EPFL par Patick Aebischer, ancien président, fils de Yoki

Éliane Gremaud, la lissière talentueuse de Montagny-la-ville est décédée le 1<sup>er</sup> mars 2001. Elle avait 55 ans. Son héritage compte plus d'une quarantaine de réalisations. Sa disparition laisse le monde de l'art de la tapisserie dans la peine. Élève, puis digne héritière de Julien Coffinet, le maître incontesté de la tapisserie en Suisse, elle avait choisi d'être lissière dans l'esprit de la manufacture française des Gobelins. Coffinet a publié en 1971 un livre intitulé « *Arachné ou l'Art de la Tapisserie* ».

L'une des œuvres majeures d'Éliane Gremaud est la réalisation d'une tapisserie de 45 m<sup>2</sup> d'après un carton du peintre Hans Erni, exécuté pour la Caisse d'Épargne de Genève. Sa rencontre avec le peintre Yoki a marqué un tournant décisif dans sa carrière. Ensemble, ils ont en effet créé une dizaine d'œuvres, notamment pour la Banque cantonale de Fribourg, la maison bourgeoise de Fribourg et la collégiale de Romont. Le talent d'Éliane Gremaud a été admiré dans de nombreuses expositions. Elle fut également lissière d'Ineke Esseiva et d'autres artistes. Au total, cette femme généreuse, chaleureuse et sensible a réalisé plus d'une quarantaine de tapisseries. Elle a pratiqué avec passion l'art de la haute-lisse.

Cf. « *La Gruyère* », 23 janvier 1997, 10 mars 2001

*Basse lisse, lice.* Technique de la tapisserie utilisant un métier où la chaîne est disposée dans un plan proche de l'horizontale.

*Haute lisse, lice.* Technique de la tapisserie utilisant un métier où la chaîne est disposée verticalement.

### *Quand Maurice de Weck était préfet de la Broye, de 1899 à 1907*

Laurent de Weck : Mon grand-père Maurice de Weck (1867-1950) était le fils cadet de Louis de Weck-Reynold, qui fut conseiller d'État à Fribourg de 1861 à 1880. Préfet de la Broye, résidant au château d'Estavayer-le-Lac, Maurice est devenu Intendant de l'Arsenal de Fribourg dans les années 1930. Il a eu neuf enfants de son union avec Pauline, née de Buman. Ses souvenirs ont été publiés en 2011, par la Société d'Histoire du Canton de Fribourg, sous les auspices de mon frère Hervé de Weck.

#### ***On aime « la goutte » à Portalban***

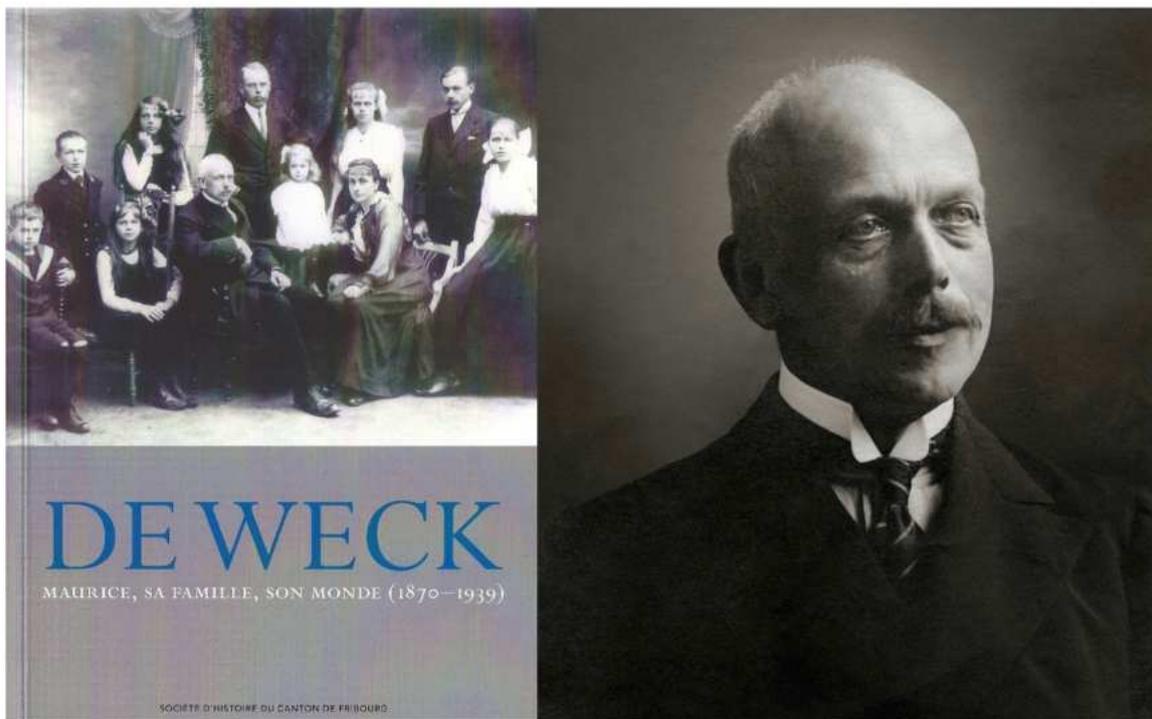
Au point de vue pénal, j'ai aussi eu quelques affaires intéressantes. Peu après mon installation à la Préfecture, le gendarme de Portalban m'appelle par téléphone. C'est un dimanche après-midi. Il y a une rixe et des blessés. Je suis parti immédiatement. Mon arrivée dans ce village, perdu sur la grève du lac, m'a fait une triste impression. Ces pêcheurs ont une vie pénible et boivent plus qu'il ne faut. Lorsque je suis entré dans l'auberge, où avait eu lieu la bagarre, je n'ai pas été peu surpris de voir que tous ces gens ne buvaient pas de vin, mais de l'eau-de-vie dans des verres à vin. Ces hommes avaient des airs sinistres devant leurs verres de schnaps. Il y avait eu échange de coups de couteau pour des motifs futiles, dont la principale cause était l'absorption d'eau-de-vie dans de trop grandes proportions. Au fond, il y avait plus de bruit que de mal, mais cette première enquête m'a laissé un souvenir pénible de la population de Portalban.

### **« Mège » et délit de mœurs à Vuissens**

J'ai eu à m'occuper d'une affaire plus délicate : une jeune fille de Vuissens souffrait d'une phlébite. Sa famille, au lieu de s'adresser à un médecin, a fait venir le « mège » de la contrée, Alphonse Fasel, syndic de Vuissens. Il lui a prescrit des frictions de pommade mercurielle. La jeune fille est morte et on a accusé Fasel d'être la cause de sa mort en faisant faire des frictions avec cette pommade. J'ai reçu un rapport du gendarme de Vuissens à ce sujet, pour exercice illégal de la médecine. J'ai ouvert une enquête et on a entendu plusieurs personnes, entre autres le docteur Louis Thurler qui a établi un rapport en faveur de Fasel. Ce qui est assez extraordinaire pour un médecin concernant un « mège ». On n'a en effet pas pu prouver que la mort était due à la pommade mercurielle. Mais le « mège » a dû payer une assez forte amende.

À ce propos, l'abbé Joseph-Germain Rosset, curé de Vuissens, qui était en mauvais termes avec Fasel, a pris sa défense et a fait des démarches pour étouffer l'affaire... Très étonné de ce changement des sentiments du curé, je l'ai compris lorsque j'ai appris que Fasel lui avait remis une forte somme pour l'église ! À condition que le curé plaide en sa faveur auprès des autorités civiles et judiciaires...

*(Mège, mèdeze, mage : guérisseur ; pommade mercurielle, à base de mercure et de saindoux).*



Souvenirs de Maurice de Weck ; → → Photo de Maurice de Weck

## *Nazis expulsés de Fribourg, tensions au Conseil d'État !*

### **Source principale, Patrice Borcard**

*Extrait de la rétrospective parue dans « La Liberté » du 6/7 mai 1995 à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'armistice de 1945. L'un des articles était de Patrice Borcard.*

Sale ambiance ! À peine la joyeuse sonnerie des cloches fribourgeoises avait-elle pris fin le 8 mai 1945 que se détériorait déjà le climat politique. L'heure était à l'épuration, ou comme le disait le journal des « Greffons » au « récurage ». Partie du haut, dès le 8 mai, une vaste opération est menée par la police fédérale - 6500 personnes sont touchées – et la campagne d'épuration atteint rapidement le niveau cantonal. Fribourg se trouve accusé avec insistance d'avoir été un foyer important du nazisme, d'avoir été fortement imprégné par les doctrines totalitaires. Qu'en est-il ? L'opinion est impressionnée par l'arrestation de Rodolphe Geisinger, « chef des jeunesses hitlériennes fribourgeoises », et par celle des huit membres du groupe local de la NSDAP (Parti national-socialiste). Mais au-delà, la réputation « philo-fasciste » de Fribourg - le terme est utilisé par la gauche cantonale - se focalise sur son Université.

Entre mai et juin, une campagne de presse accuse « les professeurs nazis de l'Université ». A la tête de ces attaques, « La Gruyère » et « L'Indépendant ». « On ne sait que trop les rumeurs persistantes qui circulent dans le public. Des noms précis sont cités. De tous côtés, une radicale épuration est réclamée », note « L'Indépendant » du 9 juin 1945. Les noms ? Ceux de plusieurs professeurs allemands qui n'ont jamais caché leur sympathie pour l'idéologie hitlérienne. On évoque, entre autres, le cas du professeur Josef Spieler qui enseigne à ses élèves que le système éducatif national-socialiste était le meilleur. Mais c'est sur Héribert Reiners que se concentrent les tirs. L'homme, professeur d'histoire de l'art à l'Université depuis une vingtaine d'années, était suspecté, dès 1938, d'attitudes ambiguës envers le régime nazi. À la mi-juin 45, il est finalement renvoyé avec trois de ses collègues. Mais pétitions et recours retardent sérieusement l'application de la décision du Conseil d'État.

L'affaire aurait pu être réglée avec célérité si elle n'avait provoqué une scission au sein du Gouvernement. Un de ses membres est montré du doigt, accusé de « mansuétude envers les agents du nazisme ». C'est le conseiller d'État Joseph Piller. Le responsable du Département de l'instruction publique avait voulu imposer en 1944 Reiners au poste de recteur. Son opposition, au sein du Gouvernement, à toute mesure d'épuration lui valut des volées de bois vert. Comme celle de « La Gruyère » du 7 juillet 1945 qui traite Piller de « Führer au petit pied ». La lenteur de ce « récurage » attise alors les tensions, au point que la démission de Piller est réclamée : « La mesure est comble, Monsieur le protecteur des nazis. Le comprenez-vous ? » lâche Gérard Glasson. Dans la « Revue de Fribourg », le conseiller d'État reçoit le soutien de Pierre de Zurich qui ne faisait pas mystère de ses sympathies pour les régimes musclés. Avec l'expulsion des professeurs nazis de l'Université, prenait fin l'épuration fribourgeoise. Les plaies mirent pourtant du temps à se cicatriser. Avec d'autres causes, ces blessures sont à l'origine de la chute de Joseph Piller, en décembre 1946.

### **« La politique fribourgeoise au 20<sup>e</sup> siècle, De l'hégémonie conservatrice au pluralisme »**

Que savaient à ce sujet Piller et ses collègues ? Ils se basent sur l'arrêté fédéral de mai 1945 qui dissout les organisations nazies en Suisse pour révoquer les professeurs Richard Newald professeur de littérature allemande et Héribert Reiners d'histoire de l'art. Josef Spieler,

pédagogie curative, a été expulsé à la demande des autorités lucernoises. Selon le protocole du Conseil d'État, Newald est membre du parti nazi et il en est l'un des conférenciers. Il a des liens suivis avec les diplomates allemands et certains services spéciaux du Reich et fait partie de la cinquième colonne en Suisse. Reiners n'est pas membre du parti nazi, mais il est en relations fréquentes avec leurs chefs, dont le diplomate Sigismund von Bibra, chef des nazis en Suisse. Reiners fait le commerce d'œuvres d'art du canton « dans des conditions estimées odieuses ». Le Conseil d'État vote leur révocation, à l'unanimité pour Newald, mais avec une abstention, celle de Piller, pour Reiners. Les archives fédérales révèlent que Newald et Reiners se sont livrés à des activités proches de l'espionnage, que Newald a reçu de l'argent des services de renseignement allemands, que Reiners fréquentait régulièrement les ambassades allemandes et qu'il a reçu une décoration en 1944, l'équivalent civil de la Croix de fer.



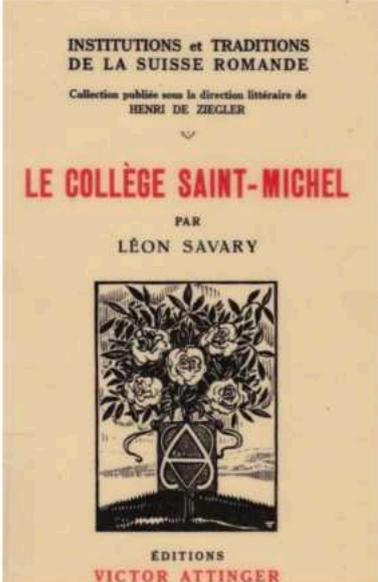
## *Albert Charpine - 1864-1922 - , professeur charismatique*

Il y eut au Collège Saint-Michel, au temps des ecclésiastiques, quelques professeurs qui ont été vraiment des maîtres. Leur influence s'est en effet exercée sur certains élèves bien au-delà de leurs études. Telle fut l'emprise de l'abbé Albert Charpine, originaire de Lancy (Genève), né le 24 août 1864. Il avait été appelé à Fribourg comme préfet de l'internat au collège St-Michel et avait été nommé professeur dans cet établissement en 1900.

La raison de l'influence du professeur Albert Charpine ? Sa loyauté. Tout était vrai en lui. Collégiens de 18 ans - écrit Louis Glasson - nous étions enchantés par son non-conformisme dans ses cours, dans ses attitudes, dans ses conversations, dans son style de vie qui paraissait parfois paradoxal à nos yeux de grands enfants. Aucune prétention, aucune pédanterie, aucune déformation professorale.

Ce professeur de littérature a encouragé notamment de façon déterminante des vocations littéraires. Citons celles de Léon Savary et de René de Weck.

Le 31 août 1922, sur les flancs des Sattellspitzen côté d'Abländschen, en compagnie de l'abbé Paul von der Weid, nouveau prêtre, de son frère Pierre et d'Henri Treyer, l'abbé Charpine, entraîné par une pierre qui l'a frappé au dos, s'est tué dans un pierrier.



Souvenirs du professeur Albert Charpine, extraits du livre « Le collège Saint- Michel » de Léon Savary.

L'auteur, habituellement très critique, livre des souvenirs émus et admiratifs d'un personnage autant pittoresque qu'attachant, l'abbé Albert Charpine, qui a marqué son adolescence et qui est devenu son ami. Il y consacre deux chapitres de la page 81 à la page 102. Albert Charpine a été professeur de français, de latin et de grec de 1900 à 1922.

Il a disparu accidentellement et prématurément.

Revenons au professeur. Nous arrivions à chacune de ses leçons avec ferveur tant elles étaient sérieuses, réfléchies, personnelles, faisant des incursions dans la vie avec des résonances dans nos vies. Et ces heures, souvent terribles et pourtant attendues, où l'un ou l'autre d'entre nous devait lire sa « composition » de français, qui était disséquée par notre maître avec une exigence parfois mitigée de compliments voilés, que nous admettions et goûtions même parce qu'elle venait de lui.

Ses lectures, de sa voix profonde et enveloppante, nous initiait aux auteurs modernes de ce temps sans nous en indiquer le nom et pour cause ! Mais notre curiosité compréhensible et

notre vanité peut-être nous invitait à les découvrir parfois dans « Sagesse », dans « Les Fleurs du Mal », dans « Les Forces Tumultueuses » de Verhaeren, dans Samain, dans Laforgue, dans Maupassant.

Je pense n'avoir jamais entendu quelque chose d'aussi prenant, d'aussi enthousiasmant que « Le Bateau ivre » de Rimbaud, lu par Charpine. Son amour du beau débordait évidemment les classiques et les littérateurs. Cet ami du peintre renommé Hiram Brulhart nous éveillait à la compréhension et à l'amour de la peinture.

Nous avons peu de relations avec Charpine en dehors des leçons. Timide lui-même, il nous intimidait. Personnel, il respectait nos personnalités avec un tact et une délicatesse insurpassables. Mais quand, par hasard, il nous parlait en particulier, nous prenant par le bouton de notre paletot, il nous disait sur nos problèmes des paroles qui nous semblaient définitives et qui le furent... Il nous montrait par là combien il nous connaissait, nous suivait et nous aimait et combien, sous certaines apparences désinvoltes, il était surnaturel.

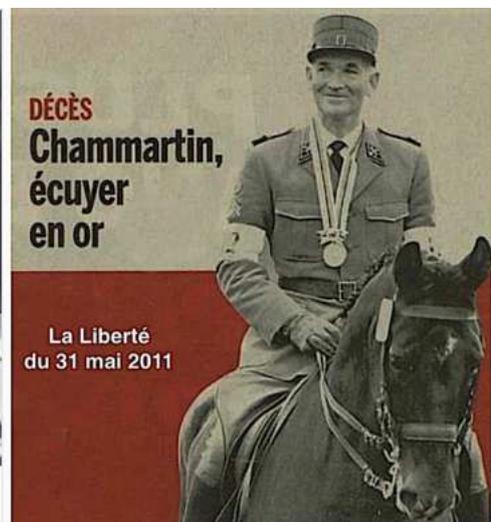
*Texte adapté de Louis Glasson, « La Liberté » 31 août 1962*

### *Petit village, mais remarquables ressortissants !*

Deux fils de paysans de Chavannes-sous-Orsonnens ont été des personnalités connues et très estimées dans leur canton. Ce sont Romain Chammartin, prêtre et dernier préfet du Collège St-Michel et son frère Henri, célèbre écuyer champion olympique et champion d'Europe de dressage. Leur famille comptait 10 enfants.



Le préfet, M. l'abbé Romain Chammartin



#### ***L'abbé Romain Chammartin, préfet du Collège St-Michel***

L'abbé Romain Chammartin est né à Chavannes-sous-Orsonnens en 1916. Il est décédé en 1997, à l'âge de 81 ans, au couvent de Sainte-Ursule, à Fribourg. Il était l'aumônier des Sœurs Ursulines depuis plus de quarante ans. Avant de devenir prêtre, il avait obtenu en 1936 un brevet d'instituteur à l'École normale d'Hauterive après cinq ans d'étude. Entré ensuite au Séminaire diocésain, il a célébré sa Première messe à Orsonnens en 1942. Nommé à Saint-Michel en 1949, l'abbé Chammartin y restera une trentaine d'années, jusqu'à l'âge de 62 ans.

Toujours actif, il a exercé en plus de son activité au Collège la fonction d'aumônier des Ursulines, du home médicalisé de la Sarine et de l'Hôpital cantonal.

L'abbé Chammartin était la mémoire du Collège où il a « régné » pendant 30 ans. Pour des centaines de collégiens, il était « Monsieur le Préfet », tout en ayant à cause de sa calvitie le surnom de « Dop », du nom d'un shampoing... Il inspirait crainte et respect quand, la soutane en bataille, il cheminait d'un pas vif dans les couloirs du collège. Totalemment dévoué à sa tâche, il fut conjointement professeur, préfet de l'internat et dernier préfet de l'institution. À la mémoire du préfet, prodigieuse, s'ajoutait une non moins prodigieuse humanité, écrivait un ancien recteur dans le « Message du Collège ».

### ***Henri Chammartin, écuyer***

Le frère de l'abbé Chammartin, Henri, est né en 1918 à Chavannes-sous-Orsonnens. Il passe sa jeunesse à la ferme familiale où il acquiert les qualités nécessaires pour devenir un bon cavalier. Après son école de recrues dans l'artillerie de campagne, il obtient un poste d'aspirant préparateur à la Régie fédérale des chevaux à Thoune. En 1949, il rejoint le Dépôt fédéral des chevaux de l'armée (DFCA) à Berne. Il y travaille jusqu'à sa retraite.

Le sergent-major Henri Chammartin est devenu l'un des meilleurs cavaliers internationaux de dressage. En 1962, invité par le gouvernement des États-Unis, il exécute des démonstrations remarquées à l'École militaire de West-Point. L'année suivante, à Copenhague, il conquiert le titre de champion d'Europe de dressage, distinction qu'il remportera encore une seconde fois. En 1964, il obtient la médaille d'or avec son légendaire cheval Wøermann lors de l'épreuve de dressage aux Jeux Olympiques de Tokyo : une consécration suprême dans une discipline stricte et rigoureuse. À son retour, le cavalier est acclamé par la foule et les autorités fribourgeoises lui remettent une autre médaille en signe de reconnaissance. Chammartin participe à cinq reprises aux Jeux Olympiques et remporte deux fois l'argent et deux fois le bronze avec l'équipe suisse de dressage. Il met un terme à sa carrière internationale en tant qu'écuyer après les Jeux olympiques de 1968 à Mexico.

A sa retraite, il déménage avec son épouse dans une ferme à Alterswil, où la famille vit entourée de moutons. Trente ans plus tard, son épouse étant décédée, Henri Chammartin retourne à Berne, seul, dans une maison de retraite. Son existence bien remplie s'est achevée le 30 mai 2011. Il avait 93 ans.

Sources : J. P.Dorand, Autrefois le Collège St-Michel entre 1968 et 1971 ; « La Liberté », 29 août 1963, 10 novembre 1964, 8 avril 1997, 31 mai 2011 ; « La Gruyère », 13 juillet 1989 ; « Construire », 28 novembre 1962 ; « Wikipédia »

### ***Martin Pfister, conseiller fédéral***

Martin Pfister a été élu conseiller fédéral le 12 mars 2025. Il est né le 31 juillet 1963 à Zoug. Marié et père de quatre enfants, il habite le village d'Allenwinden dans la commune de Baar (ZG). Il a effectué des études d'histoire et d'allemand à l'Université de Fribourg. Après avoir obtenu une licence en 1996, il a été jusqu'en 2000 collaborateur scientifique rattaché à

la chaire d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, dirigée par l'historien Urs Altermatt. Il fut actif ensuite, de 2001 à 2016, dans divers postes de direction au sein d'associations.

Conseiller d'État directeur de la Santé depuis neuf ans dans le canton de Zoug, Martin Pfister a été réélu en 2018 et en 2022 en obtenant le meilleur score des cinq conseillers d'État zougois. De gauche et de droite, les députés zougois saluent son esprit "bosseur" et sa maîtrise des dossiers. On lui reconnaît aussi une grande qualité d'écoute, beaucoup d'efficacité.

Il a le grade de colonel à l'armée. Le nouveau venu au Conseil fédéral, appelé à reprendre le Département fédéral de la défense, de la protection de la population et des sports (DDPS), a été longuement applaudi. Il s'est exprimé devant l'Assemblée fédérale: « Dans ma campagne, j'ai rappelé que je connais mieux les casernes que le Palais fédéral »... Photo : après son élection, il prête serment.



### *Paul Perriard, pédagogue avant-gardiste !*

Un des fils de l'inspecteur Alexandre Perriard (1846-1915) est Paul Perriard. Il est né à la Bersetia de Cormérod en 1878, cette première école secondaire du canton confiée à son père Alexandre.

Sorti d'Hauterive premier de la classe de 4<sup>e</sup> année en 1898, il a notamment pour camarade de promotion Louis Joye, futur évêque des Seychelles. Paul Perriard a enseigné à Cugy de 1898 à 1927. Il a fait de l'étude du milieu local la clé de voûte de son enseignement. Adolphe Ferrière,

l'un des « papes » de l'École nouvelle, directeur du Bureau international des Écoles nouvelles et professeur à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève, cite en exemple Paul Perriard dans son ouvrage « *La pratique de l'école active* », Editions Forum, 1924, p. 103 à 106.

Les thèmes d'étude, les enquêtes et excursions effectués par les élèves de Cugy, présentés à l'Exposition nationale suisse à Berne en 1914, figurent en résumé dans l'ouvrage de Ferrière. Quelques-uns des thèmes étudiés in vivo à Cugy durant les étés 1911, 1912, 1913 : les sortes de sols et de cultures, les minéraux, les sources, les voies de communication des routes romaines à la voie ferrée, les plantes fourragères, les marais, la flore des rives de la Glâne, les arbres de la forêt et du verger, les céréales, les cultures spéciales comme le tabac, l'horizon et les montagnes, les villages visibles de Cugy et leurs caractéristiques, visites d'une ferme modèle, d'un rucher, géométrie pratique sur le terrain, l'origine des noms locaux, les phénomènes atmosphériques... En hiver, tâches d'observation et travaux d'application.

Ferrière écrit au sujet du travail de Perriard : « Voilà, n'est-il pas vrai, un exemple typique et un modèle à imiter ? Ces excursions, prises comme base collective de travail, permettent en outre une documentation individuelle, la confection de fiches documentaires, leur classement, leur élaboration. »

Paul Perriard a laissé aussi le souvenir d'un homme particulièrement pieux. Il est allé plus de trente fois à Lourdes, pèlerinage dont il est devenu le responsable romand... Il a fait connaître loin à la ronde la figure considérée comme exemplaire de Pier Giorgio Frassati, décédé à l'âge de 24 ans, en 1925. Paul Perriard est décédé à Belfaux le 21 septembre 1945.

### *Les tringlots, soldats du train*



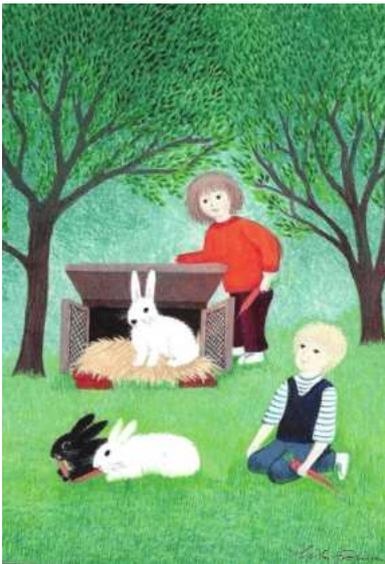
Le train n'a rien à voir avec les chemins de fer... Le train - dans ce texte - est chargé de la circulation et des transports routiers dans l'armée de terre. L'ancien commandant des écoles du train Hans Neuenschwander a établi l'histoire des tringlots. Il présente les points forts du cheval dans l'armée. Aujourd'hui, assure-t-il en 2017, l'armée compte encore quatre colonnes du train capables de réaliser des missions de transport spécifiques sur des terrains impraticables. L'effectif actuel s'élève à un peu moins de 600 chevaux. Avec le développement

de l'armée (DEVA), trois colonnes d'un peu moins de 800 soldats et 300 chevaux sont encore prévues. La colonne romande est la 13/1. On se demande si elle va être maintenue...

Dans l'organisation des troupes de 1924, on dénombrait un effectif maximal de 66 000 animaux ! Après ce record, le moteur a progressivement remplacé le cheval. Au début de l'organisation des troupes de 1961, 11 000 chevaux étaient encore prévus. À l'aide de chiffres et de faits, Hans Neuenschwander a expliqué de manière saisissante le déclin de cette troupe.

Le Centre de compétences du service vétérinaire et des animaux de l'armée assure l'instruction et l'engagement des formations vétérinaire, du train et des conducteurs de chien sur son emplacement du Sand-Schönbühl (place d'armes de Berne). Il propose des cours préparatoires pour futurs recrues du train, du service vétérinaire, de la maréchalerie et de la conduite des chiens. Ces cours servent à tester les qualités et le potentiel en vue de ces activités militaires.

### *Festin au Pensionnat Saint-Charles de Romont !*



L'anecdote se situe entre 1953 et 1956. Les Sœurs qui s'occupaient de la cuisine ont annoncé un jour un repas de fête, avec du lapin. Mon père se réjouissant beaucoup de ce festin, se faufila dans les cuisines, et y a vu sur la table de préparation une alignée de lapins, « sans leur pyjama », mais avec de longues queues poilues pendant de la table. Il s'agissait de chats ! Il semble que les chats errants de Romont ont fini à la casserole, ce qui paraît-il était assez commun à l'époque...

Carte de Lilo Fromm, [www.kinder-stiftung.ch](http://www.kinder-stiftung.ch)

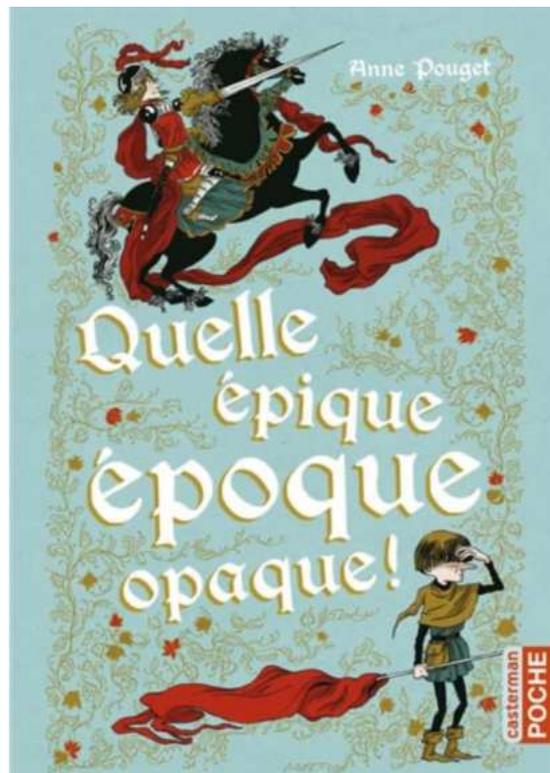
<https://notrehistoire.ch/entries/0wBe7pg0WmZ>

### *Mauvais livres de jadis*

Nous sommes en 1857. Les radicaux viennent de perdre le pouvoir. La campagne glânoise conservatrice a honni ce régime aux idées avancées. Le syndic, d'emblée, met en garde un jeune instituteur formé à la section pédagogique de l'École cantonale d'obédience radicale - le collège St-Michel de 1848 à 1856 - contre « *les mauvais livres* ». On rit aujourd'hui de ces livres voués à l'Index, qui ne sont autres que les manuels consacrés par le Père Girard à la langue maternelle et l'« *Histoire de la nation suisse* » de l'historien directeur de l'École cantonale Alexandre Daguët. Ils n'ont vraiment rien de pernicieux. En plus, il ne faut surtout

pas enseigner les sciences naturelles. Pensez donc ! Les enfants pourraient voir un corps humain - pourtant asexué - sans vêtements. Un vrai danger pour la morale. Une glissière vers les péchés de la chair.

Xavier Ducotterd - instituteur à Massonnens puis actif dans une carrière en Allemagne - rapporte ces propos d'un paysan sur les sciences naturelles jugées sataniques : « *C'est quelque chose de si vilain qu'on n'ose pas même en parler.* » La plus grande méfiance entoure aussi le syllabaire. Il s'agit de l'abécédaire du Père Girard. Le Cordelier, soucieux de l'apprentissage de la langue maternelle, y fait lire des mots de la vie courante en suggérant des commentaires oraux pour s'assurer que le vocabulaire soit bien compris. Bien que l'ouvrage soit hautement moral, et même moralisateur, les anciens évoquent avec une profonde nostalgie les vieilles palettes - syllabaires - qui ne contenaient que des prières. (La palette : os d'omoplate de porc sur lequel on a collé une feuille de papier où sont inscrites les lettres ; ou une planchette de bois qu'on porte avec une ficelle.) L'inspecteur scolaire de la région de Massonnens, Tobie Loffing, curé de Villaz-St-Pierre, recommande le catéchisme comme livre de lecture pour les élèves qui commencent à lire couramment...



*Un chef-d'œuvre publié il y a 120 ans...*

En parcourant des bibliothèques numériques - bibliothèque électronique du Québec ; Bibliothèque numérique romande ; Livres Gallica - je suis tombé par hasard sur l'histoire d'« Aline », de Ramuz. Je l'ai relu... tout d'une traite ! Ramuz, une œuvre intemporelle ! Près de 80 ans après sa mort - il est décédé en 1947 - l'auteur d'« Aline » et de « Derborence » s'avère d'une étonnante modernité !

Publié pour la première fois en 1905, « *Aline* » est le premier roman de Charles-Ferdinand Ramuz. De l'histoire d'une jeune fille séduite par un coq de village, C. F. Ramuz a réalisé un véritable petit chef-d'œuvre.

Son style : Nous avons deux langues : une qui passait pour « la bonne », mais dont nous nous servions mal parce qu'elle n'était pas à nous. L'autre qui était soi-disant pleine de fautes, mais dont nous nous servions bien parce qu'elle était à nous. Or, l'émotion que je ressens, je la dois aux choses d'ici... « Si j'écrivais ce langage parlé, si j'écrivais notre langage... C'est ce que j'ai essayé de faire... »



Pour Ramuz, l'œuvre n'est jamais terminée, elle est toujours en mouvement, dans une «spirale» qui tend vers un idéal. Inatteignable, il le sait et s'en désole. À chaque réédition, il reprend le texte, reconstruit, ôte, ajoute. Parfois très peu, semble-t-il au lecteur laïc : une virgule, un mot ôté ou ajouté, un temps changé... « *Aline* » a été réédité en 1922, en 1927, en 1940...

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles\\_Ferdinand\\_Ramuz](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Ferdinand_Ramuz)

Pour lire "Aline" :

<https://beq.ebooksgratuits.com/classiques/Ramuz-Aline.pdf>

## *Des quartiers de Villars annexés par Fribourg...*

Le territoire de Villars-sur-Glâne correspondait à la paroisse avant que soient constituées les communes politiques. C'est la constitution de 1831 qui a créé définitivement les communes. La paroisse de Villars comprenait toute la zone sur laquelle fut bâtie la Ville de Fribourg, excepté la région de l'Auge qui appartenait à la paroisse de Guin et celle de la Planche (Inférieure et Supérieure) qui dépendait de la paroisse de Tavel.



Tour Jaquemart et Ursulines

Fribourg s'est constituée surtout aux dépens de Villars, qui fut refoulé tout d'abord jusqu'à la tour Jaquemart. Celle-ci était située au-dessus de l'actuelle rue de Lausanne. En 1583, une cession a été effectuée jusqu'à la porte de Romont qui s'élevait non loin du temple réformé actuel. En 1872 a eu lieu une nouvelle extension de la ville de Fribourg. Elle s'est approprié le secteur de Jolimont au Botzet, ainsi qu'une partie de Bertigny. En 1906 enfin, les quartiers de Pérolles et de la Vignettaz sont passés de Villars à Fribourg.